

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

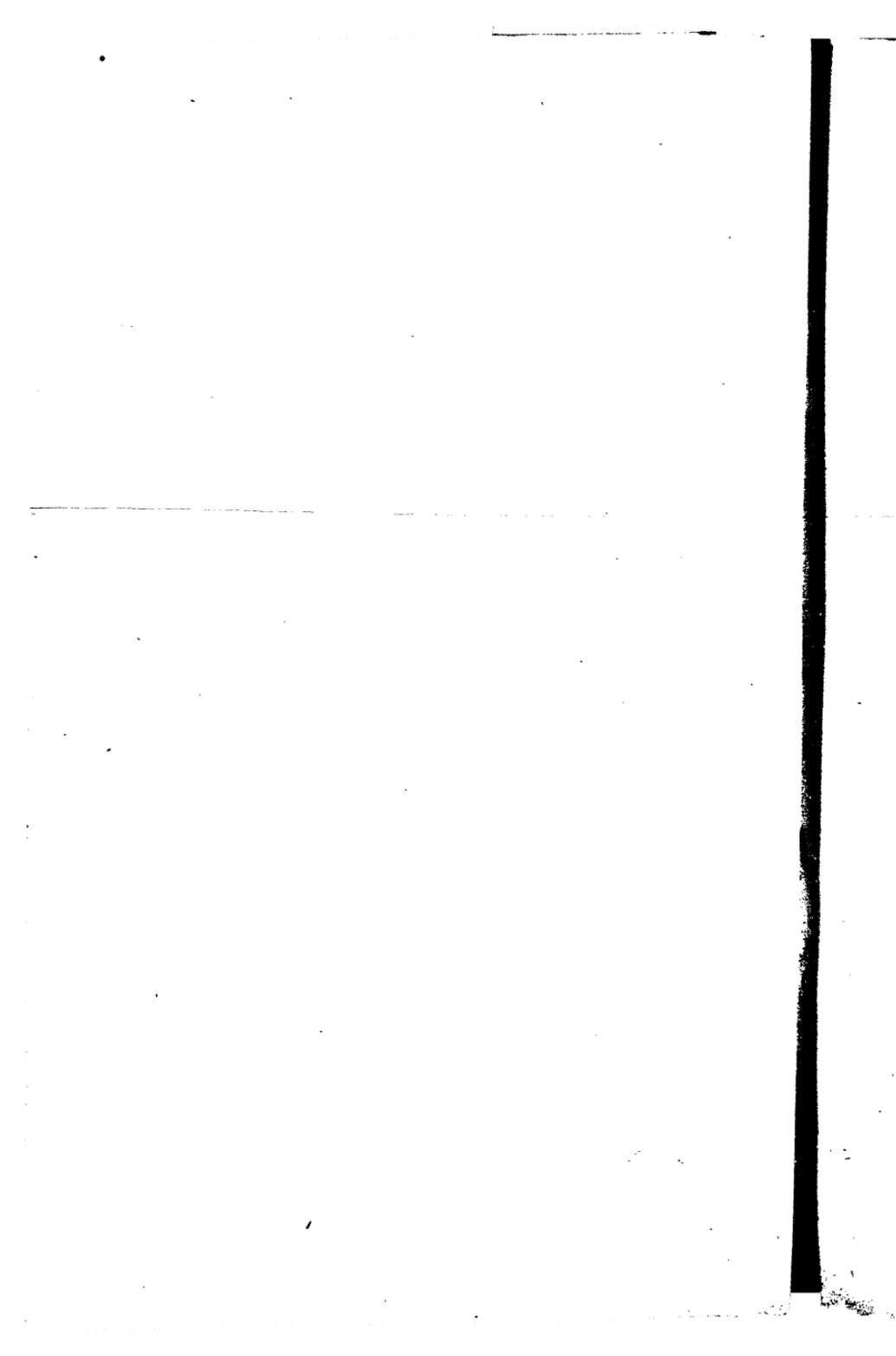
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



RECHERCHES
HISTORIQUES
ET GÉOGRAPHIQUES
SUR LE NOUVEAU-MONDE.

1X

Venient annis
Sæcula feris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxat, & ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbis; nec sit terris ultima Thule.

Seneca, in Medea.

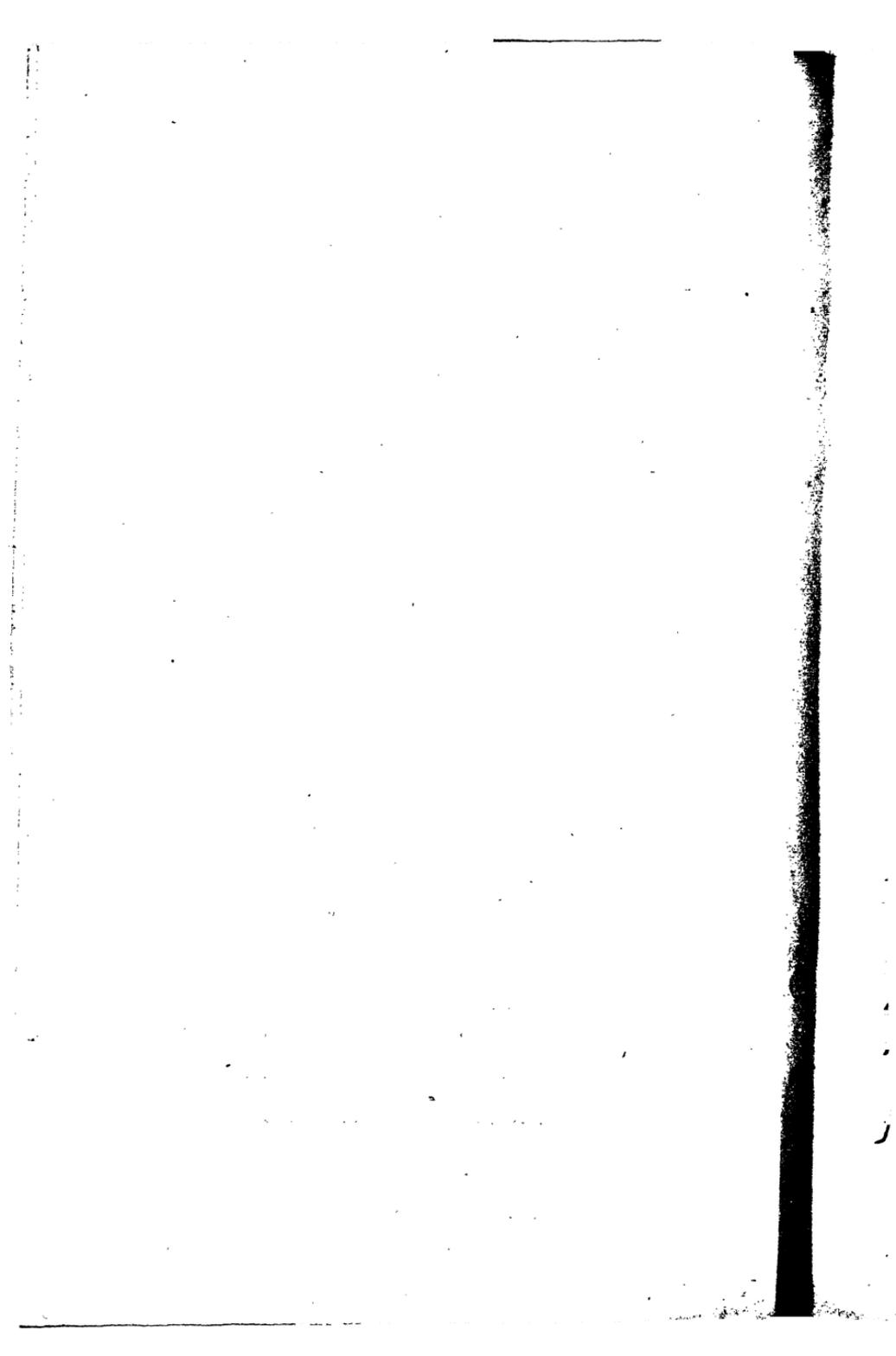
RECHERCHES
HISTORIQUES
ET GÉOGRAPHIQUES
S U R
LE NOUVEAU-MONDE.

*Par Jean-Benoît SCHERER, Pensionnaire du Roi ;
Employé aux affaires étrangères ; Membre de plusieurs
Académies & Sociétés littéraires ; ci-devant Juriscon-
sulte du Collège Impérial de Justice à Saint-Pétersbourg,
pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie & de Finlande.*



A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXVII.





A M O N S I E U R
ALEXANDRE = CONRAD
G E R A R D ,

Conseiller-Secrétaire du Roi , Syndic
de la ville de Strasbourg , premier
Commis des affaires étrangères ,
Seigneur d'Enweiler & autres lieux.

M O N S I E U R ,

EN vous offrant cet Ouvrage , je remplis tout-à-la-fois les devoirs de la justice & ceux de la reconnoissance : vous y avez toujours pris le plus grand intérêt ; & vous avez même permis que M. votre Neveu en revît le style.

Jaloux de votre suffrage , Monsieur , je serai flatté que vous jettiez les yeux sur

ces Recherches , & qu'elles aient l'avantage de vous plaire.

Que je serai glorieux si je vous en parois plus digne de cette amitié & de ces bontés dont vous m'avez toujours honoré , & qui m'ont attaché pour la vie à une personne qui ne se plaît qu'à faire des heureux !

Pénétré , attendri de vos bontés , l'expression me manque pour peindre ma reconnaissance & mes vœux ; & je ne puis que vous demander la continuation d'une amitié si précieuse , & que je mérite par les sentimens avec lesquels je serai jusqu'au tombeau ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
SCHERER.

P R É F A C E.

LA découverte de l'Amérique a donné lieu à deux grandes questions : si les Anciens connurent cette moitié de notre globe , & quelle fut l'origine de ses habitans. On s'attacha d'autant plus à les résoudre , qu'on en espéroit de grandes lumières sur le commerce & sur la constitution des anciennes nations ; mais ce qu'on a écrit jusques à présent sur ce sujet est si insuffisant , que je n'ai pas hésité à mettre sous les yeux du Public ce que des recherches pénibles m'ont fait découvrir pour la solution de ces objets. J'ose me flatter qu'en faveur des lumières qui en font la suite , & de mon ardeur pour découvrir la vérité , on usera d'indulgence au sujet des défauts que je n'aurai pu éviter , & sur-tout en écrivant dans une langue qui n'est pas ma langue maternelle.

Quant au plan & à la méthode que

j'ai suivis dans la composition de cet Ouvrage , mon premier soin a été de rassembler tous les témoignages que les plus anciens Géographes nous ont transmis. En rapprochant ce qui nous reste de ces différens ouvrages , on est tenté de croire que les Anciens ont connu l'Amérique ; mais ce sont plutôt des probabilités que des démonstrations. L'insuffisance de ces secours & les idées singulieres que les Anciens se sont formées de la terre , ont donc été un double motif pour ne pas m'abandonner entièrement à leur conduite ; & après en avoir donné des exemples , j'ai cru être en droit d'en tirer ces conséquences : que les découvertes géographiques , ainsi que la connoissance de l'origine des peuples , peuvent se perdre , & qu'après un espace de plusieurs siècles elles peuvent être retirées de l'oubli où elles étoient plongées.

L'insuffisance de ces mêmes témoigna-

ges m'a conduit à embrasser une autre méthode pour découvrir l'origine des Américains. J'ai fait ces trois suppositions :

Que les Américains sont des Autochtones , ou des habitans originaires , qui ont été de tout temps en possession de l'Amérique ;

Ou des Colonies qui y ont été transplantées des autres parties du monde ;

Ou des peuples qui ont eux-mêmes fait passer des Colonies dans l'Ancien-Monde.

Après avoir constaté l'improbabilité de la première & de la troisième, j'embrasse la seconde supposition , & je rapporte tout ce qui peut contribuer à la prouver. Pour ne pas m'égarer dans une route aussi difficile , j'ai recours , 1°. à la langue ; mais comme par malheur tout ce que nous avons dans ce genre ne consiste que dans des prières remplies de termes mystiques , & autres nouvellement fabriqués , pour exprimer dans leur

langue des idées qui leur étoient inconnues , je me vois obligé d'adresser à ceux qui sont en état de le faire , la priere de nous donner un alphabet avec quelques centaines de mots originaires des langues des peuples américains , pour les comparer à ceux des peuples du continent de l'Asie dont j'ai donné plusieurs vocabulaires.

En second lieu , je rapproche toutes leurs coutumes , je les compare à celles de l'Ancien-Monde , & je prouve particulièrement la conformité qui se trouve entre celles des Péruviens & des Chinois , des Américains en général , & des Africains orientaux. Après avoir mis en évidence la conformité qui se trouve à cet égard entre ces différens peuples , je jette un coup d'œil sur le commerce qui s'exerçoit dans l'Antiquité la plus reculée , & j'en tire une troisieme preuve en faveur de mon opinion.

Enfin j'emploie ce que me fournis-

sent sur cet objet les nouvelles découvertes faites par les Russes , de Kamtschatka en Amérique , & principalement ce que nous a transmis le fameux M. *Steller* , Membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg , qui a eu part à ces découvertes ; ce qui donne lieu de croire que l'Amérique a été surtout peuplée par les nations de l'Asie limitrophes de l'Océan. La relation de ce Savant m'a mis en état d'indiquer , 1°. d'où vient cette quantité de sapins & de melezes que la mer du Nord & la mer Glaciale jettent vers les bords de l'Islande , &c. Elle m'a mis à portée de faire voir en second lieu que la mer Glaciale diminue , & de quelle maniere cette diminution s'opere ; & troisiemement , que le défaut de métaux dans ces pays éloignés du nord , n'est qu'un préjugé que nous avons adopté sans fondement.

Après avoir rapporté tout ce qui pou-

voit rendre probable mon opinion sur l'origine & l'antiquité de la population de l'Amérique, j'ai cru qu'il n'étoit pas étranger à mon sujet de parler de la dif- semblance qu'il y a entre les habitans des différentes parties de la terre, de même que de l'origine & de la généra- tion des animaux qui se trouvent en Amérique.

Enfin j'examine l'opinion de M. de P. sur l'origine des Chinois, & je fais voir que cet Auteur n'a rien moins que puisé dans les vraies sources.

Tel est en peu de mots le plan de tout l'Ouvrage : son ensemble intéressera sans doute la curiosité du Public, & lui paroîtra digne d'approbation.

J
un
Cé
Sc
étr
tio.
Je
agr

L
Cor
leme
notr
Bail
& e
SAL
SCH
affai.
reroi
Ouv
ques
s'il P
Perm
voula
lui a
sentes

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit ayant pour titre : *Recherches Historiques & Géographiques sur le Nouveau-Monde*, par Jean-Benoît SCHERER , Pensionnaire du Roi , Employé aux affaires étrangères , &c. Cet Ouvrage annonce beaucoup d'érudition , & présente les conjectures les plus vraisemblables. Je crois que l'impression n'en peut être que très-utile & agréable au Public. A Paris , ce 13 Janvier 1777.

DE SANCY.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur JEAN-BENOÏT SCHERER , notre Pensionnaire , Employé aux affaires étrangères , Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recherches Historiques & Géographiques sur le Nouveau-Monde*, s'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage au-

tant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur

I
I
P
fi
l
fi
cu
re
ta
L
fir
de
di
Rc

Ro
Pa
gl.
rou.
soie
ven
les
Au
la
l'ar.

P
Roi
& F
Somr

soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-
lons qu'à la copie des Présentes , qui sera im-
primée tout au long au commencement ou à la
fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à
l'original. Commandons au premier notre Huif-
sier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exé-
cution d'icelles , tous Actes requis & nécessai-
res , sans demander autre permission , & nonob-
stant clameur de Haro , Charte Normande , &
Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plai-
sir. Donné à Paris le onzieme jour du mois
de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-
dix-sept, & de notre Regne le quatrieme. Par le
Roi en son Conseil. LE B E G U E.

*Registré sur le Registre XX de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, N^o. 827, fol. 375, conformément au Ré-
glement de 1723, qui fait défenses, article IV, à
toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles
soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de
vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour
les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les
Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à
la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par
l'article CVIII du même Règlement.*

A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

Nous souffignés , Scherer, Pensionnaire du
Roi , demeurant ordinairement à Versailles ,
& Pierre-Prudence Brunet , Libraire à Paris,
sommes convenus de ce qui suit : savoir , moi.

Scherer, de donner à mondit sieur *Brunet* tous mes Ouvrages & privileges d'iceux, pour être imprimés, & aux prix & aux conditions desquels nous conviendrons; & moi *Brunet*, de recevoir de mondit sieur *Scherer* tous ses Ouvrages & privileges d'iceux, à la charge de les faire imprimer, & de les lui payer le prix que nous arrêtons entre nous; au moyen de quoi, moi *Scherer* ne pourrai prendre d'engagement avec d'autre Libraire; & nous convenons de fixer ce prix après l'impression de la seconde feuille. Fait double entre nous à Versailles, ce 28 Juin 1775.

Jean-Benoît SCHERER.

Pierre-Prudence BRUNET.

Registré la présente Cession sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o, 552, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fév. 1723. A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

RECHERCHES



RECHERCHES
HISTORIQUES,
ET GÉOGRAPHIQUES
SUR LE NOUVEAU-MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

*Fragmens géographiques sur la connoissance que les
Anciens avoient du Nouveau-Monde.*



PARMI les Arpedonaptes, qui passoient chez les Égyptiens pour les gens les plus savans, il y avoit une classe uniquement destinée à étendre les connoissances de la Géographie. Ces Savans connoissoient déjà l'usage des cartes géographiques, dont les Mingreliens firent usage long-temps après; mais leur science en ce genre étoit sans doute

2 RECHERCHES HISTORIQUES

très-bornée : il est aisé de s'en appercevoir, quand on considère qu'ils regardoient, comme la carte de l'univers entier, des cartes particulières qui ne représentoient que le plan des conquêtes de leur fameux Roi Sesostris.

Quoique leurs Prêtres n'eussent pas fait de grands progrès dans la Cosmographie, ils avoient cependant quelques connoissances secrètes & approfondies du globe terrestre : ce sont eux en effet qui ont parlé les premiers de la grande Isle Atlantique. Les Prêtres de Saïs ne donnerent pas seulement à Solon des notions sur sa position ; ils ajouterent qu'indépendamment de cette Isle, il s'en trouvoit d'autres dans la mer Atlantique, & qu'au-delà étoit une terre ferme à l'occident de l'Afrique. Ces Isles ne peuvent avoir été que la Jamaïque, Cuba, Hispaniola, &c., & la Terre-ferme qui est au-delà, que l'Amérique ; car il seroit impossible d'en faire l'application à aucun autre pays.

Les Isles Fortunées, autrement appellées les Canaries, étoient connues des Anciens du temps d'*Homere* & d'*Hesiodé* ; il suffit de lire *ŷ. 169, 172, oper. & dies*. Il y avoit dans ces Isles un temple dédié à Saturne, dont parle *Pindare*, *Olymp. od. II. ŷ. 127, &c.*

Solon, ce fameux Législateur des Athéniens,

composa un Poëme sur l'Isle Atlantique , après avoir puisé ses recherches à cet égard dans les ouvrages des Prêtres de Saïs.

Platon lui-même , en nous donnant des relations sur cet objet , ne fit que copier les écrits de *Solon* ; nous lui avons cependant l'obligation d'avoir décrit particulièrement la position de cette Isle : il dit qu'elle étoit située hors du détroit de Gibraltar , & que c'étoit par ce même détroit que les peuples qui habitoient l'Espagne pouvoient y arriver en peu de jours. Suivant le rapport du même Historien , elle étoit plus grande que la Lybie & l'Asie ; sa puissance étoit telle , qu'elle tenoit sous ses loix toutes les Provinces adjacentes jusqu'à l'Egypte , & toute la partie de l'Europe qui s'étend jusqu'à la mer Tyrrhénienne ; il rapporte enfin que cette malheureuse Isle fut submergée par un déluge , & détruite par un tremblement de terre qui dura vingt-quatre heures.

Diodore de Sicile parle également d'une grande Isle vers laquelle les Phéniciens , qui faisoient voile le long de la côte orientale de la mer Atlantique , firent naufrage dans une tempête : il ajoute que les Tyrrhéniens , qui formoient alors une puissance maritime formidable , voulurent y envoyer une Colonie ; mais que les Carthaginois qui avoient intérêt de se conserver une retraite

4 RECHERCHES HISTORIQUES

dans cet endroit, s'y opposerent constamment.

Aristote, de *Mirabil.* p. 1157, dit que les Carthaginois trouverent au-delà des Colonnes d'Hercule une Isle abandonnée, parsemée de forêts & de rivières poissonneuses, & où croissoient différentes sortes de fruits; mais que cette Isle étoit à plusieurs journées de distance de leur pays; que les Carthaginois alloient souvent visiter cette Isle à cause de sa fertilité & de la richesse du terroir, & qu'ils y avoient formé des établissemens; mais que le Sénat, pour empêcher que personne n'entreprît de partager les avantages qu'espéroient en retirer les Carthaginois, fit défense, sous peine de la vie, à qui que ce fût, de s'y transporter.

Si *Platon* seul eût parlé de la grande Isle Atlantique, on pourroit regarder ce qu'il nous en dit comme des contes inventés dans l'effervescence d'un enthousiasme poétique, ou comme des allégories; mais puisque *Solon* & les Prêtres Égyptiens se sont rencontrés dans les rapports qu'ils nous ont faits de cette Isle, nous devons sans doute y ajouter foi; car pour ce qui regarde *Diodore de Sicile*, ses récits, à en juger par le simple titre de son Livre, ne sont que des histoires fabuleuses, qu'il avoue lui-même n'être qu'une compilation faite sur des rapports vagues & peu sûrs; en sorte

que l'Isle contre laquelle il dit que le vaisseau a échoué, pourroit aussi-bien être prise pour l'une des Canaries, que pour l'Irlande ou la Grande-Bretagne. Les Prêtres Égyptiens, Platon & Solon méritent donc seuls notre confiance sur cet objet, d'autant plus que les Géographes & les Historiens les plus expérimentés de l'Antiquité conviennent qu'au-delà de l'Isle Atlantique existoit une très-grande terre qui ne pouvoit être que l'Amérique. C'est ainsi qu'*Elien*, *lib. III. var. hist.* 18, dit, d'après Théopompe, » qu'au-delà de notre hémisphère, il existe un continent d'une grandeur » immense & presque infinie ». *Plutarque*, *lib. de facie in orbe Lunæ*, confirme la même chose en disant « qu'au-delà des Isles Atlantiques » on trouve un grand continent ». *S. Jérôme*, sur le chap. II de l'Épître aux Ephés., demande » s'il existe des temps pour d'autres mondes que » celui-ci, pour ceux au sujet desquels Clément » s'est exprimé ainsi dans son Épître: Existe-t-il » un Océan & d'autres mondes au-delà de celui-ci, ou notre monde est-il unique » ?

Pline, dans son *Histoire naturelle*, l. 4, p. 481, tom. I, semble être de même avis, en rapportant que les Phéniciens, ayant fait un voyage dans ces Isles, en revinrent chargés de tant de richesses & d'argent, que n'ayant point de place

6 RECHERCHES HISTORIQUES

pour les mettre dans leurs vaisseaux , ils furent obligés de faire faire en argent massif leurs ancres & tout ce qui étoit composé autrefois de fer.

Ces Navigateurs cachotent avec le plus grand soin la route qu'il falloit tenir pour se rendre à ces Isles ; & ils étoient jaloux de leur secret au point de faire échouer leurs propres vaisseaux , & de les abandonner sur le sable , plutôt que d'en indiquer le chemin aux vaisseaux étrangers.

Strabon , liv. III. p. 265 , après avoir dit que les Phéniciens faisoient souvent voile de Cadix aux Isles Cassiterides , & qu'ils cachotent soigneusement leur route , ajoute qu'un jour un vaisseau phénicien s'étant aperçu qu'un bâtiment romain le suivoit d'assez près pour observer sa marche , & profiter des informations qu'il en pourroit tirer , il se laissa lui-même engraver , afin que le bâtiment romain échouât sur le sable ; & en effet les deux vaisseaux périrent ; mais les Phéniciens eurent le bonheur de se sauver par d'autres voies , & furent dédommagés , pour s'être aussi bien conduits , de la valeur de la cargaison qu'ils avoient été obligés de sacrifier ; & ce dédommagement fut pris sur le trésor public de la Patrie. C'est par de pareilles récompenses , décernées au vrai mérite & à l'amour de la patrie , que les anciennes Républiques parvinrent au

point de grandeur qui nous les fait admirer.

On fera sans doute bien aise de voir ici les passages les plus remarquables des anciens Géographes, relatifs à cette Partie du monde, que nous appellons aujourd'hui le Nouveau.

Les Anciens ont parlé beaucoup des Isles Cassiterides & des Isles Hesperides. *Strabon*, l. 3, dit des Cassiterides : « Les Isles Cassiterides sont au » nombre de dix, & peu éloignées les unes des » autres : elles sont vers le nord..... Une est » déserte ; les autres sont habitées par des hommes » de couleur brune. Les Phéniciens seuls y com- » merçoient autrefois ; ils s'embarquoient dans » cette vue à Cadix ». Ces Isles Cassiterides sont les mêmes suivant *Denys d'Alexandrie*, §. 564, que l'on appelloit aussi les Isles Hesperides.

Pline, l. 6, ch. 31, rapporte ceci au sujet de ces Isles : « On dit qu'au-delà des Gorgades, on » trouve les deux Isles Hesperides ; & que *Staius* » *Sebosus* étant parti des premières de ces Isles, » il arriva à ces dernières après quarante jours de » navigation ». *Diodore de Sicile*, l. 5, ch. 4, dit : « On assure que les Amazones demeurent dans » l'Isle *Hesperus*, à laquelle on donna ce nom, » parce qu'elle est située au couchant ». En confrontant ces passages avec *Pline*, l. 5, ch. 5 ; *Solin*, ch. 37 ; *Apollodore*, l. 2 ; *Euripide in Hyp-*

8 RECHERCHES HISTORIQUES

polyt. coron. & in Herc. fur. ; Hygin , l. 2 , Poet. astron. , on verra qu'il faut entendre par-là les Indes occidentales. A ces témoignages ajoutons-en un plus frappant encore , celui de *Pline* , l. 5 , ch. 1 , où il dit : « On traverse la contrée des » Autoles pour arriver au mont d'Afrique , appelé » d'après la Fable , Atlas. On assure qu'il s'éleve » au ciel du milieu des sables ; qu'il est escarpé & » affreux du côté où il s'étend , jusqu'au rivage de » l'Océan auquel il donna son nom , tandis qu'il » est couvert de forêts , & rempli de sources & » de fontaines du côté où il regarde l'Afrique , » en sorte qu'il produit naturellement des fruits » en abondance ; qu'on n'apperçoit jamais pendant le jour aucun de ses habitans ; que tout n'y respire que l'horreur de la solitude , en sorte qu'on y est saisi d'une frayeur religieuse , surtout lorsqu'on parvient au-dessus des nuages ; & que la nuit il est resplendissant de mille feux ; tandis que l'air retentit du chant lascif d'Egipan & des Satyres , qui se réjouissent au son des flûtes , des trompettes , des tambours & des cymbales ».

La description que ce même Auteur ajoute au sujet des arbres de coton & de plusieurs autres simples , s'accorde avec celles des Indes occidentales ; les instrumens même dont il est question dans ce passage , viennent originai-

rement & doivent leur invention aux Phéniciens. Ce font eux , suivant le témoignage de *Julius Pollux* , l. 4 , c. 10 , qui ont inventé les flûtes : « *Est quædam* , dit-il , *tibi Gingras lugubrem &* » *stabilem vocem fundens* , *Phænissa quidem juxta* » *inventionem* ». La description exacte de ce Pays , qui convient en tout avec les productions de l'Amérique , & la ressemblance des instrumens dont on y faisoit usage , qui vinrent originairement des Phéniciens , prouvent , à ce qui me paroît , que les Phéniciens doivent avoir eu connoissance de l'Amérique.

Diodore de Sicile nous fournit une autre preuve que les Anciens connurent les Indes occidentales : ce passage est d'autant plus remarquable , que son contenu est confirmé par *Strabon* & par *Pline*. Cet Historien s'exprime ainsi , liv. 6 , ch. 7 : « A » plusieurs journées de distance de la Lybie , on » trouve dans l'Océan une Isle très-étendue & » très-fertile , parfemée de montagnes & de cam- » pagnes agréables , & arrosée par des fleuves que » les vaisseaux peuvent remonter. Cette Isle ayant » été sans doute séparée du reste de l'univers dans » des temps très-reculés , & étant demeurée in- » connue , fut découverte singulièrement. Des » Phéniciens qui navigeoient dans l'Océan au- » delà de la Lybie , furent poussés sur cette Isle

10 RECHERCHES HISTORIQUES

» par des vents violens qui soufflerent pendant
 » plusieurs jours ; ces voyageurs s'assurèrent de
 » sa nature & du bonheur dont jouissoient ses
 » habitans , & ils en instruisirent leurs contem-
 » porains ». Ce témoignage considéré en soi-
 » même , & comparé avec la maniere dont les
 Espagnols découvrirent pour la seconde fois
 l'Amérique , nous fait voir clairement que ces
 deux peuples , les Phéniciens & les Espagnols ,
 arriverent aux Indes occidentales par la même
 voie , par le même passage , par le même hazard :
 on n'a pour s'en convaincre qu'à lire *Mariana ,*
de rebus Hisp. , l. 26 : « Un vaisseau , dit-il , étant
 » allé pour son commerce sur les côtes d'Afrique ,
 » fut porté par les vents vers des terres incon-
 » nues où il aborda. La plupart des passagers &
 » des matelots étant morts de faim , le Capi-
 » taine (*), avec trois ou quatre de ses compagnons
 » de voyage , aborda à l'Isle de Madere , qui ap-

(*) Ce Capitaine de vaisseau , le premier qui après les
 Phéniciens a été en Amérique , seroit entièrement demeuré
 en oubli , si Aldrete , *in popularibus Hispaniarum histo-*
riis , n'avoit pas rétabli sa mémoire : « Il est certain , »
 » dit-il , que Christophle Colomb eut la première con-
 » noissance du Nouveau-Monde par Alphonse Sanchez de
 » Huelva , homme de mer , natif de cette même ville de Huel-
 » va , qui , ayant essuyé une grande tempête sur l'Océan , &c.

» partenoit déjà aux Portugais , plus semblable
 » à un mort qu'à un vivant. Christophle Colomb ,
 » Génois , se trouva alors dans cette Isle ; car il
 » avoit épousé une Portugaise. C'étoit un homme
 » d'un génie rare , hardi & très-expérimenté dans
 » l'art de la navigation , ce qui étoit un grand
 » point. Il reçut chez lui ce Capitaine , qui mou-
 » rut bientôt de fatigue , & qui laissa à Colomb
 » le journal de ses voyages ». Ce même rapport
 se trouve confirmé par *Joseph à Costa* , l. 1 ; ch.
 19 , & par *Garcilasso de la Vega* , in *suis Commen-*
tariis , l. 1 , ch. 3.

Si un pareil événement fit découvrir aux Es-
 pagnols les Indes occidentales , si nous voyons cet
 exemple en quelque façon sous nos yeux , si per-
 sonne ne peut le contester , pourquoi serions-nous
 assez obstinés pour mettre en doute un pareil
 événement rapporté par des Géographes véridi-
 ques , & arrivé aux premiers peuples de l'Univers,
 & pour ne pas croire que le même hasard les
 conduisit & leur fit connoître un pays aussi
 éloigné.

George Hornius auroit donc eu raison d'affurer
 dans son livre sur l'origine des nations de l'Amé-
 rique , que l'Atlantique a fait partie de l'Amé-
 rique : il en feroit de même de *Jonas Bircherodius* ,
 qui fit un ouvrage auquel il donna le nom de

12 RECHÈRES HISTORIQUES

Traité sur le Monde appelé mal-à-propos nouveau. (De Orbe novo non novo).

Le nom de l'Isle Atlantique est lui-même un mot égyptien & phénicien. *Atlas* fut chez eux l'inventeur de l'Astronomie, *Diodore de Sicile*, III, 5 ; ce qui fit dire à *Virgile*, *Æn. I*, 741, en parlant de l'Astronomie, « ce qu'enseigna le » très-grand Atlas : & *Tzetzes*, *Chil. XII*, v. 136 : « On dit que le premier Atlas fut un Astrologue » contemporain d'Osiris, de Noé, de Bacchus & » de l'Hercule Egyptien, qui en apprit l'Astro- » nomie ». Il ne seroit donc pas étonnant que les Phéniciens, qui se servoient toujours dans leurs courses maritimes de la connoissance des astres dont ils étoient redevables à Atlas, eussent par reconnoissance imposé son nom à cette grande Isle : par les principes astronomiques, Atlas leur tendoit les bras, & leur offroit ses richesses.

Il résulte clairement, à ce qu'il me paroît, de ces divers détails, que les Isles de la mer Atlantique, à l'occident de l'Afrique, étoient anciennement connues des Égyptiens, des Phéniciens & des Carthaginois ; mais comme l'on a tenu ces découvertes fort cachées, & que personne n'a osé y aller, d'après les défenses expresses portées par les loix de Carthage, l'on aura fait sans doute courir le bruit que toute cette Isle ou ce

pays avoit été englouti sous les eaux de l'Océan ;
 ce qui dut produire nécessairement des défec-
 tés dans les cartes géographiques des Anciens ,
 le même que dans le rapport des anciens Géo-
 graphes sur ces objets ; car les uns n'ajoutoient
 point foi à ces récits obscurs : les autres n'étant
 point en état d'approfondir cet objet , en parle-
 rent aussi vaguement que sans preuves. En effet ,
 dès qu'un peuple qui connoît seul quelque contrée
 de la terre en dérobe avec soin la connoissance à
 tous les autres , on n'en parle qu'obscurément.
 Comment est-ce qu'un Géographe répandra quel-
 ques lumieres sur cet objet ? Telle étoit cependant
 la conduite des Phéniciens à l'égard de leurs dé-
 couvertes. *Strabon*, l. 17 , dit expressément « que
 les Carthaginois faisoient périr les étrangers qui
 navigoient en Sardaigne & aux Colonnes d'Her-
 cule , & que c'est par cette raison qu'on re-
 jettoit la plupart des choses qu'on débitoit sur
 des contrées occidentales ». Cette incertitude
 fut donc la cause de la diverse maniere dont on
 parle de ce pays , en disant tantôt avec *Herodote* ,
 l. 4 , que le voyage n'en étoit possible qu'aux
 Dieux ; tantôt que ces terres étoient brûlées par la
 chaleur , ou glacées par le froid ; tantôt que les
 rivières en étoient impraticables à cause des bancs de
 sable dont elles étoient remplies. Cependant , en

14 RECHERCHES HISTORIQUES

rapportant ces difficultés, les mêmes Géographes ajoutent toujours : « mais les Phéniciens connoissent ces terres ».

L'attachement que l'on avoit pour le pays dans lequel on étoit né, fit que nos Ancêtres négligèrent de se procurer les cartes des peuples anciens, & que nous sommes si peu instruits des connoissances que quelques peuples s'étoient procurées sur les différentes parties du monde.

Combien pourroit-on ajoater de réflexions qui démontreroient cette vérité ? mais comme ce n'est pas là mon but, je me bornerai à une remarque qui semble être la suite naturelle de ce que je viens de dire : c'est qu'il ne seroit pas impossible, & qu'il est même probable que les anciennes découvertes géographiques se sont perdues, & qu'après une longue suite de siècles, l'on a fait ces mêmes découvertes de nouveau.

Quantité de preuves historiques viennent à l'appui de cette présomption : l'Histoire nous apprend, par exemple, que, sur la fin du Royaume d'Israël, l'Oracle ordonna au Prince de l'Isle de Chera, d'envoyer une Colonie en Lybie; mais celui-ci ne savoit comment exécuter cet ordre, ignorant dans quel coin de la terre ce Pays étoit situé, quoique les Phéniciens l'eussent occupé 800 ans auparavant. Il fit heureusement la rencontre

d
d
a
il
av
à
qu
de
br
pl
pét
po
tior
cip
me
mê
cor
F
qu
des
l'éc
hors
d'ap
rapp
le gl
fianc

d'un certain Carobius, qui faisoit le négoce de draps teints en pourpre ; cet homme avoit été jetté autrefois par une tempête sur les côtes de la Lybie : il offrit donc ses services au Prince , & après avoir fait sa convention avec lui , il le conduisit à l'Isle de Platea en Afrique.

Nous lisons également dans l'Histoire des Grecs qu'ils étoient persuadés que la fin & l'extrémité de la terre se trouvoient près du détroit de Gibraltar , que la mer y étoit impraticable , & que plus loin il n'y avoit qu'un chaos & une nuit perpétuelle. C'est en conséquence de cette opinion populaire que leurs Poètes, en faisant la description du coucher du soleil, disoient qu'il se précipitoit chaque soir avec un grand bruit dans la mer près de Cadix & de l'Ebre. C'est d'après la même idée que Lycophron assigne à l'aurore, comme le point où elle se leve, l'Isle de Crené.

Hérodote, dont les ouvrages nous prouvent qu'il étoit aussi bien instruit de la Topographie des pays soumis à la domination des Persans, qu'il étoit peu sur la situation des pays qui se trouvent hors de l'Asie ; *Herodote*, dis-je, nie absolument, d'après les mêmes raisons que nous venons de rapporter, qu'il y ait une mer qui environne tout le globe terrestre ; il se moque même de la confiance que les Géographes de son temps avoient

dans le témoignage des Phéniciens , quoiqu'il avoue lui-même qu'il connoissoit peu les frontieres de l'Europe , ainsi que les pays d'où l'on tiroit l'étain & l'ambre , c'est-à-dire , l'Angleterre & la Prusse.

Aristote , qui parut après l'Historien que nous venons de citer , ignoroit tellement la situation des différentes parties du monde , qu'il s'imaginait que les terres situées aux environs du détroit de Gibraltar étoient contiguës aux Indes.

Lorsque les Macédoniens eurent conquis , sous la conduite d'Alexandre , la Perse , l'Égypte & une grande partie de l'Asie , jusqu'au fleuve Indus , ils conçurent le projet de s'emparer du Tanaïs , en soumettant les Scythes qui habitoient ses bords. Cette entreprise leur parut supérieure à toutes les victoires remportées sur les Persans ; mais si leurs armes victorieuses méritèrent l'admiration des Historiens , il n'en est pas de même de leurs connoissances géographiques ; car lorsqu'ils furent arrivés aux montagnes de l'Inde , ils les prirent pour le mont Caucaze des Scythes , & par conséquent le fleuve Jaxartes , que les Persans appellent aujourd'hui Sihun , pour le Tanaïs. L'Histoire nous fournit mille exemples de pareilles erreurs.

C'est ainsi qu'*Alexandre Beckoviz* , sous Pierre I , chercha auprès de la mer Caspienne l'embouchure

thure du fleuve *Daria*, ignorant que le mot *Daria* n'est qu'un nom appellatif, qui, chez les Chinois, forme la terminaison de chaque fleuve. Cette faute de géographie coûta cher à *Beckoviç* : il en fut la victime, ainsi que tout son équipage. Mais nous-mêmes, combien y a-t-il de temps que nous sommes en état d'affirmer que les Groënlandois & les Esquimaux sont originaires le même peuple? Il n'y a que quelques années que nous savons avec certitude qu'il y a entre ces peuples un parfait accord pour le langage, les mœurs, la religion & les cérémonies, puisqu'ils s'appellent freres. Les Groënlandois se nomment entr'eux, comme les Esquimaux, *Innuït*, c'est-à-dire, hommes ou habitans. Afin de distinguer leur nation des autres, ils lui ont donné le nom de *Karalit* ou *Karlik*, & au pluriel, *Kalalit*, *Karait*; or, dans l'Histoire généalogique des Tatares, écrité par *Abul-Gasi-Bayadour-Chan*, il est question de ce même peuple long-temps avant l'ere chrétienne.

A s'en rapporter au témoignage des Groënlandois & des Esquimaux eux-mêmes, on en acquiert une nouvelle preuve, puisqu'ils disent que leur premier fondateur s'est appellé *Kallak*, & que c'est de lui qu'ils s'appellent encore aujourd'hui *Kalalit*, *Karalit* ou *Karait*. Ces peuples, connus du temps d'*Abul-Gasi*, tomberent ensuite dans

l'oubli ; & ce n'est que depuis peu que nous favons que les Groënlandois , sortant de la terre de Labrador & du pays des Esquimaux , vinrent s'établir dans le Groënland , en traversant , entre le 66° & le 69° degré de latitude septentrionale , le détroit qui sépare l'Asie septentrionale du nord de l'Amérique , & en faisant le tour du détroit de Davis ou de la baie de Baffin (1).

La preuve la plus convaincante qu'on puisse donner de leur origine commune , est celle qui se tire de la conformité de leur langage. On verra par la table suivante que celui des Esquimaux ne

(1) Suivant le rapport des Groënlandois de la baie de Disco , sous le 69° degré , le Groënland est une Isle ; ce que leur a fait conclure le grand courant qui vient du nord , & qui tient le milieu de la mer , dégagé de glaces : ils rapportent aussi qu'étant d'un côté du Golfe , ils ont parlé à des gens qui étoient de l'autre côté ; que leur langage étoit le même ; mais que les bêtes du pays différoient de celles du Groënland : ils ajoutent qu'il n'y a qu'un petit détroit qui fait la séparation du Groënland & de l'Amérique ; que ce détroit est si étroit , que ceux qui se tiendroient sur les deux bords pourroient harponner le même poisson ; que la Terre-Ferme vers le nord est entièrement couverte de glaces , de sorte qu'il n'y a que les Isles qui soient découvertes ; & qu'on trouve dans ces Isles des Rennes , des Oies , des Canards , &c. en si grande quantité , qu'elles en sont couvertes.

diffère presque point de celui des Groënlendois,

FRANÇOIS.	ESQUIM.	GROENLAND.
La Renne.	Caribu.	Caribu.
L'Isle.	Kikertak.	Kekertak.
La Barriere.	Stuiktok.	Stuikrok.
Le Rendez-vous des Baleines.	Arbaktok.	Arbaktok.
Une place propre à jeter l'ancre.	Kisseksakut.	Kisseksakut.
Un Étranger.	Kablunët.	Kablunët.
Comment t'appelles-tu ?	Kena evlet ?	Kina ivlit ?
Deux.	Marguk.	Marlukou , Mardluk.
Le Péché Originel.	Tekelarpök.	Tikerarpok.
Une chose percée, un Fusil.	Auleisut.	Putusut.
Le grand esprit.	Torngarfuk.	Torngarfuk.
L'Air, l'Esprit, le Monde.	Silla.	Silla.
Il voit.	Tekkoa.	Tekkoa.
Le Tonnerre.	Kallek.	Kallek.
Des Harengs.	Angmarfet.	Angmarfet.
La Mer.	Efaro.	Efaro.
Un Homme.	Angut.	Angut.

Se seroit-on jamais avisé de chercher dans les
gorges du mont Caucase (1) les restes infortunés

(1) Tellé est l'étymologie du mont Caucase : *Kouh* signifie en Persan une montagne, & *Cas* ou *Kesch* est un nom commun à plusieurs montagnes connues sous le nom de *Casius*; ainsi de ces deux noms se forme le nom de *Kouh-Kesch* ou Caucase. Cette étymologie répand du jour sur ce que dit Ptolomé, qui place les monts Caucasiens dans l'endroit où est l'*Hindou-Kesch*, c'est-à-dire, la

20 RECHERCHES HISTORIQUES

des Huffites chassés de leur ancienne demeure, si les freres Moraves, qui se sont établis depuis quelque temps près de Zarizin ou d'Astrachan, après y avoir bâti la ville de Sarepta, ne nous en eussent donné des témoignages irrévocables ? Croiroit-on que les Lapons, les Finlandois & les Hongrois ont été originairement le même peuple ? Cependant nous allons en donner une preuve des plus authentiques, par l'analogie frappante qui se trouve dans leur langue.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Branche.	Aagh.	Akfe.	Oxa.
En bas.	Ala.	Vuollen.	Alla.
Plus bas.	Alah.	Vuollehin.	Alamhi.
Face.	Artza, Ortza.	Arodea.	Ortza.
Aride.	Azzu.	Azzok.	Afnet.
Sauter.	Befzokolom.	Sofkelam.	Sofkelam.
Malade.	Beteg.	Buotfek.	Buotfek.
Planche.	Defzka.	Tjaskes.	Tjaskes.
Integre.	Eep.	Abb.	Abb.
Forêt.	Erdeü.	Orda-radde.	Orda-radde.
Ceinture.	Euw; ew.	Auwe.	Vyo.
Sur	Fel.	Pajel.	Pacel.
Oreille.	Feül.	Pelje.	Pelje.
Nüée.	Folhos.	Palwos.	Pilwes.

montagne d'où prend sa source le célèbre fleuve Indus. Voyez *Éclaircissmens Géographiques sur la Carte de l'Inde*, par M. d'Anville; Strahlenberg, *partie du nord & du levant de l'Europe & de l'Asie*, p. 327; M. Bayer, *Historia Regni Græcorum Bactriani*, p. 8.

SUR LE NOUVEAU-MONDE. 21

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Neige.	Fonni.	Podnet.	Ponoa.
Bain.	Fordo.	Parta.	Pirti.
Percer.	Furo.	Perits.	Puras.
Jetter.	Hagitom.	Haiketam.	Heiten.
Inclination.	Haylas.	Hallot.	Heilu.
Beau-pere	Ip.	Wuoppa.	Appi.
Manchon, Gant, Kefzrw.		Kifta.	Kinta.
Chacun.	Kiki.	Kaik.	Kaiki.
Paresseux.	Laibat.	Laike.	Laifka.
Sauce.	Lew.	Lahma, Lama.	Liemi.
Gâteau.	Malom.	Mylla.	Mylly.
Terme.	Megye.	Mokke.	Mokka.
Départ.	Ment.	Mannet.	Mennyt.
Belle-fille.	Meny.	Mangie.	Minia.
Quoi.	Mit.	Maite.	Mitæ.
Mode.	Mod.	Muddo.	Muoto.
Belle-mere.	Napad.	Næpat.	Næpain.
Courage.	No.	Nau, Nou.	No.
Vomir.	Okaani.	Vuokfot.	Oxenma.
Saluté.	Pot.	Puoskes.	Pafca.
Antique.	Regio.	Rakeje.	Rakeje.
Vite.	Reuvid.	Rouves.	Rouwa.
Gale.	Senyedek.	Sanjitet.	Sanghats.
Nombreux.	Sok.	Suggai.	Sangæn.
Donc.	Tahat.	Tieti.	Tæhden.
Epaule.	Vaal.	Alga.	Olca.
Chercher.	Vadafzom.	Wuottam.	Wuottefama.
Ou.	Yagi.	Waj.	Waj.
Corneille.	Varya.	Vuorats.	Varis.
Porter.	Vifzom.	Vestam.	Vettæan.
Verge.	Vefzfo.	Biaffo.	Vilza.
Tache.	Zeplo.	Tehle.	Table.

On peut encore associer les Mæso-Goths aux Finlandois, aux Lapons & aux Hongrois, sans

22 RECHERCHES HISTORIQUES

parler des coutumes & des usages communs à tous ces peuples, la conformité de leur langage fait connoître l'identité de leur origine.

FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	MESO-GOTH.
Étroit.	Ængan.	Aggvus.
Paille.	Æana.	Ahana.
Penfer.	Ahjan.	Agjan.
Unique.	Ainoa.	Ainoha.
Légar.	Airuns.	Aihruns.
Mere.	Aeitin.	Aitei.
Si ce n'est.	Elle.	Alja.
Office.	Ammatti.	Ambah.
Poutre.	Anfas.	Anz.
Avoir pitié.	Armo.	Arman.
Gratis.	Arvjo.	Arujo.
Vaste étendue.	Autio.	Authid.
Mérite.	Anso.	Azneis.

Cette analogie se trouve encore entre les peuples dont je viens de parler & les Islandois.

FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	ISLANDOIS.
Onde de la mer.	Alto.	Alda.
Mine de fer.	Bauta.	Raud.
Péril.	Hata.	Hata.
Luxe.	Hecuma.	Hagoma.
Gosier.	Curcku.	Curcku.
Coutume.	Adun.	Æde.
Intelligence.	Æly, Ælyn.	Eljon.
En-pente.	Callas.	Hallas.
Borne.	Mara.	Mare.
Pain.	Leipz.	Leif.
Noir.	Ruma.	Romut.
Épée.	Miecka.	Makir.
Chaudière.	Kota.	Kot.
Chemin bordé de haies.	Kujz.	Kuf.

Ces exemples démontrent que les découvertes géographiques, aussi bien que l'origine des peuples entiers, peuvent se perdre, & se reproduire quelques siècles après.

Ce principe, une fois posé & reconnu, me servira dans la suite de fondement & de base, pour en déduire les faits & les opinions que l'Histoire semble autoriser.



CHAPITRE II.

De la conformité des Langues, 1°. entre les extrémités de l'Amérique & celles de l'Asie; 2°. entre les Peuples de l'Amérique & de l'Afrique.

LES connoissances géographiques des Anciens ne nous apprennent rien de précis sur la question dont il s'agit. Il faut donc recourir à la conformité des langages & à celle des coutumes. Si nous trouvons ces rapports entre l'Ancien & le Nouveau-Monde, on en pourra conclure que la population de ces deux hémisphères a une origine commune. Mais l'Ancien-Monde a-t-il peuplé le Nouveau, ou le Nouveau a-t-il peuplé l'Ancien? Telle est la question qu'il faut consulter.

Il ne peut s'élever que trois opinions pour favoir de quelle maniere s'est peuplée l'Amérique, & de quelle région vinrent ses habitans.

1°. Que les Américains sont des Autochtones, c'est-à-dire, des peuples nés dans leur pays, & qui n'y sont pas venus d'ailleurs.

2°. Qu'ils sont des Colonies qui s'y transporterent des autres Parties du Monde.

3°. Que ce sont eux-mêmes qui ont fait passer des Colonies dans l'Ancien-Monde, & qui l'ont peuplé. A l'égard de la première & de la troisième opinion, on pourroit se permettre quelques légers argumens en leur faveur, si la révélation ne s'accordoit avec une saine physique, pour élever contre elles un mur indestructible. En vain les Philosophes de l'ancien Continent ont-ils essayé de soutenir l'éternité du monde; leurs paradoxes sont retombés dans la nuit d'où ils avoient été tirés. En vain plusieurs peuples, & les Athéniens sur-tout, se sont épuisés en raisonnemens sur une origine sans génération; les différentes opinions que le siècle actuel a vu naître sur ce sujet n'ont pas eu plus de succès, & n'ont pu ébranler l'autorité de l'Écriture-Sainte.

Quant à ce qui regarde la troisième supposition, les Mexicains, dit-on, étoient dans la persuasion que les Rois d'Espagne étoient des descendans

de
co
pl
qu
Me
est
inf
mê
s'ir
scie
inv
C'e
que
pre
Mé
pou
Tro
des
puif
S
quit
gran
men
conf
Pl
les p
phén

de leur premier Souverain Quezalkoal, & que par conséquent ils avoient été maîtres de l'Espagne plusieurs siècles avant la découverte de l'Amérique. Mais cette prétention, lors même que les Mexicains auroient été assez vains pour l'avoir, est trop opposée aux faits pour être admise un instant. Les Mexicains étoient à cet égard dans les mêmes préjugés que la plupart des peuples qui s'imaginent que les autres nations leur doivent leurs sciences & leurs connoissances, & qu'ils sont les inventeurs de tout ce qu'on trouve chez les autres. C'est par un préjugé à-peu-près de la même espèce que tant de Savans pensent que Pythagore fut le premier qui dut aux Égyptiens la doctrine de la Métempfycofe ; cependant nous savons, à n'en pouvoir douter, que déjà avant la destruction de Troie, le philosophe Mochus soutint la doctrine des atômes ou de la matiere premiere, qu'il avoit puisée dans la même source.

Sanchoniaton, Historien célèbre dans l'Antiquité, qui vécut après Mochus, nous donne une grande idée de son savoir par les précieux fragmens qu'il nous a laissés, & qui nous ont été conservés par les Grecs.

Phérécyde, le premier Philosophe grec, trouva les principes de la sagesse dans la lecture des livres phéniciens.

Dracon , Législateur des Athéniens , forma ses loix d'après les connoissances qu'il tira des Écrivains phéniciens.

Pythagore , ainsi que les autres Philosophes grecs , n'apprit pas les principes de la sagesse & de la morale dans sa patrie , mais chez les Phéniciens & chez les Indiens ; c'est une erreur de dire qu'ils les ont transmis aux Indiens.

Si j'ai rapporté la première & la troisième supposition , ce n'est pas parce que j'y trouve quelque vraisemblance ; mais pour faire voir qu'une opinion , quelque fautive qu'elle puisse être , trouva toujours un défenseur prêt à lui donner les couleurs de la vérité , & à la présenter sous un point de vue propre à séduire. Il ne me reste donc qu'à examiner la deuxième proposition , savoir , que les Américains ont été transplantés des autres Parties du Monde dans leur Continent.

Jamais nation au monde , eût-elle habité sous le ciel le plus rude ou sur le sol le plus ingrat , ne quitta sa patrie de bon gré ; elle l'a toujours préférée à tout autre pays , au climat le plus serein , au sol le plus fertile. L'expérience nous fournit des traits si singuliers à cet égard , qu'en examinant mille fois ce je ne sais quoi qui nous attache au lieu de notre naissance , on est toujours obligé de convenir qu'il est impossible de donner

un
Er
d'e
for
ver
L'e
for
dic
ries
qu
gl
qui
se t
ch
fort
ce
cria
pou
L
qui
1
facc
abf
Che
des
étoie
terre

une raison qui caractérise cet effet de la nature. Entre cette multitude de faits , je me contenterai d'en rapporter un seul : Les Esquimaux , quoique fort à plaindre dans leurs propres foyers , conservent le plus grand attachement pour leur patrie. L'on en a vu plusieurs , après avoir été faits prisonniers dans leur jeunesse par les Indiens méridionaux , & après avoir été transportés aux factoreries angloises , regretter encore leur pays natal , quoiqu'ils eussent vécu long-temps parmi les Anglois ; il est même arrivé qu'un de ces Esquimaux , qui s'étoit accoutumé au genre de vie des Anglois , se trouvant un jour présent lorsqu'un Anglois écorchoit un veau marin , se jeta sur l'huile qui en sortoit , & avala avec une avidité étonnante tout ce qu'il en put ramasser avec les mains , en s'écriant : Ah que je regrette mon pays natal , où je pouvois me rassasier de cette huile !

Les seules raisons pour lesquelles un peuple quittoit sa patrie étoient celles-ci :

1°. Lorsque la population s'augmentoit de façon que les moyens de subsistance venoient absolument à manquer , alors on choissoit des Chefs pour conduire une partie de la nation dans des contrées plus heureuses & plus fertiles. Tels étoient les premiers peuples qui ont habité la terre ; se souciant peu de l'or & de l'argent , le luxe

& la délicatesse ne les avoient point gâtés ; ils vivoient du travail de leurs mains ; ils n'occupoient qu'autant de terrain qu'il leur en falloit pour subvenir à leurs besoins. Aussi-tôt que leur sol étoit trop circonscrit , ils cherchoient ailleurs des terres plus vastes , & capables de leur fournir les premiers besoins de la vie. Pour s'en convaincre , on n'a qu'à voir l'exemple d'Abraham , lorsqu'il dit à Lot : » La terre est devant nous ; sépare-toi de moi ; si tu vas à gauche , j'irai à droite ; » si tu vas à droite , j'irai à gauche ».

2°. Le second motif qui pouvoit les obliger , à quitter leur patrie , étoit l'esprit de conquête ou l'oppression qu'ils souffroient chez eux : c'est ainsi que Salmanassar ayant emmené les Juifs en captivité , ceux-ci , après un voyage d'un an & demi , vinrent dans un pays inhabité , nommé *Arfareth*. *Arza* signifie un *Cedre* dans la langue chaldéenne & arabe , & *Arfareth* , le *Pays des Cedres*. Les Mongoles donnent encore aujourd'hui le nom d'*Ars* à un arbre singulier qui croît chez eux. Ce passage peut faire soupçonner que ceux qui cherchent ailleurs , en Amérique par exemple , les Tribus juives qui se sont perdues , sont dans l'erreur.

C'est ainsi que les Daces , qui tiroient leur origine des Gètes , abandonnerent la Moldavie ,

la
cur
fou
de
un
parc
peup
enve
tirpc
T
peup
tends
auxq
nombr
Vc
natio.
décou
siècle
de pc
é par
Il ne
es pe
plus c
fages ,
couter
core l
Ce

la Valachie & la Transilvanie , lorsqu'ils s'aperçurent que l'Empereur Trajan vouloit les réduire sous la domination des Romains. De-là vient que de nos jours on parle encore dans ces Provinces un langage peu différent de la langue latine , parce que les Romains , qui faisoient perdre aux peuples vaincus les traces de leur origine , en les enveloppant pour ainsi dire du nom romain , extirpoient aussi leur langue , en introduisant la leur.

Telles sont les causes qui ont pu engager des peuples entiers à quitter leur patrie ; car je n'entends pas parler ici de ces essaims de brigands , auxquels l'esprit de rapine a souvent fait faire de nombreuses émigrations.

Voyons présentement comment & par quelles nations l'Amérique a pu être peuplée avant la découverte qui en a été faite dans le quinzième siècle. Pour décider cette question , il ne suffit pas de posséder une ou plusieurs langues de celles qui se parlent dans les différentes Parties du Monde ; il ne suffit pas non plus de savoir en général que les peuples de la terre différent ou se ressemblent plus ou moins entr'eux par la forme de leurs villages , par leur religion , par leurs mœurs , leurs coutumes & leurs manières de vivre : il faut encore les comparer sous tous ces points de vue.

Ce n'est en effet que par une longue suite de

comparaisons qu'on peut trouver la véritable clef de l'origine des peuples les moins connus. Que l'on confronte les mœurs & les usages des peuples de l'ancien Continent avec ceux du nouveau, & suivant leur analogie ou leur dissemblance, l'on pourra établir la possibilité ou l'impossibilité de leur extraction commune.

A l'égard des Langues, je ne prétends pas qu'un Historien qui veut remonter à la source de la première population d'un pays, soit obligé de savoir parfaitement tous les idiômes qui se parlent dans les différentes Parties du Monde, ni toutes les Langues anciennes; mais il n'est pas douteux que, pour développer par exemple l'origine des Colonies qui s'établirent les premières en Amérique, il seroit nécessaire de trouver un homme instruit, en état de dresser une table de comparaison des Langues usitées sur les côtes occidentales de l'Afrique, avec les différentes especes d'idiômes connus aux Antilles & au Brésil. Il ne seroit pas impossible d'en venir à bout à la longue, & de former peu-à-peu un recueil d'une centaine de mots tirés de toutes les Langues connues, tant en Afrique qu'en Amérique. M. de la Condamine croyoit que c'étoit le véritable moyen de constater l'origine des Américains. Un tel vocabulaire seroit plus utile cent fois pour notre dessein que le *Pater*

roster, dont nous avons des traductions sans nombre en Langues sauvages, & que M. Chamberlayne, Compilateur anglois, s'est donné la peine de recueillir. Quelque pieux que puisse avoir été le motif des Traducteurs, il faut convenir que les Sauvages, n'ayant point de mots propres pour exprimer les termes de notre morale & ceux de notre métaphysique, il étoit impossible de bien traduire cette priere.

Tout le monde conviendra d'ailleurs que lorsqu'il s'agit d'apprendre une Langue quelconque, l'on doit commencer, comme en toute autre chose, par ce qu'il y a de plus aisé; & ce n'est qu'après avoir aplani pas-à-pas les petites difficultés, qu'on peut affranchir les grandes: il semble au contraire que, dans la collection de M. Chamberlayne, on ait voulu renverser l'ordre naturel.

Remarquons encore que si dans un recueil de synonymes l'on trouvoit par hazard, entre une certaine de mots, quelques-uns qui eussent une certaine analogie, tant pour la consonnance que pour la signification, avec les mots d'une Langue étrangere, il faudroit bien se garder d'en conclure tout aussi-tôt que les deux Langues ont ensemble un rapport immédiat & une conformité incontestable. Qui par exemple seroit assez insensé pour dire que la Langue latine & la groënlandoise ont

entr'elles une très-grande affinité, parce que dans ce dernier jargon, le mot *ignach* signifie feu, comme en latin le mot *ignis*?

D'un autre côté, il faut s'abstenir du sentiment de ceux qui, malgré les rapports de l'identité qui se rencontrent dans plusieurs mots de différentes Langues, en méconnoissent la ressemblance, parce que certaines lettres se trouvent transposées ou remplacées par d'autres.

Toutes ces erreurs proviennent de ce qu'on ne prend pas assez garde à la prononciation, qui varie chez toutes les nations, dont les unes abrègent les syllabes, tandis que les autres les allongent; & de ce qu'on néglige d'observer qu'il est peu de peuples qui n'aient dans leur alphabet des lettres qu'un autre n'a pas, & qu'il ne fauroit pas même prononcer.

En réfléchissant sur ces principes, on sentira pourquoi, en comparant deux Langues entr'elles, on trouve dans certains mots, qui ont réellement la même étymologie, des syllabes & une consonance tout-à-fait changées: il peut arriver aussi, comme nous l'avons vu plus haut, par un effet contraire, mais qui n'a point du tout la même cause, que la rencontre fortuite des caractères de l'alphabet dispose tellement les syllabes, qu'un mot soit approchant d'un autre dans une Langue tout-à-fait

tout-à-fait étrangere, & de laquelle il ne dérive nullement, quoique ce soit un jeu de hasard infiniment rare.

Comme qu'il en soit, on n'est pas moins fondé à conclure que ce n'est que par une longue suite de comparaisons entre les mots qui semblent se correspondre dans plusieurs Langues, & qui paroissent synonymes, tant pour la signification, que pour l'étymologie, qu'on pourroit parvenir à fixer des principes invariables sur leur affinité: ainsi il faudroit, comme nous l'avons déjà dit, pour les pays qui avoisinent l'Amérique, & pour l'Amérique elle-même, composer une table polyglotte, où les racines de chaque mot seroient rassemblées, la transformation des lettres & la différence de la prononciation sommairement expliquées; travail qui demanderoit beaucoup de soin & d'exactitude: mais aussi par ces coups de lumiere seroit-on en état de juger, & de l'analogie de plusieurs Langues que nous ne connoissons pas encore, & du rapport que seroient présumés avoir en conséquence les peuples qui les parlent.

Un tel vocabulaire aplaniroit bien des difficultés, & serviroit à constater tout ce qui sera dit dans le cours de cet ouvrage sur l'origine des Américains; car ce seroit peine perdue d'attendre la publication de leur histoire ou plutôt de leurs

traditions, vu qu'il n'y a pas d'apparence que les Indigenes aient pris soin de conserver la mémoire de ces événemens.

Cependant, en attendant une connoissance plus parfaite des Langues de ces contrées, j'ai dit qu'il restoit encore une voie pour connoître l'origine des peuples du Nouveau-Continent; c'est de comparer leurs manieres de vivre, leurs mœurs & leurs coutumes avec les coutumes & les mœurs des peuples de l'Ancien-Monde. C'est ce que je vais faire à l'égard des Américains, en ajoutant à la fin de l'ouvrage les observations faites par les Savans & par les Marins que la Cour de Russie a employés pour faire des découvertes dans l'Amérique, en partant du Kamtschatka.



S.
T.
pe
da
tir
tro
pro
fra
atr
que
tée.
qu'
rém
fen
aier
ter
bles
des
dite.
C

CHAPITRE III.

Sur la conformité des Mœurs & des Coutumes des Peuples de l'Ancien-Monde, comparées avec celles du Nouveau-Monde.

DEUX Nations très-éloignées l'une de l'autre, peuvent sans doute se ressembler à plusieurs égards dans leurs manières de vivre, sans néanmoins sortir de la même souche ; mais aussi-tôt qu'on trouve chez deux différens peuples dont on peut prouver la communication, une ressemblance frappante de coutumes fantasques, & quelquefois atroces & contraires à la nature, c'est une marque convaincante qu'ils les ont prises & empruntées les uns des autres ; ou bien il faudroit dire qu'ils les ont inventées eux-mêmes, chacun séparément, ce qui n'est pas possible. Jamais des gens sensés ne se persuaderont que des nations entières aient pu imaginer d'elles-mêmes, sans se consulter, des usages bizarres, & cependant semblables ; au lieu qu'il n'est que trop ordinaire de voir des usages ridicules & même superstitieux s'accréditer & trouver des Sectateurs.

Combien pourroit-on trouver de coutumes

romanesques & extravagantes qui ont insensiblement pénétré, & se sont introduites par communication d'un peuple chez un autre : ce rapport même de singularités entre deux nations prouve que l'une tient ses mœurs, ses usages & ses coutumes de l'autre, avec laquelle elle est censée avoir autrefois vécu sous une domination commune ou dans une étroite relation.

Il ne reste donc, pour découvrir l'origine des Américains, qu'à faire l'application des maximes qui viennent d'être établies, en choisissant pour objet de comparaison les coutumes de l'Ancien-Continent les plus singulières & les plus remarquables.

I.

Doctrine d'un bon & d'un mauvais principe.

Le dogme de deux principes a été établi chez tous les anciens peuples de l'Orient ; il a existé même dans nos contrées, pendant qu'elles étoient plongées dans le paganisme. Les premiers Sauvages, effrayés des accidents & des désastres qui affligent l'humanité, privés d'ailleurs des secours de la révélation, n'ont pas eu assez de pénétration pour lire dans les desseins de la providence :

ils n'imaginèrent pas que si Dieu envoie des fléaux sur la terre , c'est tantôt pour nous punir de nos fautes , tantôt pour nous détacher de ce monde , & porter nos espérances vers un avenir plus heureux : ils n'attribuèrent au contraire les maux de cette vie qu'à des génies persécuteurs. L'imagination ébranlée & craintive dressa aussi-tôt des autels aux esprits malfaisans pour les apaiser.

Selon la Mythologie des Orientaux , plus complète que celle des Grecs & des Romains , il a dû exister un état parfait avant le cahos ; ils prétendent que ce bouleversement n'est qu'une suite du péché originel ou de l'aviilissement des créatures ; car Dieu , disent-ils , ne peut créer le mal.

C'est sur cette hypothèse que les Grecs avoient fondé le dogme , d'après lequel ils ajoutoient croyance aux manes : ils avoient , comme les Kalmaks , les Mongoles & les Chinois , adopté l'existence de deux principes primitifs , l'un bon & l'autre mauvais ; ou , ce qui revient au même , la lumière & les ténèbres.

Le dogme des deux principes s'est étendu jusques chez les Américains. La Religion des Caraïbes se bornoit à croire un bon & un mauvais principe ; la Divinité tutélaire & bienfaisante ne les occupoit guere , mais ils redoutoient beaucoup d'être malfaisant.

Les Esquimaux, peuples de l'Amérique septentrionale, reconnoissent un être d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukkev-ma*, c'est-à-dire, le grand Chef; ils le regardent comme l'auteur de tous les bienfaits dont ils jouissent, & en parlent avec le plus grand respect, en chantant ses louanges dans des cantiques & des hymnes dont le ton est grave, pompeux & assez harmonieux. Ils reconnoissent de même un autre être qu'ils appellent *Vittikka*, & qu'ils représentent comme l'instrument de leurs maux & de leurs malheurs; ils le redoutent extrêmement, & de la même manière que les Chrétiens craignent le démon.

II.

Ordre de succession particulier à certains Royaumes.

Dès qu'un Prince d'Europe a fait reconnoître son mariage, son épouse lui devient égale en dignité, & les enfans qui naissent de ce lien respectable, suivent la condition du pere; ils sont censés lui appartenir (selon la Loi romaine, *Pater est is quem nuptiæ demonstrant*); aussi une Princesse qui vouloit se faire respecter de son époux, lui disoit un jour: Je puis bien faire des Princes

fans vous ; mais vous , vous ne pouvez pas en faire fans moi.

Ce droit du mari d'élever sa femme à son rang , & de lui transmettre ses privileges d'honneur & de distinction , & ce respect pour les descendans des Princes de mâles en mâles , n'ont pas lieu chez tous les peuples de l'Univers.

Dans le Calecut , aux Indes orientales , lorsque le Samorin , qui en est le Souverain , vient à décéder , ce n'est pas son fils qui lui succede , mais le fils de sa sœur.

La succession à la Couronne est réglée de la même maniere dans le Malabar. Les Princes de cette contrée ne se marient point avec des Princesses , mais avec des filles de Naires ; en sorte que leurs enfans ne sont point regardés comme Princes : les Princesses au contraire se marient communément avec les Brames ; leurs enfans naissent Princes , & sont déclarés capables de succéder au Trône. La classe des Princes compose ainsi la branche royale , & a la prééminence sur toutes les autres : après la mort du Roi , le Prince le plus âgé prend les rênes du Gouvernement ; en sorte qu'il n'y a jamais dispute pour la succession à la Couronne , & qu'on ne voit jamais passer l'administration de l'État entre des mains trop jeunes.

Dans toutes les contrées de l'Afrique habitées par les Negres , depuis le Senegal jusqu'au Rio da Volta , le Roi se prend toujours dans le sein de la Famille royale : mais ce ne sont pas ses enfans mâles en ligne directe qui lui succèdent ; ce privilege n'est accordé qu'à la branche féminine.

En Amérique , dans l'Isle Hayti , aujourd'hui Saint-Domingue , les Principautés étoient héréditaires , mais lorsqu'un Cacique venoit à mourir sans héritier en ligne directe , les enfans de la sœur succédoient à l'exclusion des enfans du frere.

Dans la partie septentrionale de l'Amérique , chez les Iroquois , les Hurons & les Natschés , près le fleuve Mississipi , lorsque le Chef vient à décéder , ce sont toujours les enfans de la sœur de sa mere , c'est-à-dire , ses cousins germains du côté maternel , qui lui succèdent : ils alleguent pour raison qu'on peut s'assurer plutôt que les fils de la sœur sont du véritable sang de la branche des Princes , que les enfans du pere ou du frere du pere.



tr
&
vi
Se
qu
pe
l'a

les
qu
en
no
ses
éc
&
de

ces
no
ob.
tou
ma

III.

Coutumes barbares pratiquées dans les Obseques.

En lisant l'Histoire ancienne & moderne , l'on trouve que chez différens peuples sauvages il a été & il est encore d'usage d'enterrer des personnes vivantes avec les morts ; & qu'aux obseques d'un Seigneur de distinction , l'on ensevelissoit avec lui quelques-unes de ses femmes , & des esclaves pour le servir & pour lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Selon *Hérodote* , la même barbarie existoit chez les Scythes du Boristhene ou du Dnieper. Lorsqu'un de leurs Souverains venoit à mourir , ils enfermoient dans le même tombeau un grand nombre de personnes vivantes , particulièrement ses femmes , son échançon , ses cuisiniers , ses écuyers & valets , son coureur avec ses chevaux & ses vases d'or. *Lucien* rapporte la même chose des Grecs.

Les Romains faisoient quelquefois des sacrifices de victimes humaines , choisissant un certain nombre de prisonniers de guerre , qui étoient obligés de se battre jusqu'à ce qu'ils se fussent tous passés au fil de l'épée , pour appaiser les manes de ceux qui avoient été tués dans la bataille.

42 RECHERCHES HISTORIQUES

César nous apprend que les Soldures qui formoient une partie de la nation gauloise , partageoient avec leurs patrons les commodités de la vie , ainsi que les horreurs de la mort ; il dit aussi que l'usage de brûler , avec les cadavres des Seigneur de distinction , leurs favoris , leurs domestiques & les ustensiles du ménage , étoit à peine aboli de son temps.

Les anciens Danois , pour faire voir leurs soins envers les morts , ensevelissoient les femmes vivantes avec les maris décédés ; leur inhumanité , si nous en croyons *Olof Dalin* , ne trouvoit que trop d'imitateurs chez les anciens Suédois.

Nous lisons dans les savantes recherches de *M. de Guignes* que les Hœiques , nation turque , étoient dans l'usage d'enterrer les femmes avec leurs maris , lorsqu'elles n'en avoient point eu d'enfans.

Si de l'Europe nous passons en Asie , nous verrons la même coutume sanguinaire régner dans les Indes orientales. Lorsqu'on enterre , dit *Marc Paul* , le corps du grand Chan des Mongoles , les officiers qui accompagnent le cortège funebre tuent chemin faisant tous ceux qui se présentent devant eux , pour lui tenir lieu de courtisans dans l'autre monde. Lorsqu'on fouille dans les monumens sépulcraux des Mongoles , faits en forme

d'c
Ch
tes
ent
C
ava
serv
gol
siasfr
avo.
s'ir
cett
atta
dan.
I
eu l
car
fonc
cett
fon
tren
pou
succ
mie
ufag
I

d'obélisques, l'on trouve à côté du corps d'un Chan ou d'un grand Seigneur, plusieurs squelettes d'hommes qui, selon toute apparence, ont été enterrés avec lui.

Combien de fois les habitans de Jakuzk, qui, avant d'être soumis à la domination des Russes, servoient dans les armées du Chan des Mongoles, ont-ils donné des preuves de ce fol enthousiasme ! On voyoit celui des esclaves que le défunt avoit pris de son vivant le plus en affection, s'immoler gaiement sur un bûcher dressé dans cette vue, & se précipiter dans les flammes par attachement pour son maître, & pour le servir dans le séjour de l'immortalité.

Il est vraisemblable que ce même fanatisme a eu lieu chez les Mandzhures ou Mantcheoux ; car le P. *Duhalde* nous rapporte que Schuntschi, fondateur de la famille aujourd'hui régnante chez cette nation, après avoir successivement perdu son fils & son épouse, voulut persuader à une trentaine de personnes de se donner la mort, pour satisfaire les âmes des défunts. Kang-hi, son successeur, fut, selon le même *Duhalde*, le premier qui parvint, non sans peine, à abolir un usage aussi barbare.

Il subsiste encore chez les Afghanes, peuples

44 RECHERCHES HISTORIQUES

des frontieres de la Perse , & chez les habitans des Isles Philippines.

Helvetius attribuoit à ces sacrifices humains une singuliere origine , chez les habitans des côtes du Coromandel. Un de leurs Législateurs , dit-il , s'étant apperçu que les femmes , pour s'affranchir du joug importun de l'hymen , empoisonnoient leurs maris , imagina , afin de pourvoir à la sûreté de ces derniers , de forcer les femmes à se brûler sur le tombeau de leurs époux.

Les Royaumes de Vhidah ou Juidah & de Benin , sur les côtes occidentales de l'Afrique , & qui se rapprochent plus de l'Amérique orientale qu'aucune autre contrée de l'Ancien-Monde , ne sont point exempts de cette malheureuse superstition. L'Histoire nous apprend qu'encore aujourd'hui , aux funérailles de leurs Rois , ces peuples enterrent avec le défunt quantité de personnes vivantes , pour augmenter la pompe funebre par le nombre de ces victimes infortunées.

L'Amérique nous offre la même inhumanité. Lorsqu'une veuve mouroit parmi les habitans de l'Isthme de Darien , on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance.

Dans l'Isle de Saint-Domingue , au décès d'un

Ca
for
nor
hor
foi
les
diff
fant
F
infé
chez
chez
aux
L
pu c
si el
qui
fiées
excè

S:
les ;
natic

Cacique, on ensevelissoit avec lui plusieurs personnes de tout sexe, principalement un grand nombre de ses femmes, qui se disputoient cet honneur. On prétend qu'elles étoient de meilleure foi que les Africains; car *Helvetius* remarque que les femmes de la ville de Mesurade en Guinée se disputent aussi l'honneur du bûcher, mais en faisant tout ce qu'elles peuvent pour l'éviter.

Presque toute l'Amérique en un mot a été infectée de ce fanatisme, qui se répandit jusques chez les Mexicains, chez les Péruviens, même chez les Natfchés, qui habitent sur les bords & aux environs du fleuve Mississipi.

La philosophie, qui adoucit les mœurs, auroit pu déraciner ces restes de barbarie dans les Indes, si elle n'étoit traversée par l'intérêt des Brame, qui, s'appropriant les dépouilles des veuves sacrifiées, s'opposent à la destruction de ces cruels excès.

I V.

Epreuve du fer chaud.

Si les recherches que nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs ne flattent pas l'imagination, elles prouveront du moins que les cou-

tumes usitées chez les anciens peuples de notre Continent ont pénétré jusqu'en Amérique, & qu'il y a eu une communication générale entre tous les peuples de l'Univers.

L'épreuve du fer chaud a été en usage chez les plus anciens peuples de la terre. Cet étrange moyen de se laver d'une accusation, existoit chez les Scythes dès l'origine de leur puissance : l'accusé étoit obligé de marcher pied nud sur un fer chaud, ou de le porter dans ses mains. Les premières Loix des Scandinaves ordonnent que dans tous les cas où les preuves ne feroient pas suffisantes pour convaincre le coupable, le Juge doit ordonner l'épreuve du fer ardent. Le sort du jugement est abandonné à Dieu.

Si l'accusé n'est endommagé par aucune brûlure, il doit être absous ; mais si au contraire l'on apperçoit la plus légère altération, la moindre cicatrice, alors il doit être sévèrement puni, suivant l'énormité du crime.

En Suede, les Moines se sont servis de cette épreuve, même du temps du Christianisme.

Sophocle nous apprend que cet usage a eu lieu chez les Grecs, puisqu'il fait dire, dans une de ses Tragédies, aux gardes de Créon : « Seigneur, pour
» prouver que nous n'avons aucune part au cri-
» me dont vous nous accusez, nous sommes prêts

» à subir dès cet instant l'épreuve du feu, & à
 » prendre les Dieux à témoin de notre innocence ».
Antig. №. 274.

Ces épreuves, qu'on devoit appeler plutôt
 injustes que judiciaires, sont encore de nos jours
 suivies par les Kalmaks. On fait rougir au feu
 une hache, & l'accusé est obligé de la porter à
 une demi-verste de distance (*Journal des voyages*
 de M. Pallas.). Les mêmes peuples se servent
 aussi du fer rouge dans les occasions où il faut
 prêter serment de fidélité.

L'épreuve du fer chaud a été pratiquée pen-
 dant plusieurs siècles en Europe. L'an 803, Char-
 lemagne fit ajouter aux Loix Saliques la disposition
 suivante : « *Si quis accusatus de parricidio factum*
 » *negaverit, ad novem vomeres ignitos, judicio*
 » *Dei examinandus accedit* ». Lindebrogius, p. 352.

Louis premier obtint du Pape Eugene III
 l'approbation de l'épreuve par l'eau froide : « *Eu-*
 » *genius III, Papa, precibus Ludovici, Caroli*
 » *magni filii, annuens judicium aquæ frigidæ,*
 » *edicto firmavit* ». Lindebrogius, *Cod. LL. AA.*

L'eau bouillante servoit d'épreuve en Espagne,
 comme l'eau froide en France. Cet usage y fut
 introduit, selon le même Auteur, par Flavius
 Égiga, Roi des Visigoths. *Lindebrogius, Cod. LL.*
AA, Lex Visi-Goth., l. 6, tit. 1.

Les Empereurs grecs n'étoient pas plus raisonnables dans la maniere dont ils faisoient constater l'innocence. A Constantinople même, dans les formalités justificatives, on employoit le fer chaud. L'accusé prenoit d'une main hardie un fer rouge, qu'on appelloit le fer saint; il se préparoit à cette épreuve par le jeûne & par la priere trois jours de suite, pendant lesquels il tenoit sa main enveloppée dans une écharpe, & scellée du sceau du Prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas d'user de quelque remede qui pût arrêter ou diminuer l'activité du feu.

George Pachymeres, qui a écrit la vie de Michel Paléologue & d'Andronic son fils, dit avoir vu avec étonnement dans sa jeunesse des accusés qui empoignoient un fer chaud, sans en ressentir aucun mal. Que ce fait soit vrai ou non, il n'est pas moins certain que l'usage de cette épreuve existoit alors: ce fut ce même Empereur, Michel Paléologue, qui, désapprouvant cet usage, le défendit sous de séveres peines. Il fut également aboli dans l'Occident par l'Empereur Frédéric, qui ne le laissa subsister que pour certains cas réservés. *Cod. LL. Salicarum*, l. 11, tit. 32 & 33.

Dans les Indes, lorsqu'un homme en accuse un autre d'un crime qui mérite la mort, le Juge doit demander à l'accusé s'il se croit en état de soutenir

soutenir l'épreuve du feu ; s'il répond que oui , alors on fait chauffer un morceau de fer , jusqu'à ce qu'il soit tout rouge , puis on le lui applique sur la main : le patient se promène pendant un certain temps ; il jette ensuite le fer : aussi-tôt on enveloppe sa main d'une poche de cuir , qui est cachetée avec le sceau du Prince : au bout de trois jours il doit comparoître devant le Juge , en disant qu'il n'a souffert aucune brûlure ; on lui ordonne de montrer sa main , & si effectivement le feu n'y a laissé aucune trace , il est déclaré innocent & délivré du supplice dont il étoit menacé , & l'accusateur est condamné à sa place.

Croiroit-on que des moyens aussi déraisonnables que cruels ont été employés dans une grande partie de l'Asie ? Comment pouvoit-on exiger d'un homme , qui demandoit à se laver d'une accusation , qu'il marchât sur des charbons ardents , qu'il avalât du riz prétendu enforcé , ou enfin qu'il demeurât sous l'eau autant de temps qu'il plairoit aux Juges ? Ces épreuves judiciaires sont cependant encore pratiquées chez les Siamois & ailleurs. Telle est encore , au rapport d'*Odoardo Barbosa* , celle qu'imposent les Indiens de *Calecut* à l'accusé qui se présente pour se justifier : il est obligé de plonger deux doigts dans l'huile bouillante ou

D

dans du beurre fondu : trois jours après, on défait l'enveloppe, & malheur à l'accusé, si on apperçoit des traces de brûlure ; on le tue sans autre forme de procès. Si au contraire sa main est saine & intacte, l'accusateur subit la peine du talion.

Nicole de Conti rapporte que cette coutume regne dans les deux Indes, de même que celle de faire lèche un fer rouge, ou de le faire prendre avec la main.

Guillaume Dampierre, dans son Histoire autour du Monde, atteste que l'épreuve du fer chaud est suivie par les Tunquinois & par les Negres de la Guinée. Ces derniers ne sont pas les seuls en Afrique qui nous fournissent des exemples de ces superstitieuses épreuves. Les Cafres (1) de Mosambique contraignent ceux qui sont soupçonnés de quelque crime capital, d'avaler du poison, de lèche un fer rouge, ou de boire de l'eau bouillante, où ils ont fait cuire des herbes ameres.

(1) Ce mot, qui signifie infidèle, marque toute sorte de gens non Mahométans, & particulièrement les Chrétiens. Il vient de *Sciafer*, terme arabe, qui signifie, *ne croire point*. Les Portugais en ont fait le nom de *Cafre*, qu'ils donnent à leurs esclaves Negres ; & celui de *Cafreterie*, qu'ils donnent à cette partie d'Afrique d'où on les tire. *Chardin, dans ses Voyages*, tom. VII, p. 123.

Les Negres de Loango & plusieurs autres des côtes occidentales de l'Afrique , donnent aux accusés un breuvage dans lequel ils font tremper des racines qui le rendent amer comme de la suie ; & chez les Angolois , dans le Congo , rien de plus ordinaire que de voir subir l'épreuve du fer ardent.

En Amérique , lorsqu'un homme est accusé de vol , & qu'il s'éleve de fortes présomptions contre lui , on l'oblige de prouver son innocence , en trempant sa main dans une chaudiere d'huile bouillante ; dès qu'il l'en a retirée , on l'enveloppe également d'un morceau de toile , & on y applique un cachet vers le poignet : trois jours après , l'on visite sa main , & s'il n'y paroît aucune marque de brûlure , il est déclaré innocent. Avant que de commencer l'épreuve , on fait laver les mains à l'accusé , & on lui coupe les ongles , de peur qu'il n'eût quelque remede caché qui l'empêchât de se brûler.

On prépare aussi dans plusieurs autres parties de l'Amérique un grand vase rond , avec une ouverture si étroite , que la main y entre à peine. On renferme dans ce vase un de ces serpens dont la morsure est mortelle , si on n'y remédie sur l'heure : l'accusé est obligé de saisir cette vipere avec sa main ; ou bien l'on verse dans le vase de l'eau

bouillante, & l'on jette au fond un anneau que l'accusé est contraint de retirer.

On lit aussi dans les Loix Saliques les mots suivans : *ad æneum mallari, id est, ad judicium aquæ ferventis citari*, c'est-à-dire, être cité au jugement de l'eau bouillante.

Et on voit dans *Gregoire de Tours* un usage parfaitement semblable à celui que nous venons de rapporter pour l'Amérique : la cérémonie de l'anneau jetté dans l'eau bouillante, & qu'il en falloit retirer pour être justifié. *Liv. I, ch. 18.*

Ces usages remontent d'ailleurs à la plus haute antiquité.

V.

*Usage de se faire couper ou raser les cheveux
en signe de deuil.*

Cet usage s'observoit du temps du paganisme, & nous trouvons dans l'Écriture-Sainte la défense expresse que Dieu en fait faire par Moïse à son peuple.

Chez les Anciens, on coupoit les cheveux, même aux mourans, parce qu'on s'imaginait que l'ame du mort ne pourroit jamais entrer dans le Royaume de Pluton, sans avoir préalablement

fait
pas
me
pro
de
L
veu
qu'
L
d'un
le no
qu'er
avoit
larm
Si
trouv
ché l
de fo
L'C
envoy
Roi de
trouve
tombe
comm
désunt
Dar
l'amba

fait cette opération : aussi les Poètes ne l'oublient pas à l'égard d'Alceste & de Didon. Insensiblement les parens des morts couperent aussi leurs propres cheveux , pour donner une preuve sensible de leur douleur.

Les Scythes du Boristhene se coupoient les cheveux autour de la tête , toutes les fois , dit *Herodote* , qu'on enterroit quelqu'un de leurs Souverains.

Les Poètes grecs & latins font souvent mention d'une semblable offrande pour les morts ; & c'est le nom qu'Ovide donne à cette cérémonie , lorsqu'en parlant d'Hécube , il dit que cette Reine avoit laissé sur le tombeau de son fils Hector ses larmes & ses cheveux gris en forme d'offrande.

Si nous ouvrons les ouvrages de Pétrope , nous trouverons que la Matrone d'Ephese s'étant arraché les cheveux , les avoit posés sur la poitrine de son mari qui venoit d'expirer.

L'Orient nous offre les mêmes traits. *Busbeck* , envoyé en qualité d'Ambassadeur de Ferdinand , Roi de Hongrie , vers le Sultan Soliman , dit qu'on trouve des cheveux d'homme sur la plupart des tombeaux des Serviens , & qu'ils y étoient attachés comme une marque de deuil par les parens du défunt.

Dans l'année 1716 , un Seigneur de la suite de l'Ambassade chinoise étant venu à mourir à Samar

roujam , petite ville , à l'embouchure de l'Irtisch , on fit à cette occasion des cérémonies funéraires ; & pour consacrer une offrande au défunt , on coupa à son premier domestique ses cheveux par derrière , & on en jetta l'extrémité dans le même feu qui ser voit à brûler le corps de son maître.

L'on a vu un Mataram , ou grand Seigneur de l'Isle de Java , ordonner en l'honneur de son frere , quoiqu'il fût mort rebelle , de magnifiques funérailles , & se faire couper les cheveux pour témoigner son deuil.

En Amérique , les Caraïbes des Isles Antilles se coupent les cheveux par le même motif ; les femmes les font raser tout-à-fait.

Celles de Virginie coupent leurs cheveux quand leur mari vient à mourir , & les jettent sur son tombeau.

Celles du Brésil se font entièrement raser la tête , & leur deuil ne finit chez elles que lorsque leurs cheveux sont revenus.

Lorsque les Apalaches , nation de la Floride , prennent le deuil à la mort de leurs parens , leur plus grande marque d'affliction consiste à se couper une partie de leur chevelure ; mais à la mort de leur Souverain , ils se rasent toute la tête , & ils ne laissent pas recroître leurs cheveux avant que le corps du défunt soit enterré , ce qui n'a lieu qu'au bout de trois ans.

Les Iroquois , hommes & femmes , portent le deuil de la même façon en se coupant les cheveux. Les femmes de cette nation outre cela n'osoient sortir de leur cabane , tandis qu'elles étoient dans cet état ; elles étoient obligées d'y attendre que leurs cheveux revinssent : mais comme cet usage les détournoit infiniment de leurs affaires , elles ne coupent plus aujourd'hui , du consentement de leurs parens , qu'une petite partie de leurs cheveux , qu'elles jettent au pied du tombeau de leurs maris.

Remarquons que dans tout autre cas que le deuil c'étoit une flétrissure que d'avoir les cheveux coupés. Il n'y a point de déshonneur plus sensible pour les femmes du Canada que de leur couper les cheveux , puisqu'elles n'osent pas se présenter dans un état pareil. Les hommes se croyoient aussi très-fort déshonorés lorsqu'on leur coupoit la barbe. Le Sultan Bajazet , en faisant couper la barbe aux Ambassadeurs de Tamerlan , leur fit la plus grande insulte & le plus outrageant de tous les affronts.

C'est ainsi qu'en avoit agi Hanun , Roi des Ammonites , à l'égard des Guerriers que lui avoit envoyés David , pour le féliciter de son avènement au trône. Regardant ces Guerriers comme des personnes envoyées pour reconnoître le pays , il leur fit couper la moitié de la barbe & la moitié

de leurs robes ; ce qui occasionna une guerre entre ces deux Rois , qui finit par la ruine presque entière des Ammonites.

Cette même superstition subsiste encore aujourd'hui chez une grande partie des Russes ; ils mettent une espèce de sainteté à conserver leur barbe ; & ils préfèrent , plutôt que de la couper , de payer annuellement un impôt assez considérable , pour obtenir la permission de la porter : aussi , quand il leur tombe quelques poils de la barbe , ils les gardent soigneusement , & les portent toujours sur eux comme des reliques très-précieuses.

V I.

*Destruction des cabanes après la mort de ceux
qui les habitoient.*

L'usage de renverser & de détruire les tentes des Officiers qui venoient à décéder existoit déjà chez les anciens Mongoles ; encore aujourd'hui ces peuples ; au décès de leur Chan ou de sa première épouse , font dans l'habitude de quitter sur le champ leur demeure ; les Chefs de leurs tribus changent alors tout leur camp , & ne se laissent pas voir durant tout le temps du deuil.

Les Telengutes détruisent de même les cabanes de leurs morts.

Les habitans de Jakuzk étoient autrefois dans l'habitude de laisser les morts dans les cabanes où ils étoient décédés ; mais ils abandonnoient cette demeure pour s'établir dans quelque autre contrée.

Ces deux peuples , les Telengutes & les habitans de Jakuzk , diffèrent d'ailleurs en ce que les premiers font une tribu des Uirats ou Oelots , auxquels on donne communément le nom de Kalmaks ; tandis que les derniers , à en juger par leur langage , font une colonie de Tatares. Ils peuvent avoir reçu tous les deux cette coutume des anciens Mongoles.

Les Persans ont en horreur la demeure dans laquelle leur pere ou quelque'autre de leurs parens est mort ; aussi ne l'habitent-ils plus. Quant aux maisons & aux palais des grands Officiers qui ont été tués par ordre du Schach , personne n'en veut , ni à titre de présent , ni moins encore sous condition d'y demeurer. Les Persans regarderoient ces offres comme le funeste présage d'un pareil sort ; c'est par cette raison qu'on voit en Perse quantité de beaux édifices & de palais vuides & abandonnés qui tombent en ruine.

Les Lapons ont la même coutume : à peine un de leurs compagnons a-t-il rendu le dernier soupir , que les autres emportent son corps , quittent sa cabane & la détruisent.

Aussi-tôt que le Roi des Vidans , qui font des

Negres de la partie occidentale de l'Afrique, est mort, on démolit son palais, & l'on en bâtit un autre au goût du nouveau Roi.

En Amérique, les habitans des Isles Caraïbes renversent la cabane du pere de famille lorsqu'il meurt, & l'on en bâtit une nouvelle dans un autre endroit, sans qu'il prenne jamais envie à personne de construire une cabane sur l'ancien emplacement.

Au Pérou, à la mort d'un Incas, on muroit toutes les chambres qu'il avoit occupées dans son palais.

Cette horreur pour les cabanes des morts prit son origine dans les idées superstitieuses des Idolâtres, qui s'imaginoient que les morts dans l'autre monde s'occupent du même art & du même métier qu'ils ont exercé dans cette vie; & qu'en conséquence le défunt a besoin des mêmes ustensiles dont il a fait usage ici-bas. C'est par la même raison qu'on jette dans leur tombeau, non seulement tous leurs ustensiles, mais encore tout ce qu'ils ont aimé de plus dans ce monde. Le préjugé est tel à cet égard, qu'on est persuadé que, si l'on n'enterroit pas tout avec eux, ou qu'on leur enlevât quelques-uns de leurs meubles, l'ame du défunt n'auroit point de repos, & tourmenteroit par de fréquentes apparitions ceux qui auroient eu l'au-

dace de receler quelques uns de leurs effets. Ces visites des revenans accréditées par l'ignorance, n'étant pas fort du goût de ceux qui survivent, ils lui laissent tout ce qui appartient à un mort, sans toucher à la moindre chose, & ils s'enfuient sur le champ, & abandonnent sa cabane à son esprit & à ses manes, qui, selon eux, y fixent leur résidence; ou bien, ils la détruisent de fond en comble.

Le seul souvenir de ceux que la mort leur a enlevés leur paroît affreux & digne d'horreur; c'est pourquoi, on n'ose jamais prononcer devant eux le nom d'un défunt. Ils observent cela si rigoureusement, que s'il se trouve dans la caste un homme du même nom, il est obligé d'en prendre un autre. De là vient qu'un mort est regardé chez eux comme s'il n'avoit jamais été au monde; de là vient encore leur ignorance en fait d'histoire & de généalogie pour ce qui regarde leur propre pays.

Quand ils sont dans la nécessité absolue de parler des personnes défintes, ils ne disent pas, un tel est mort; mais ils se servent d'une expression plus adoucie, en disant: *il a été, il a vécu*, comme les Grecs & les Romains: *vixit, fuit*; d'où est venue l'expression françoise, *feu un tel*.

VII.

Maris alités à cause de l'accouchement de leurs femmes.

Strabon nous rapporte que les habitans de la partie septentrionale de l'Espagne se mettoient au lit après les couches de leurs femmes, & qu'alors les femmes étoient obligées de les soigner. Ce singulier usage se maintient encore aujourd'hui, à ce que l'on prétend, dans quelques Provinces de la France limitrophes de l'Espagne, dans lesquelles on appelle cet usage *faire la couvade*.

Diodore assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez les Corfes, & *Apollonius Rhodius* en dit autant des Tibareniens, peuple du Pont-Euxin dans l'Asie mineure.

Marc Paul rapporte que dans la Province d'Arcladam ou Ardandam, les femmes, presqu'aussi-tôt qu'elles sont accouchées, quittent leur lit; tandis que les maris viennent prendre leur place, & restent alités quarante jours de suite, pendant lesquels ils prennent soin de l'enfant nouveau né. *Marc Paul: Traduction françoise de sa relation des peuples orientaux.*

Cette coutume s'observe de la même manière au Japon.

Quant à l'Amérique , dès que les femmes des Caraïbes sont accouchées , les maris se mettent en bonnet de nuit , se couchent , contrefont les malades , comme si réellement ils sentoient les douleurs de l'accouchement ; en cet état , ils reçoivent les visites de leurs voisins , qui viennent les voir , pour les consoler sur leurs prétendues souffrances : mais ce qu'il y a de plus original , c'est qu'on regarde ces minauseries comme un devoir si sérieux , que rien ne peut délivrer les maris de cette bizarre coutume , & que , s'ils étoient absens à cause de quelque guerre , ils feroient , à ce qu'on prétend , obligés , dès qu'on leur annoncroit que leur femme est accouchée , de retourner chez eux se mettre au lit de parade.

Labat ajoute à ce que nous venons de dire que le pere de l'enfant est tenu d'observer dans ces fortes d'occasions un carême de trente à quarante jours ; mais il fait en même temps la remarque qu'il n'est astreint à ce jeûne qu'à la naissance du premier enfant : car sans cela , dit-il , les pauvres maris qui ont souvent cinq ou six femmes seroient obligés d'observer des carêmes plus rigoureux que les Moines de la plus stricte observance.

Cet usage où sont les maris de s'aliter , lors des couches de leurs femmes , est confirmé par le témoignage de *Fermin* , dans sa description de

Surinam ; cependant celui-ci ne dit rien du jeûne imposé au pere de l'enfant.

Dans l'Amérique méridionale , les femmes sauvages du Brésil , à ce que rapporte *Guillaume Pifon*, Médecin d'Amsterdam , se retirent au fond des bois , dès qu'elles sentent les douleurs de l'enfantement ; & après être accouchées , elles coupent avec une coquille le cordon ombilical de l'enfant nouveau né , le cuisent avec l'arrière-faix , & mangent le tout ensemble : les maris au contraire se font servir les mets les plus succulents , & s'en rassassent , sous prétexte de rétablir leurs forces épuisées.

Woodes Rogers , Capitaine de vaisseau anglois , raconte de même au sujet des Brésilienues , qu'elles sont dans l'habitude de s'enfoncer dans les bois pour y accoucher , & que là elles se lavent avec l'enfant , tandis que le mari se met au lit pendant vingt-quatre heures , pour rétablir ses forces , comme si c'étoit lui qui eût mis l'enfant au monde. Le Pere *Lafiteau* nie qu'à cette occasion les hommes se fassent servir de bons repas ; il se donne même beaucoup de peine pour nous persuader que cette cérémonie est une coutume religieuse , & qu'ils observent six mois de suite un jeûne presque continuel , & accompagné de divers exercices de la dévotion & de la piété la plus

austere, comme une œuvre de satisfaction & de pénitence à cause du péché originel. Mais il faudroit supposer que l'idée du péché originel passa de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & qu'il se repandit successivement par toute la terre ; proposition dont je laisse avec plaisir la discussion au Pere *Lafiteau* Du reste , ce Jésuite convient avec *Labat* que cette rigoureuse abstinence ne s'observe qu'à la naissance du premier enfant ; mais au lieu de six mois ce dernier Auteur ne la fixe , comme nous l'avons dit ci-dessus , qu'à trente ou quarante jours tout au plus.

Voilà sans doute plus d'exemples qu'il n'en faut pour constater que l'usage dont il est ici question a passé de l'Ancien-Continent dans le Nouveau. Inutilement voudroit-on chercher à découvrir la cause qui l'a pu produire. Parmi les Auteurs qui ont proposé leurs opinions là-dessus , les uns ont prétendu que le mari ne s'alite que pour faire une forte de pénitence , & que frappé de honte & de repentir d'avoir donné le jour à un être de son espece , il s'impose un jeûne des plus rigides ; d'autres croient que les maris , en se mettant au lit lors des couches de leurs femmes , veulent faire connoître qu'ils ont eu autant de part qu'elles à cette naissance , & que la fatigue a été la même de part & d'autre. Ce qui peut

confirmer cette opinion, c'est que dans ces circonstances les maris se font servir les mets les plus délicieux, comme pour réparer leurs forces épuisées.

Cependant aucun de ces sentimens ne peut expliquer le fait dont il s'agit. Quant au premier, indépendamment de ce que l'article du jeûne est contesté par nombre d'Historiens, jamais personne ne se persuadera que des gens mariés doivent rougir & faire pénitence de ce qu'il leur est né un fils, puisque tel est l'ordre de la nature. La seconde opinion n'est pas plus raisonnable que la première: pourquoi seroit-ce au moment des couches de la femme que le mari se plaindroit d'être épuisé? Disons qu'il existe des coutumes bizarres, dont il est impossible de trouver d'autre cause que la bizarrerie même de l'esprit humain.

V I I I.

FLECHES, marque d'une révolte ou d'une guerre générale.

On se seroit anciennement de fleches pour annoncer une guerre générale, ou pour former une conspiration. C'étoit des javelots émouffés sans être empennés; ils ressembloient plutôt à de petites baguettes qu'à des fleches.

Dion

Dion Cassius dit qu'anciennement les Medes se servoient de pareils javelots pour découvrir l'avenir. On écrivoit l'objet de la question sur deux fleches, dont l'une approuvoit la chose qu'on vouloit entreprendre, & l'autre la défendoit; il y en avoit une troisieme sur laquelle on n'écrivoit rien. On mettoit les trois fleches dans un vase couvert; & en en tirant une, on étoit aussi-tôt instruit de ce qu'on avoit à faire. L'inscription portoit-elle, oui, on poursuivoit son projet; disoit-elle, non, on s'arrangeoit d'une autre maniere: mais si on tiroit la fleche sur laquelle il n'y avoit rien de marqué, on supposoit que le temps convenable pour mettre le projet à exécution, n'étoit pas encore arrivé.

Nous trouvons dans l'Écriture-Sainte, & notamment dans *Ezechiel*, ch. 21, v. 21, que cette maniere de tirer au fort existoit chez les Babylo niens; & *Osée*, ch. 4, v. 12, fait des plaintes contre les Israélites au sujet de ces mêmes baguettes.

Cependant, ce n'est pas des fleches qui servoient à tirer au fort que nous allons parler ici; nous ne nous entretiendrons que de celles qui servoient de signe pour les déclarations de guerre, & qui faisoient courir toute une nation aux armes. On se servoit de cette espece de fleches; principale-

ment dans les Royaumes du Nord. « Lorsqu'une
 » armée arrive , dit la loi de Norvege , ou lorf-
 » qu'il y a une révolte générale , on doit brifer
 » un bâton qui avertiffe de la rupture de la paix ,
 » & l'envoyer par tout le pays ».

Ce même signal étoit autrefois en ufage parmi les Suédois , pour convoquer tout le peuple aux lits de justice , auffi-bien durant la paix qu'en temps de guerre.

Lorsque la Sibérie a été conquise , l'on a trouvé l'usage de ces bâtons établi dans ces contrées afiatiques , & principalement chez les Vogules , les Oſtiakes & les Tatars.

Tel est auffi le fymbole de guerre ufité chez les Américains du Chili , qui , encore aujourd'hui , n'ont ni Rois ni Souverains ; mais feulement des Chefs de famille indépendans , qu'on nomme Caciques. Lorsque ces Sauvages , dit *Barlæus* , font dans l'intention de faire la guerre aux Eſpagnols , ils envoient à leurs voiſins confédérés des fleches auxquelles ils attachent un ruban ou une corde ; & dès qu'un Chef a reçu la fleche , ſes troupes ſe raffemblent & marchent : alors il fait un nœud à la corde ou au ruban , comme ſigne de la meilleure intelligence & d'un nouveau traité ; il envoie enfuite la fleche aux autres : ceux-ci en font de même ; & quand le meſſager a fait ſa

ournée, on le renvoie dans son canton avec ses fleches, & autant de nœuds au ruban ou à la corde qu'il y a de confédérés.

Dans la relation du Voyage autour du Monde de *M. le Gentil*, nous trouvons une autre explication de ces nœuds, qui, selon ce Voyageur françois; sont de différentes couleurs; en sorte que les peuples qui se communiquent ces nœuds, peuvent déchiffrer par la couleur dont ils sont nuancés, non seulement le projet qui a été formé, mais aussi l'endroit & le jour auquel il sera exécuté.

Don Antoine de Ulloa ne parle pas, il est vrai, d'une variété de couleur dans les nœuds; mais il s'accorde d'ailleurs parfaitement sur tout le reste avec les deux Écrivains que nous venons de citer.

Quelques Savans prétendent que les Gouvernemens établirent cette coutume pour faire connoître leur volonté; en sorte que ces bâtons tenoient lieu de lettres circulaires. On rend sans doute raison par-là des rubans & des cordons qu'on suspendoit à ces bâtons; mais le choix de ces bâtons même, & l'autorité qu'on leur accordoit, paroissent avoir une toute autre origine. Les premières occupations auxquelles la nature força les hommes, furent l'agriculture & le soin de conduire des troupeaux. Des deux enfans d'Adam,

le premier fut un berger , le second cultiva la terre. Les houlettes prirent naissance avec les pasteurs. Comme elles étoient une marque de leur autorité sur leurs troupeaux , les hommes convinrent de prendre le bâton pour symbole de la puissance ou du commandement. C'est ainsi qu'*Homere* appelle Agamemnon le *Pasteur des peuples* , à cause du bâton de commandement qu'il portoit. *Eschile* se sert de la même expression pour désigner un Roi. Les Grecs donnerent à ce bâton le nom de *Sceptre*. Il n'étoit pas aussi court que celui de nos Monarques ; c'étoit un bâton long sur lequel ils pouvoient s'appuyer. Les Dieux , les Rois , les Princes , les Peres de famille eurent un sceptre en signe de leur pouvoir. On connoît tous les prodiges que Moysé opéra par le moyen du sien. Delà est venu l'usage de la baguette pour découvrir les mines , les sources d'eau , les trésors , &c.

Le mot *Scæveth* , employé dans les Nombres 34 , 17 , signifie un bâton ou une verge. Ces mêmes raisons offrent l'origine du *Caducée* de Mercure.

Nos Évêques , appelés Pasteurs , n'ignorent point que ces bâtons pastoraux , dont ils se parent aujourd'hui , ne sont autre chose que ces anciennes houlettes , ou ces bâtons sans ornement que portôient les premiers successeurs des Apôtres ,

comme une marque de leur juridiction sur le Clergé de leur diocèse.

Cette marque d'autorité & de juridiction attachée aux bâtons des Anciens, les a fait regarder comme la marque de la puissance souveraine. Celui qui les envoyoit ne pouvoit être que le Maître, le Chef, le Prince de la nation; & comme tel, il avoit le pouvoir de faire la guerre, & d'inviter ses voisins à venir à son secours.

I X.

Figures cousues au visage & dans plusieurs parties du corps.

Ces sortes de marques n'avoient pas la même signification chez tous les peuples. Dans un pays, elles servoient à distinguer les esclaves & les soldats; ailleurs, elles étoient des signes de liberté & de noblesse; souvent-elles étoient ignominieuses & diffamantes. Deux Moines eurent l'imprudence de donner des avis à l'Empereur Théophile; ce Prince choqué de cette hardiesse, leur fit imprimer sur le front une épigramme qui expliquoit la cause de cette punition.

Dieu défendit aux Juifs de suivre l'exemple des Égyptiens, qui portoient des stigmates en

l'honneur des Dieux qu'ils adoroient ; mais voulant en même temps se prêter à l'idée reçue parmi eux , il leur ordonna de suspendre à leur bras , & d'attacher à leur front des bandelettes sur lesquelles seroient écrites certaines paroles de la Loi , comme une marque de leur attachement au vrai Dieu. Ces signes furent appellés par les Hébreux *Téphillim* ou *Totaphal* , & *Phylactères* par les Grecs.

Chez les Thraces , au rapport d'*Hérodote* , des figures percées ou incrustées dans la peau étoient la marque d'une extraction noble.

Ammien Marcellin dit que les Huns avoient grand soin , quand il leur naissoit un garçon , de ciseler différens ornemens ou diverses figures sur ses joues , pour empêcher qu'il ne lui pousât de la barbe. Cette raison ne paroît cependant pas la véritable , puisque les anciens Huns , ainsi que les Chinois leurs voisins , avoient naturellement peu de barbe , n'ayant au menton que quelques poils clair-semés , qui ressembloient plutôt à du poil follet qu'à de la barbe.

Les Piètes , qui étoient jadis une nation de la Grande-Bretagne , & les Gelons , peuples d'origine grecque , demeurans autrefois sur les bords du Dnieper , étoient les uns & les autres , dit

Cl.
sur
dit
ils
noir
& l.
rer
lière
rans
eut
de r
tach
des
sons
pées
vant
L
au-c
com
parc
failla
C
gran
beau
tiroi
pour

Claudien, dans l'habitude de tracer des figures sur leur peau avec un instrument de fer.

Lorsque les anciens peuples de la Scandinavie, dit *Tacite*, liv. 17, ch. 43, alloient en guerre, ils peignoient non-seulement leurs boucliers en noir, mais ils se barbouilloient de même le visage & les mains, pour avoir l'air du diable, & inspirer plus de frayeur aux ennemis: exemple singulièrement imité par un des plus grands Conquérans de ce siècle, qui, dans les dernières guerres, eut à sa solde des Hussards habillés entièrement de noir, qui se frottoient les sourcils & la moustache avec du charbon & de la suie, & portoient des têtes de mort sur leurs bonnets, sur leurs écussons & sur leurs houffes, comme des furies échappées de l'enfer, afin de semer par-tout l'épouvante & la terreur.

Les Medes traçoient de grands cercles noirs au-dessous des sourcils, ce qu'ils regardoient comme une grande beauté. Ils faisoient en effet paroître par ce moyen leurs yeux beaucoup plus faillans.

Comme dans tout l'Orient les yeux noirs, grands & bien fendus, passaient pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire tiroient une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; ou bien elles

frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du noir d'antimoine (le *stibium* des Latins), pour replier la paupière, afin que l'œil parût plus grand. C'est sans doute la raison pour laquelle *Pline & Homere*, en représentant Junon & Vénus comme les beautés les plus éclairantes, les appellent les Déessees aux grands yeux. C'est ainsi que *Jesabel*, se montrant au passage de *Jehu* dans toute sa parure, s'étoit peint les yeux avec de l'antimoine : IV^e. Liv. *des Rois*, ch. 9, §. 30.

L'usage de se colorer diverses parties du corps est donc fort ancien. Chaque peuple s'est attaché à la couleur qui lui plaisoit le plus ; ainsi les Russes ont adopté par préférence le rouge, & en donnent encore le nom à tout ce qui flatte leur vue. Par exemple, en Russie, pour louer la beauté d'une fille ; on l'appelle *Kras naja deviza*, ce qui ne signifie mot à mot qu'une *filles rouge* ; mais qui désigne dans l'acception usuelle une belle personne.

Quelque douloureuse que doive être l'opération de se faire découper la peau, l'envie de plaire en fait supporter le martyre. Chez les Tunguses en Sibérie, cette coutume est fort en vogue : le Docteur *Gmelin* l'aîné nous en a donné dans ses *Voyages de Sibérie* une description assez circonstanciée : les Tunguses se font, dit-il, de petits points sur la peau avec une couleur composée

de t
cor
est p
avec
lin,
bent
pieri
Kire
à bre
dela
ils er
ils g
boya
Ces
Ils
l'âge
au-de
on g
six jc
renar
Ce
estimé
femm
façon
maître
chée.
En

de fuie & d'une pierre bleue & noire, à-peu-près comme nos pierres à fusil, si ce n'est qu'elle est plus tendre; ils la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès, & au lieu de fil de lin, ils emploient des nerfs d'élan, & les imbibent dans la couleur noire; ils vont chercher la pierre dont nous venons de parler au-delà de Kirenga, & l'appellent *Niangi-angi*; elle est facile à broyer avec le secours d'une autre pierre; en délayant dans de l'eau la poudre qui en provient, ils en composent un onguent; à chaque piquure, ils graissent pour ainsi dire de nouveau leur fil de boyau ou de nerf, & se brodent ainsi les joues. Ces figures sont ineffaçables.

Ils font cette opération sur des enfans, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de huit, & même au-delà. Leur visage enfle prodigieusement, mais on guérit parfaitement dans l'espace de cinq ou six jours, en se frottant avec de la graisse de renard.

Ces figures brodées sur la peau vive sont si estimées dans ce pays, qu'on ne trouve guere de femmes qui n'aient le visage couturé de cette façon: à l'égard des garçons, il n'y a que les petits-mâtres qui ambitionnent une parure aussi recherchée.

En nous rapprochant de la mer Noire, nous

trouverons le même usage chez les Mingreliennes , qui d'ailleurs sont merveilleusement bien faites , ayant une physionomie noble , une taille dégagée , le regard si séduisant qu'il semble demander des careffes , & aller au-devant de l'amour. Il est vrai que les jeunes filles qui entendent leurs intérêts se contentent de se peindre les sourcils ; mais les moins belles , & celles qui font un peu sur le retour de l'âge , se fardent grossièrement & se barbouillent tout le visage , sourcils , front , nez , menton , &c.

Les modes sont tout aussi singulieres dans le cœur de l'Asie. Les Perfanes se passent à la narine gauche un anneau qui pend précisément comme des boucles d'oreille : cet anneau est mince par le bas , & surmonté de deux perles en forme de poires ; au milieu est un rubis taillé en rond ; les femmes esclaves ou nées esclaves portent presque toutes de ces anneaux , qui sont si grands dans certaines provinces , qu'on pourroit y passer le pouce. C'est encore pis dans la Caramanie déserte : les femmes se percent le nez entre les deux yeux , & y passent un anneau auquel elles attachent une pendeloque qui leur couvre tout un côté du nez. *Chardin* , dans ses voyages en Perse , dit que ces anneaux sont la marque de la sujettion & de la dépendance , comme c'en étoit une chez les Juifs

d'a
 six
 où i
 » qu
 » qu
 » l'c
 » m
 » jo
 toier
 parti
 un t
 cien
 » l'ir
 » m
 » ave
 » se p
 » ma
 » me
 » qui
 n'aur
 d'ore
 Dieu
 De
 mes
 nao
 Form
 res gr

d'avoir l'oreille percée: on peut voir à ce sujet les six premiers versets du chapitre 21 de l'Exode, où il est dit que « lorsque l'esclave ne veut point » quitter son maître, afin de conserver la femme » que son maître lui a donnée, on doit lui perforer » l'oreille avec une alêne, & qu'il restera de cette » manière dans l'esclavage pour le reste de ses » jours ». On ne peut douter que ceux qui portoient des boucles d'oreille ou des anneaux n'appartinssent en propre à quelque faux Dieu ou à un homme. Nous en avons un exemple très-ancien dans *la Genèse*, ch. 35, v. 4. « Jacob, dans » l'intention d'ériger un autel au Dieu fort, com- » manda à sa famille & à tous ceux qui étoient » avec lui de quitter les Dieux des étrangers, de » se purifier & de changer de vêtemens. A ce com- » mandement, ils apportèrent à Jacob, non seule- » ment toutes leurs pagodes, mais aussi les anneaux » qui étoient attachés à leurs oreilles ». Or, ils n'auroient point quitté ces anneaux, si les pendans d'oreille n'eussent pas marqué la sujettion à des Dieux étrangers.

Dans l'Asie orientale, nous trouvons les mêmes usages, dans l'Isle Formose, dans le Mindanao & dans la Meangie. Les habitans de l'Isle Formose se font graver sur la peau plusieurs figures grotesques, d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c.

L'opération est si douloureuse , que si on ne la suspendoit pas de temps en temps , elle seroit capable de causer la mort ; aussi emploient-ils plusieurs mois à ce travail , & quelquefois une année entiere : ils viennent pendant ce temps-là se mettre tous les jours à la torture , & cela , pour se donner un air de distinction ; car il n'est pas permis indifféremment à toutes fortes de personnes de porter ces traits de magnificence : ce privilege ne s'accorde qu'à ceux qui , au jugement des Notables de la Bourgade , ont surpassé les autres à la course ou à la chasse.

Dans la petite Isle de Meangie , qui n'est pas loin de Mindanao , tout le monde , hommes & femmes , en se faisant des piquures sur la peau , représentent des figures dont ils tracent le dessin d'après un modele qu'ils ont devant eux : ils inferent dans ces écorchures de la gomme pilée ; & ils mettent par-dessus un baume qui les consolide. On prendroit leur visage pour un ouvrage de marqueterie.

Guillaume Dampierre raconte qu'ayant à bord de son vaisseau un Prince de Meangie dont la figure étoit ainsi chamarrée , il fut surpris de la beauté de cette peinture , de la finesse des raies délicatement terminées , & du dessin des fleurs & des feuilles qui la composoient.

Telle est encore la parure des Africains. Les

fem
déc
col
mer
des
figur
injec
afin c
ces i
C
de la
de ga
brûla
au se
parfa
choir.
Da
des je
est le
contré
des in
rens c
palem.
Rie
beauté
de mê
relever

femmes qui habitent aux environs de Tunis se décorent, suivant *Milady Montague*, le visage, le col, les bras & les épaules, en se faisant imprimer, ou pour mieux dire, incrufter sur la peau des fleurs, des étoiles & toutes sortes d'autres figures : après s'être piqué & taillé la peau, ils injectent dans les coupurés de la poudre à canon, afin que la plaie en se cicatrisant conserve des traces ineffaçables.

C'est par la même envie de plaire, que, près de la riviere de Gambra, les femmes se gravent de gaieté de cœur, avec la pointe d'une aiguille brûlante, différentes figures sur la peau, au col, au sein & aux bras ; ces broderies ressemblent parfaitement aux fleurs qu'on voit sur les mouchoirs de soie, & elles restent pour la vie.

Dans le Royaume de Widah, lorsqu'on initie des jeunes filles au culte du grand Serpent, qui est le Fétiche, ou la principale divinité de ces contrées, on leur fait avec une lancette de fer des incisions dans la peau qui représentent différens dessins de fleurs ou d'animaux, & principalement des serpens.

Rien sans doute ne démontre mieux que la beauté est souvent l'effet de la convention ; car de même que chez nous, les femmes croient relever l'éclat de leur teint par le secours de

couleurs empruntées , les filles de *Widah* s'imaginent rehausser leurs graces naturelles en se taillant la peau ; elle ressemble alors à du fatin noir tissu de fleurs rouffes , & cet ornement est en si grande vénération dans ce pays-là , qu'il est la marque distinctive des filles vouées & consacrées au service du grand Serpent.

Passons maintenant aux usages de parure pratiqués chez les Américains. Les Sauvages du détroit de *Daria* se piquent la peau de la même maniere que ceux de l'Ancien-Continent ; ils s'esquissent sur la peau du visage , dit le Chirurgien *Waser* , avec un pinceau , les premiers traits des figures qu'ils ont envie de peindre ; après quoi , en suivant exactement les traces du dessin , ils se crevaissent la peau avec des épines jusqu'à ce que le sang coule ; ils appliquent aussi-tôt sur chaque partie , selon qu'elle doit être différemment enluminée , les couleurs qu'ils ont choisies ; il n'est plus possible de les effacer.

Selon le rapport de M. de *Bougainville* , les habitans de l'Isle *Otahiti* ou *Utahiti* , hommes & femmes , se peignent le dessous des hanches avec une couleur très-foncée , qui est ineffaçable.

Selon le rapport de MM. *Cook* , *Banks* & *Solander* , les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande se frottent tellement le corps

avec
la fu
rure
des c
pouc
mêm
Ce
rique
en Vi
même
la rég
ce pa
& sur
tes fo
chair
serven
d'arch
leur la
ses , ce
res qu
vont v

avec des drogues , que leur peau a la couleur de la suie de cheminée ; ils portent , comme une parure , sur leurs nez percés , des petits chiffons , des os de poisson de la longueur de cinq à six pouces , & font usage de pendans d'oreille de la même matière.

Cette mode a pénétré très-avant dans l'Amérique septentrionale ; elle est usitée en Floride , en Virginie , dans la Louisiane , au Canada , & même plus loin encore dans le Nord , jusques dans la région glacée du Groënland. Les femmes de ce pays , dit *Anderson* , se cousent entre les yeux & sur les joues , au menton & aux oreilles , toutes sortes de petites figures entre la peau & la chair ; les traces noires restent toujours : elles se servent , pour se coudre ainsi la peau , d'un fil d'archal assez fort , qu'elles passent à la suie de leur lampe : quand les chairs sont tout-à-fait reprises , ces coutures cicatrisées ressemblent aux figures que se font faire sur les bras les pèlerins qui vont visiter le saint Sépulcre de Jérusalem.

X.

Dépouillement du crâne des ennemis faits prisonniers ou tués dans la bataille.

L'usage dont nous allons parler ne prouve malheureusement que trop que l'homme surpasse quelquefois par ses excès de cruauté les animaux les plus féroces & les plus sanguinaires. Nous lisons dans l'Histoire ancienne que les Conquérans, pour assouvir leur rage, coupoient la tête de leur ennemi tué dans le combat, & la dépouilloient entièrement; on écorchoit la peau du crâne depuis le front & les oreilles jusqu'à la nuque du col; puis, l'ayant préparée & mise sur une forme ronde, on la portoit d'un endroit à l'autre en triomphe, & pour ainsi dire en signe de réjouissance publique. Voyez *Hérodote*, liv. 4, p. 64.

Cet endroit a été mal expliqué par *Gronovius*, qui prétend qu'on enveloppoit le crâne de l'ennemi dans une peau de bœuf; au lieu que l'Historien grec dit qu'on dépouilloit la peau de la tête de l'ennemi, & qu'on la nettoyoit avec une côte de bœuf: voici les propres termes d'*Hérodote*: *Σαρχίτας βοῦς πλευρῆ*. *Gronove* traduit ce passage ainsi: *Involvens carni ex bovis latere*; ce qui

qui
enn
on
qu'i
nie
ils le
en a
parc
rent
c'est
par
étoie
de le
vainc
vainc
dont
buvar
trait c
racon
par C
tua, &
une cc
C'e
ayant
& s'ét
la cru

qui est un vrai contre-sens : car il est question d'un ennemi qui avoit été tué dans la bataille, & dont on avoit écorché le crâne. Or, les Scythes, lorsqu'ils s'acquittoient d'une aussi barbare cérémonie, & qu'ils avoient arraché la peau de la tête, ils la nettoyoient avec une côte de bœuf, & après en avoir ôté la chair qui y étoit attachée, ils préparoient cette peau comme les pelletiers préparent les fourrures pour les rendre durables ; & c'est là précisément ce que les Grecs entendoient par le mot *Σαρχίειν*, ou *Σαχαλειν*. Ces trophées étoient communs chez les Scythes : quand le Chef de leurs ennemis avoit été tué dans la bataille, le vainqueur se faisoit faire un gobelet du crâne du vaincu ; c'est même de là que dérive le mot de *skål* dont les Suédois se servent encore aujourd'hui en buvant à la santé de quelqu'un : tel est aussi le trait que *Nestor*, historien russe très-estimé, nous raconte de *Swætoslaw* : celui-ci ayant été attaqué par *Cur*, Prince des Petscheneges, le défit, le tua, & fit faire du crâne de ce malheureux Prince une coupe dans laquelle il se faisoit servir à boire.

C'est ainsi qu'Alboin, Roi des Lombards, ayant tué dans un combat le Roi des Gepides, & s'étant fait faire de son crâne une coupe, eut la cruauté de boire dedans à la santé de son épouse

Rosimonde, fille de ce Prince infortuné, & qui en mourut de chagrin.

M. de Guignes que nous citons toujours avec plaisir, rapporte qu'un Roi des Tatares Geougens ou Awares, ayant tué & coupé la tête au Roi Mignoto, chef des Tatares Kaotche, forma du crâne, qu'il avoit fait enduire de vernis, un vase dont il se servit pour boire.

On lit dans *Théophane* que Nicéphore ayant eu le malheur de périr dans un combat, les armes à la main, son vainqueur Kramus, Roi des Bulgares, fit enchasser le crâne de cet Empereur dans des lames d'argent.

Cet esprit de vengeance, porté jusques sur les corps morts des ennemis, n'étoit point encore aussi barbare que le trait dont il est fait mention dans *Orose*. Les femmes des Cimbres & des Teutons se défendirent, dit cet Auteur, avec une valeur inexprimable contre les fiers Romains, jusqu'à ce qu'étant tombées entre les mains de leurs ennemis, ceux-ci leur écorchèrent la peau de la tête, & les abandonnerent dans cet état à leur triste sort. On pourroit demander avec beaucoup de raison d'où les Romains ont pu prendre ces exemples d'inhumanité, attendu que dans les époques les plus reculées, leur Histoire ne parle d'aucun

fait semblable? Cependant il y a apparence que les Cimbres, en ayant agi d'une façon aussi barbare envers les Romains qu'ils avoient faits prisonniers, ceux-ci se vengerent sur les Cimbres, en les traitant de la même manière. Les Cimbres avoient pris cette habitude des Scythes, leurs ancêtres.

Dans l'Amérique septentrionale, cette cruelle punition est reçue par-tout, principalement chez les Sauvages du Canada; mais, ce qui paroîtra sans doute étonnant, c'est qu'il y a des exemples que les hommes qu'on maltraite ainsi n'en sont pas morts; témoin le fait que nous raconte *Lafiteau*: « J'ai vu, dit-il, au Canada la femme » d'un François; cette malheureuse, après avoir » effuyé ce cruel traitement, a eu, non seulement » la force de survivre; mais s'est même, après une » parfaite guérison, très-bien portée dans la fuite.

X I.

Vieillards & malades mis à mort.

Les Pagœi, nation indienne, tuoient les vieillards & les personnes infirmes, & les mangeoient.

Les plus anciens habitans de la Sardaigne dont

l'Histoire nous fasse mention, avoient une loi, suivant laquelle les enfans étoient obligés de tuer leurs parens, dès qu'ils avoient atteint l'âge de soixante & dix ans.

Hartknoch nous dit la même chose des anciens Prussiens. L'Allemagne même n'a pas été exempte de ce remede violent, employé contre les infirmités de la vieillesse. L'historien *Kranz* parle d'une Comtesse de Mansfeld qui vivoit au commencement du quatorzieme siecle, & qui, en traversant les bois de Lunebourg, fauva un vieillard que ses fils étoient sur le point de tuer, croyant faire une action méritoire.

Chez les anciens peuples du nord, les vieillards auxquels la vie étoit à charge se précipitoient d'eux-mêmes du haut des montagnes dans la mer; souvent même leurs plus proches parens leur rendoient ce service.

Les Kamtschadales & les habitans de *Jakuzk* traitent leurs vieillards d'une maniere très-dure; ils leur bâtissent une cabane dans les bois, en y mettant des vivres pour trois jours; ils y conduisent ensuite leurs vieillards décrépits & malades, les quittent & les abandonnent à leur sort, sans s'en mettre plus en peine.

Il en est de même dans certaines contrées de l'Afrique: aussi long-temps qu'un Hottentot peut

agir , il a la liberté de vivre ; mais lorsqu'il devient vieux , & qu'il n'est plus propre à rien dans la société , on lui bâtit une cabane dans un endroit éloigné : là abandonné à lui-même , sans secours , sans assistance , il meurt de faim , ou il est déchiré par les bêtes sauvages. *Pierre Kolbe* , qui nous rapporte ce fait , ajoute en même temps qu'ayant reproché cette cruauté aux Hottentots , ils lui répondirent que les Hollandois agissoient plus cruellement avec leurs malades ; car , disoient-ils , vous les laissez périr peu-à-peu par des infirmités longues & fâcheuses , au lieu que nous délivrons nos malades tout-à-coup du martyre de la vieillesse & de toutes les infirmités qui en sont la suite. Il faudroit donc donner tout de suite la mort aux personnes décrépites , pour leur épargner la durée des douleurs , & ne pas les laisser en proie aux bêtes féroces , ou aux souffrances de l'inanition.

La conduite des Esquimaux paroît plus conséquente. Quand ils voient que leurs peres ou meres sont parvenus à une telle décrépitude , qu'ils sont hors d'état de se soutenir par leur travail , ils ordonnent à leurs enfans de les étrangler ; ce qui est regardé de la part de ceux-ci comme un acte d'obéissance auquel ils sont obligés de se conformer , & voici la maniere dont ils s'acquittent de ce triste devoir : la personne caduque entre dans

une fosse qu'on a creusée exprès pour lui servir de tombeau ; elle y tient pendant quelque temps la conversation avec ses enfans , en fumant une pipe , & buvant une ou deux rasades d'eau-de-vie avec eux ; quand elle avertit qu'elle est prête , deux de ses enfans viennent lui passer une fangle autour du col , & se plaçant à l'opposite l'un de l'autre , ils tirent de toutes leurs forces , chacun de son côté , jusqu'à ce que la personne soit étranglée ; ils la couvrent ensuite de terre , sur laquelle ils élevent une espece de monument en pierre. Les vieilles personnes qui n'ont point d'enfans , exigent ce même ministere de leurs amis ; en sorte qu'on peut dire que ces Sauvages croient réellement rendre service aux gens caducs , en les faisant périr par la mort la plus prompte , & que dans ce pays le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité , qui nous le fait regarder avec horreur. Voyez *Helvetius* dans son Ouvrage *sur l'Esprit*. Disc. 2 , p. 130.

La coutume dont nous venons de parler se pratique de la même manière chez les Groënlandois.

Les Américains du Brésil , selon les relations du Médecin *Pison* , tuent les personnes qui sont attaquées de maladies incurables.

Nous ne citerons que ce qui se passe à cet égard chez les habitans de Terre-ferme. Aussi-tôt que

que
ten
dan
arb
de
eux
pou
lade
reto
de je
on l
ger :
à l'ir
dans
nier.
C
réve
l'effe
autr
rena
Cert
avec
à en
ou c
C
réfur
l'hor

quelqu'un tombe malade , ses parens le transportent sur la montagne la plus voisine , le mettent dans un paillafson qu'ils suspendent entre deux arbres , chantent & dansent toute la journée autour de lui , & retournent ensuite tranquillement chez eux , après lui avoir laissé à boire & à manger pour une journée. Si pendant ce temps-là le malade se rétablit & reprend assez de force pour retourner chez lui , on le reçoit avec beaucoup de joie & d'appareil ; continue-t-il d'être malade , on lui donne une seconde fois à boire & à manger ; mais enfin le trouve-t-on mort , on l'enterre à l'instant , sans aucune cérémonie , dans une fosse , dans laquelle on met à côté de lui , pour la dernière fois , un peu de nourriture.

Cette coutume , au premier coup d'œil , paroît révoltante & contraire à la nature ; mais elle étoit l'effet de la doctrine de la résurrection ou d'une autre vie , où les facultés de l'homme devoient renaître dans un plus grand degré de perfection. Cette opinion dispoit ces peuples à envisager avec un sang froid les approches de la mort , & à en demander l'anticipation comme un devoir ou comme une grace.

Ce pressentiment d'une vie meilleure ou de la résurrection & de la réunion des deux parties dont l'homme est composé , fit inventer aux Anciens

plusieurs systêmes pour en faire goûter le prix aux peuples. Les uns croyoient entrer , à l'instant de la mort , dans une vie meilleure , dans laquelle ils rempliroient les mêmes fonctions qu'ils avoient remplies ici-bas , mais dans un état plus parfait : les autres croyoient à la Métempfycofe , qui n'étoit qu'un développement confus de l'idée innée de la résurrection , idée qui fit naître à Platon l'opinion que le supplice des méchans devoit consister dans la séparation de leur ame d'avec leur corps , parce que , selon lui , les hommes avoient dès le commencement été destinés à vivre éternellement par l'union intime de la même ame avec le même corps. Les Scythes établirent leur *Glyfis-wall* , les Grecs , leurs *Champs Elisées* , ou l'endroit d'une vie nouvelle & plus heureuse après la mort.

Les anciens Russes étoient dans la persuasion que s'ils mouroient dans leur pays , ils ressusciteroient au même moment dans un autre ; mais dans une condition préférable.

Les Turcs croient à une meilleure vie à venir , dans laquelle ils seront récompensés à proportion de leurs bonnes actions , par la jouissance d'un certain nombre de belles femmes.

Cette idée de la mort , à laquelle on joignoit toujours l'idée d'une vie meilleure , accompagnée de plus d'aïfance & de commodités , portoit sans

pe
ur
tre
ra
&
cip
de

C
nan
que
Hist
tutic
H
doie
qui l
porte
oblig
de se
en let
Vénu
rée de
se ret

peine les infirmes & les vieillards à renoncer à une vie languissante & remplie de calamités : entretenue de pere en fils , de génération en génération , elle étoit la consolation des malheureux ; & afin d'arrêter le cours des souffrances , on anticipoit le terme que la nature avoit destiné à la vie de l'homme.

X I I.

Virginité point estimée de quelques peuples.

Quoique la jalousie soit une des passions dominantes de l'homme , quoiqu'il dédaigne un plaisir que des rivaux partagent avec lui , on voit par les Historiens , que dans les premiers âges la prostitution n'excitoit ni scandale ni mépris.

Hérodote dit des anciens Thraces qu'ils accordoient à leurs filles la liberté de passer la nuit avec qui bon leur sembloit. Le même Historien rapporte que chez les Babyloniens les loix religieuses obligeoient les femmes du corps de la bourgeoisie de se prostituer , en forme d'expiation , une fois en leur vie , à des étrangers , près du Temple de *Vénus* ; chacune avoit sa place marquée & séparée des autres par une corde tendue ; aucune n'osoit se retirer , avant que quelque galant ne lui eût

jetté une piece de monnoie dans le sein, & ne lui eût proposé de l'emmener à l'écart, ce qui ne souffroit aucune difficulté. Les belles, élégantes dans leur parure, séduisantes par leurs gestes voluptueux, étoient bientôt en liberté : les autres restoient souvent une année entiere, & même jusqu'à la troisieme année, sans trouver un homme charitable qui les mît en état de grace.

Le Prophete *Baruck*, historien plus ancien qu'*Hérodote*, ajoute à ce sujet que celles qui quitoient leurs places les premieres, méprisoient leurs compagnes, qui restoient abandonnées & isolées comme des personnes indignes qu'on leur déliât la ceinture. Tout ce que ce Prophete & *Hérodote* rapportent là-dessus est amplement confirmé par *Strabon*.

Ce Géographe s'exprime ainsi à ce sujet, l. 12 :
 « Les Medes & les Arméniens observent avec soin
 » les cérémonies sacrées des Perses : les Arméniens
 » adorent sur-tout Anaïtis, & lui ont élevé divers
 » Temples, en particulier dans l'Acilifene. Ils y
 » entretiennent nombre de personnes des deux sexes
 » pour son service, ce qui n'est pas étonnant :
 » ce qui l'est, c'est que les personnes les plus distinguées de la nation lui consacrent leurs filles
 » encore vierges ; & c'est une loi parmi eux,
 » qu'elles ne se marient qu'après s'être long-temps

» pr
 » fo
 L
 ne j
 encc
 les r
 aux
 temp
 Ap
 elle
 souve
 semb
 ment.
 mens
 fere à
 sa rela
 La
 niere
 Kamti
 Cet
 Renne,
 M.
 service
 même
 En
 filles p
 engagé

» prostituées à l'honneur de la Déesse , & per-
» sonne ne dédaigne leur alliance.

Dans le Royaume de Tibet , il est d'usage de ne jamais prendre pour femme une fille qui ait encore sa virginité ; il est même du bel usage que les meres , avant de marier leurs filles , les offrent aux étrangers pour vivre avec elles pendant le temps de leur séjour.

Après que la fille a pris congé de son amant , elle le prie de lui faire quelque présent pour se souvenir de lui , & du temps qu'ils ont passé ensemble , & elle le porte sur elle comme un ornement. Celles qui sont chargées de pareils ornemens sont toujours les plus estimées ; on les préfère à toutes les autres. *Marc Paul* en parle dans sa relation des pays orientaux.

La même chose se pratique de la même manière & avec les mêmes circonstances chez les Kamtschadales.

Cet usage singulier subsiste , au rapport de *Rennefort* , chez les habitans de l'Isle Madagascar.

M. Gerber , ci-devant Colonel d'Artillerie au service de l'Impératrice de Russie , nous a dit la même chose à l'égard des Taulistaniens.

En Amérique , & principalement au Brésil , les filles profitent volontiers , avant qu'elles soient engagées dans les liens du mariage , de ce privi-

lege de galanterie qui favorise l'incontinence des voyageurs ; c'est avec toute la vivacité qu'inspire la nouveauté des plaisirs, & même sans témoigner la moindre honte, qu'elles s'abandonnent à tout homme qui se présente : leurs parens mêmes les offrent au premier venu avec empressement ; de forte que, selon le rapport de *Lery*, il n'y en a pas une seule qui soit vierge en se mariant ; du moins sont-elles là-dessus de la meilleure foi du monde.

Les Sauvages de Quito ont assez de simplicité pour s'imaginer que si la personne qu'ils se proposent de prendre pour femme n'a pas été aimée par d'autres, c'est apparemment parce qu'elle est sans mérite : cette raison leur paroît convaincante ; ils ne supposent pas d'autre gardien à la vertu des femmes, que la laideur ou le défaut d'amabilité. Cependant il faut dire, à la louange de ces Américaines, que, malgré le défaut de leur éducation, aussi-tôt qu'elles sont mariées, elles renoncent, dès le moment même, à tout commerce de galanterie, & à toutes les anciennes liaisons qu'elles avoient formées dans le sein d'un libertinage autorisé par l'usage général.

Les Loix qui en Amérique se taisent sur les égaremens de la jeunesse, & sur les mœurs des personnes libres, parce qu'elles les regardent

con
féve
& e
la p
adu
mêr
cepe
tous
de E
loin
de q
gée,
de qu
faire
cates
est en
autor
M.
Russie
prosti
Reg
même
de leu
Paroi.
de ce
six cer
temps

comme de peu de conséquence, deviennent plus sévères lorsqu'il s'agit d'un engagement sérieux ; & elles élèvent leur voix, en dictant sans remission la peine de mort contre la femme qui commet un adultère. Cette punition capitale étoit écrite de la même manière dans les loix des anciens Scythes ; cependant ce retour vers la sagesse n'a pas lieu chez tous les peuples. *Lacroze* dit que dans le Royaume de Batimena, situé sur la côte de Malabar, non loin du Cap Camorin, il n'y a point de femme, de quelque qualité qu'elle soit, qui ne soit obligée, sous peine de mort, de céder aux instances de quiconque la desire ; & quand un homme ose faire à une femme les propositions les moins délicates, si celle-ci lui refuse ses faveurs, l'homme est en droit de la tuer sur le champ, & ce crime, autorisé par la Loi, n'est sujet à aucune punition.

M. Muller, Garde des Archives de la Cour de Russie & Conseiller d'État, rapporte que la même prostitution est en usage chez les Tschutches.

Regnard, dans ses relations amusantes, dit la même chose des Lapons. *Joannes Tornæus*, un de leurs Pasteurs, étant persécuté par un de ses Paroissiens, qui le conjuroit de lui faire l'honneur de coucher avec sa femme, & lui offroit encore six cens écus par-dessus le marché, hésita quelque temps ; mais il trouva enfin qu'il valoit encore

mieux gagner son argent par charité , que de le désespérer.

A Cumana, province de l'Amérique méridionale , & principalement à Terre-ferme , une femme n'étoit point du tout regardée comme une prostituée , quand , par ordre & du consentement de son mari , elle alloit coucher avec un autre homme ; mais dès qu'elle le faisoit sans son aveu & sans l'avoir prévenu , il avoit droit de la tuer.

On pourroit croire qu'en rapportant des anecdotes si contraires à nos mœurs , on les a inventées à plaisir pour en amuser le public , ou pour en imposer ; mais ce sont des faits rapportés par les Écrivains anciens & nouveaux , ecclésiastiques & séculiers , par des Écrivains enfin qui ont été témoins de ces faits.

X I I I.

Essai préliminaire avant le mariage.

L'usage dont nous allons rendre compte diffère peu des précédens : il s'agit de la coutume qui existe chez quelques peuples sauvages , de faire coucher ensemble les jeunes personnes des deux sexes , pour savoir s'ils se conviendront ou non. Quelqu'extraordinaires que doivent nous paroître

ce
q
m
cr
l'u
leu
dit
le b
néc
d'u
ils
fille
pas
poi
C
vrai
Ces
ense
entr
on l
nuit
ense
gerr
de se
II
Quit
dans

ces essais préliminaires pour le mariage ; en ce qu'ils choquent la chasteté de nos mœurs ; néanmoins les peuples qui les ont adoptés , les ont cru susceptibles de contribuer au bonheur de l'union conjugale. Voici quelle a sans doute été leur maniere de raisonner : Le mariage , ont-ils dit , étant un engagement sérieux , il faut , pour le bonheur des époux , que le goût plutôt que la nécessité , que les réflexions plutôt que le desir d'une jouissance incertaine , décident de leur choix ; ils n'ont donc pas voulu gêner l'inclination des filles , ni les contraindre à acheter , pour une nuit passée quelquefois dans l'indifférence , un désespoir sans retour , & des chagrins sans consolation.

C'est sur ce système qu'est fondée , selon toute vraisemblance , la conduite des Africains du Congo. Ces Sauvages sont dans l'habitude de faire coucher ensemble les jeunes fiancés , pour voir s'il regne entr'eux une véritable union. Se conviennent-ils , on les marie : si au contraire , après avoir passé la nuit l'un avec l'autre , ils ne se trouvent pas bien ensemble , & que l'on apperçoive entr'eux quelque germe de méfintelligence , alors ils sont aussi libres de se séparer , que s'ils ne s'étoient jamais vus.

Il paroît , d'après ce qu'*Ulloa* nous raconte du Quito , province du Pérou , qu'il en est de même dans certaines contrées de l'Amérique.

RECHERCHES HISTORIQUES

Cette coutume a existé autrefois dans les Isles Britanniques , & l'on trouve encore aujourd'hui des traces de cet usage dans plusieurs endroits de l'Irlande & de l'Ecosse ; & dans d'autres contrées de l'Europe , il ne s'est aboli que par l'augmentation des lumieres dont jouit ce siecle.

X I V.

Adoration du feu sacré & du soleil.

Le feu , par sa chaleur , par sa splendeur , par la vertu qu'il a de purifier les corps , a dû donner une grande idée de l'Être Suprême , & être employé dans le culte qu'on lui rendoit. Dieu , pour se rapprocher en quelque sorte de nous , dit l'Écriture , a bien voulu adopter les usages reçus parmi les hommes , & se prêter à nos idées. Elle le compare au feu , & elle dit qu'il apparut sous la figure de cet élément à Moÿse , à Daniel , aux Apôtres , &c.

L'usage du feu dans les cérémonies de religion subsistoit avant la Loi de Moÿse , & même avant Abraham , parmi les Chaldéens ; les Rabins prétendent du moins que les habitans d'Ur en Chaldée jetterent Abraham dans le feu , sur son refus de l'adorer , & que Dieu le délivra par un miracle.

Les Hébreux désignoient l'astre qui nous éclaire
par

par l'expression de *serviteur*, eu égard à la majesté de Dieu, qu'ils mettoient au-dessus de tout.

La même dénomination s'étoit introduite chez les anciens Scythes, qui appelloient le soleil *Suen* & *Sun*, ce qui signifie en effet *serviteur* ou *fiis*. Ils avoient le soleil, ainsi que le feu, en grande vénération.

Dans l'ancien temps, les Juifs se servoient du feu sacré, lorsqu'ils offroient leurs sacrifices à Dieu.

Les Scythes pratiquoient la même chose; ils avoient dans leurs temples, aux pieds de leur Divinité, un autel de fer ou d'un autre métal, sur lequel brûloit le feu sacré; & ils entretenoient des Vestales qui veilloient à ce que ce feu ne s'éteignît jamais. Si par hazard ce malheur leur arrivoit, elles n'osoient point ranimer ce feu comme un feu ordinaire; il falloit qu'elles frottassent deux morceaux de bois l'un contre l'autre, jusqu'à ce que les étincelles produites par le frottement l'eussent renouvelé.

Les Grecs, aussi-bien que les Romains, obligeoient les Vestales à entretenir le feu sacré, sous peine d'être rigoureusement punies, si elles le laissoient éteindre: on exigeoit d'elles de très-grandes vertus pour ce ministère sacré, & on les punissoit de mort, lorsqu'elles étoient convaincues d'avoir perdu leur virginité. A Rome, on creusoit

une grande fosse auprès de la porte Colline; & on y plaçoit un lit, une lampe allumée, du pain, de l'eau, du lait & de l'huile. Ils auroient cru commettre une abomination de laisser mourir de faim une personne consacrée au culte des Dieux, comme si le supplice auquel ils la condamnoient n'eût pas été aussi rigoureux. On renfermoit ensuite la Vestale en grand silence & avec toutes les marques de la tristesse la plus profonde, dans une litiere bien close, afin que le peuple n'entendît pas les cris qu'elle pouffoit. Arrivés à l'endroit, le grand Pontife adressoit des prieres au Ciel; on finissoit par faire descendre, au moyen d'une échelle, la coupable dans ce sépulcre, qu'on combloit avec précipitation.

On sait que les Grecs avoient des pyrophores ou *porte-feux* qui marchaient à la tête de l'armée, & qui tenoient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étoient si respectés, que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

Cette extrême vénération pour le feu a existé de tout temps chez les anciens Orientaux; mais les peuples qui ont porté le plus loin cet hommage sont sans contredit les Guebres. On sait que cette nombreuse nation est originaire des anciens Persans. Ces peuples qui se sont dispersés dans

pre
leu
non
del
tou
exc
L
dive
nie
beau
Kerr
leur
les c
aujo
fon e
Le
répar
de C
à Sur
parm
Le
Zoro
tende
écrite
ils ajo
de ce
vécu e

presque toute l'Asie, s'appellent aux Indes, d'après leur ancien nom, *Parfis*; mais en Perse, on les nomme *Guebran*, mot arabe, qui veut dire infidèle. Les Arabes attribuent en effet ce surnom à tous ceux qui ne sont pas de leur secte, sans en excepter les Chrétiens.

Les Guebres ont formé des établissemens dans diverses Provinces de la Perse, dans la Caramanie déserte & vers le Golfe Persique; mais en beaucoup plus grand nombre dans la province de Kerman & dans la ville de Yefd. Comme c'est-là leur demeure fixe, on en a tiré des Colonies pour les distribuer dans d'autres villes de la Parthide, aujourd'hui la Perse, & Ispahan en a reçu dans son enceinte une partie considérable.

Les émigrans qui ont passé aux Indes se sont répandus vers le fleuve Indus & dans la province de Guzurate; il se trouve une de leurs Colonies à Surate, ville que le commerce a rendue célèbre parmi les Européens.

Les Guebres prétendent devoir leur religion à Zoroastre, dont ils honorent la mémoire; ils prétendent qu'il reçut du Ciel un Livre où étoient écrites la Religion & les Loix qu'il leur enseigna; ils ajoutent qu'il leur a été donné un supplément de ce Livre sacré par le second Zoroastre, qui a vécu entre le commencement du regne de Cyrus.

& la fin du regne de Darius, fils d'Hyfdaspe, environ six cens ans après le premier Zoroastre. C'est par un des principes de cette religion qu'ils ont une vénération si profonde pour le feu, qu'ils en entretiennent toujours dans plusieurs grandes villes des Indes, mais principalement à Baku. A dix lieues de cette ville s'élevent plusieurs temples de pierre; entre ces temples, tous autrefois destinés au même usage, il y en a un plus remarquable que tous les autres dans lequel, à côté de l'autel, on a pratiqué un tuyau de trois pieds de haut, duquel sort continuellement une flamme bleue. Les Indiens prétendent que ce feu se trouve là depuis le déluge, & se persuadent qu'il ne s'éteindra qu'à la fin des siècles. C'est pour voir ce fameux temple que les pélerins viennent s'y rendre de toutes parts, soit pour mériter le pardon de leurs propres péchés, soit pour obtenir l'expiation de ceux des autres. Ce feu n'est cependant pas le seul qu'on entretienne dans l'Empire; on en trouve encore dans les Indes quantité d'autres qui ont leurs temples particuliers.

Les Natfchès de la Louifiane, qui adorent le soleil de la même maniere que les anciens Persans & que tous les autres peuples qui s'étendent de la Perse jusqu'à la mer de Tatarie; les Natfchès, dis-je, ont aussi des temples destinés au feu sacré,

dar
l'er
qua
nor
le fa
sur
fon
une
resp
L
des
le fe
les A
que
d'ad
lit le
anim

SCH

L
qu'er
passio

dans lesquels ils laissent des gardiens chargés de l'entretenir.

Le grand Chef des Natfchès prend toujours la qualité de Frere du Soleil : tous les matins il honore de sa présence le lever de son frere aîné , & le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horifon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet , c'est-à-dire , sa pipe , & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il respire.

Les Mexicains & les Péruviens avoient aussi des Vestales chargées expressément d'entretenir le feu sacré dans les temples , ainsi que l'attestent les Auteurs de l'Histoire universelle de l'Amérique , *tom. I , p. 81.* Manco Capac leur ordonna d'adorer le soleil ; il lui bâtit des temples , & abolit les sacrifices humains , même les sacrifices des animaux.

X V.

SCHAMANS , Prêtres ou Sorciers , honorés comme Prophetes chez certains peuples.

Le nom de *Schaman* , selon l'interprétation qu'en donne *Kæmpfer* , signifie *un homme sans passions*. Les Chinois l'expliquent à-peu-près de

même, en disant que c'est un homme qui fait appaiser ses passions.

Les anciens Mongoles & les Tatares donnoient ce nom à celui qui, parmi eux, faisoit l'office de Prêtre. Voyez l'*Histoire de la Dynastie des Mongous*, par le Pere Gaubil, pag. 143.

Strabon, liv. 15, fait déjà, de son temps, mention de ces Schamans, qu'il appelle *Germanes*.

Les Bactriens, selon ce que nous apprend Bayer, dans son Histoire de la Bactriane, s'en font également fervir; ils les appelloient Σαρμαντι. Les Malabares avoient autrefois leurs Schamans; ils prétendoient que c'étoit d'eux que leurs Tamuli ou leurs Lettrés avoient reçu tous leurs principes de Philosophie. Voyez l'*Histoire des Missions aux Indes Orientales*, pag. 1, chap. 5, §. 5.

Les Indiens modernes conservent encore les livres composés par leurs Schamans; ils les lisent assidument; & la vénération qu'ils y attachent, fait qu'ils les gardent & les citent avec autant de soin que nous conservons les écrits des anciens Auteurs Grecs & Romains.

Il n'y a pas jusqu'aux Grecs, qui, selon le témoignage de Clément d'Alexandrie, n'aient eu des Schamans chez eux.

Les Bratzki ou Burattes, les Jakutes, les

Kamtschadales, & enfin la plus grande partie des peuples de la Sibérie, ont encore de nos jours des Schamans, qui font le métier des Prêtres; ils prétendent avoir une communication avec les Dieux, & se vantent d'avoir, par le secours de l'inspiration divine, le don de prophétie, & celui de guérir les malades.

Quand ils se livrent à l'enthousiasme divinatoire, ils se revêtent de cornes & d'un manteau de cuir, chargé d'une infinité de piéces de fer contournées sous toute sorte de formes & d'hieroglyphes. Ainsi vêtus, ils font des grimaces affreuses, sautent en l'air, prennent des attitudes de toute espèce, en faisant un bruit terrible avec les chaînes de fer dont ils s'entourent le corps. Après avoir préludé par toutes ces contorsions, ils prennent leur tambour magique, sur lequel ils frappent sans discontinuer, en disant qu'ils appellent les Dieux à leur aide. A mesure qu'ils battent la caisse avec plus de force, ils redoublent leurs grimaces. Après que cette espèce de frénésie a duré fort long-temps, ils tombent tout-à-coup & si lourdement, qu'on croiroit qu'ils sont morts subitement, ou du moins qu'ils sont tombés en léthargie; mais peu-à-peu ils reprennent leurs sens, & faisant comme s'ils se réveilloient d'un profond assoupissement, ils répondent du

mieux qu'ils peuvent , aux questions qu'on leur a faites.

La Secte de *Tay-bou-to-ni* , au Tunkin , a une espece de Schamans , qui prétendent avoir , de la même maniere que ceux de Sibérie , l'heureux secret de guérir toutes fortes de maladies.

Les Esquimaux , les Groënlandois & les Lapons , ont aussi des Schamans , qui se glorifient de posséder les mêmes privilèges.

Les Schamans du Brésil passent pour être supérieurs à tous les autres , dans les talens de la magie ; une de leurs cérémonies consiste à souffler sur ceux qui dansent autour d'eux , plusieurs gorgées de tabac , en leur disant : prenez & recevez l'esprit de force , avec lequel vous vaincrez tous vos ennemis.

Finissons par une anecdote que *Wäfer* rapporte sur les *Pawaweres* , peuples du détroit de Daria , & qui se trouve dans les Voyages de Dampierre autour du Monde , tom. 3 , pag. 236. Des pirates Anglois ayant demandé un jour aux *Pawaweres* s'il arriveroit bientôt des vaisseaux Européens , les Magiciens des *Pawaweres* , après beaucoup de grimaces , de contorsions & de postures burlesques , commencerent à faire un bruit épouvantable , en frappant les uns contre les autres , des pierres , des coquilles & des os de dif-

f
ii
P
c
c
c
C
n
pe
de
re
m
pa
ho
ba
nc
da
&
ter
mc
des
fi l
fan.

férons animaux; ensuite, après bien du tintamarre, ils devinrent tout-à-coup tranquilles, & tombant, pour ainsi dire, évanouis, ils restèrent en cet état comme morts, jusqu'à ce que revenant un peu à eux, ils se releverent, & déjà toute l'assemblée croyoit qu'on alloit entendre prononcer l'oracle. Cependant les forciers voyant que leur génie familier ne vouloit point encore leur faire la réponse qu'ils desiroient, recommencerent à faire des contorsions de possédés, briserent tout, jetterent tous les meubles hors de la cabane, & après mille évocations, voyant que la réponse n'arrivoit pas encore, ils finirent par pousser & culbuter les hommes eux-mêmes & les pirates hors de la cabane; tout ce train ayant à la fin cessé, ils prononcèrent leur oracle, & prédirent aux pirates que dans dix jours ils appercevroient deux vaisseaux, & que le matin du jour de leur arrivée, on entendroit deux coups de canon; qu'un des pirates mourroit alors, & qu'en allant à la rencontre des vaisseaux, ils perdroient un fusil. Tout ceci, si l'on en croit Wafer, arriva très-exactement & sans l'omission de la moindre circonstance.



 CHAPITRE IV.

*Conformité entre les Coutumes Péruviennes
& celles des Chinois.*

LA comparaison qui vient d'être faite entre les coutumes des Américains & celles des peuples qui ont vécu dans l'Ancien-Monde dès la plus haute antiquité , prouve que la population de l'Amérique remonte aux temps les plus reculés. Il s'agit maintenant de découvrir quels sont les peuples qui ont pu transmigrer de notre Continent dans le nouveau. C'est ce qui se développera en comparant plus particulièrement les coutumes des Américains , d'un côté avec celles des Chinois, & d'un autre avec celles des habitans de la côte occidentale de l'Afrique.

I. La forme du corps des Chinois ne leur est pas particulière ; on fait qu'ils ont les yeux petits , le nez épaté & renfoncé , les joues boursoffées , d'où il fort de gros os ; ils ont la bouche large , les dents petites , peu de poil au menton , les épaules quarrées , les jambes courtes ; ils ne sont pas hauts de stature ; leur taille est communément de quatre pieds ; ils ont le corps fort ramassé &

trapu , ce qui les rend d'une force peu commune.

Si l'on ajoute foi à ce que MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* rapportent au sujet des habitans de la baie du Bon-Succès , située sous le 54^e degré 44 minutes de latitude septentrionale, & sous le 66^e degré 15 minutes de longitude occidentale, l'on trouve la même physionomie & la même stature parmi ces habitans , puisque , selon ces Voyageurs , ils ont le visage large & applati, le nez renfoncé , avec des narines fort ouvertes , de petits yeux noirs , des joues fort saillantes , une grosse & large bouche de petites dents , des cheveux noirs & luisans qui leur descendent sur les oreilles. & sur le front ; du reste , ils n'ont , comme tous les Américains , presque point de barbe.

Si l'on trouve tant de ressemblance , pour le physique , entre les Chinois & les peuples qui habitent la Pointe située à l'extrémité la plus reculée du Nouveau-Monde , ou du Cap Horn , de quel poids ne fera point la conformité de leurs usages ?

II. Les Péruviens connoissoient quatre grandes fêtes dans l'année : la principale , établie à Cuzko , capitale du País , se célébroit aussi-tôt après le

coucher du soleil ; la seconde & la troisième se fêtoient au temps des équinoxes ; la quatrième étoit appelée la Fête des Chevaliers, & n'avoit point de jour fixe.

Ces fêtes des Péruviens ont un singulier rapport avec celles des Chinois, tant relativement à leur nombre, qu'en égard au temps où elles se célébroient. Indépendamment des sacrifices qui avoient lieu chez les Chinois aux deux solstices, il y en avoit deux autres aux équinoxes, savoir, à celui du printemps, pour obtenir du *Chang-Tien* qu'il bénît la culture & les semences de la terre ; & à celui d'automne, afin qu'après la récolte des fruits, & la dîme prélevée, on pût offrir en actions de grâces les prémices au même *Chang-Tien*.

III. La manière de compter l'année des Péruviens & des Mexicains s'accordoit parfaitement avec celle des Chinois, qui l'avoient prise eux-mêmes des Égyptiens. L'année, chez les Péruviens & les Mexicains, comprenoit, comme anciennement chez les Égyptiens, 365 jours, lesquels étoient partagés en dix-huit mois. En effet, chaque mois consistant en 20 jours, ce qui faisoit 360 jours, les 5 jours excédans étoient pour eux des jours de réjouissance, pendant lesquels ils s'abstenoient absolument de tout travail ; leur se-

n
fe

ci
le.
ve
V

re
F
leu
ra
fo
pe
ret
ve
les
E
de
l'é
co
ter

gu
Tie
réf
Ch

maine consistoit en 13 jours , & leur siecle en 4 semaines d'années , c'est-à-dire , en 52 ans.

Cette division ou répartition de l'année est précisément la même que celle que l'on trouve chez les Chinois & les Égyptiens ; voyez *l'Histoire universelle de l'Amérique* , tom. II , p. 37 , & *Gerh. Vossius* , *Idolol.* l. I , ch. 28.

IV. Les Rois du Pérou , ainsi que les Empereurs de la Chine , s'appelloient Fils du Soleil ; parce qu'ils prétendoient les uns & les autres tirer leur origine de cet astre divin. Manco Capac , qui rassembla les Sauvages du Pérou épars dans les forêts , se disoit Fils du soleil , envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. *Herrera* , dans son *Histoire de l'Amérique* , vol. III , p. 204 , remarque que les Mexicains & les Péruviens reconnoissoient , avant l'arrivée des Espagnols , un Être Suprême , créateur du ciel & de la terre ; qu'ils honoroient le soleil , la lune , l'étoile du matin , la terre , & qu'ils entretenoient continuellement le feu sacré devant l'autel de leurs temples les plus respectés.

Delà viennent les titres que les Chinois prodiguent à leur Empereur , lorsqu'ils l'appellent *Schun-Tien-Fou* , c'est-à-dire , celui qui a une entière résignation à la volonté du Ciel ; *Bogda-Chan* , le Chan le plus saint de tous ; *Schunt-Tchou* , le saint

Empereur. Delà vient encore que dans les acclamations publiques ils s'écrient à son passage, *Wan-Sui*, vive dix mille ans (c'est-à-dire, pendant une longue suite d'années), qu'il ne périsse pas, en le comparant ainsi au soleil qui ne peut périr.

C'est delà aussi que les Américains immolèrent à Saturne, sous le nom duquel on n'entendoit autre chose que le soleil (comme le prouve *Gerard Jean Voffius*, de *origine & progressu Idolol.* l. 2, c. 4), les plus beaux & les plus distingués d'entr'eux. Les Phéniciens n'adoroient pas seulement le soleil, mais ils lui faisoient encore les mêmes offrandes. *Porphyre* (de *abstinent. animal.*, l. 2) s'exprime ainsi : « Dans les grandes calamités, » comme des défaites, des sécheresses, des pestes, » les Phéniciens sacrifioient à Saturne d'un consentement unanime tout ce qu'ils avoient de » plus cher ».

V. Dans l'enceinte de la ville de Cuzko il y avoit autrefois un arpent de terre, dont le défrichement étoit défendu à tout habitant, sous les défenses, les plus expressees ; il étoit particulièrement destiné pour le Monarque & sa famille, qui se réservoient l'honneur de le labourer. La femme du Monarque apprenoit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine ; elle leur enseignoit tous les exercices convenables à leur sexe, & tout ce qui regarde l'économie domestique.

n
le
P
le.

de
se
ce
qu
of
bl
Ci
lè
pe
Il
à f
D-
pat
pui
du
doi
pér
dise
rir
s'h
enc

Les Empereurs de la Chine se réservent de même un arpent de terre , pour le labourer avec leur famille. De pareils faits prouvent qu'on n'a pas avancé de simples conjectures, en disant que les Péruviens sont des descendans des Chinois.

Il est certain que dès le commencement même de la Monarchie chinoise , il fut réglé & statué , sous Ching-Nong , que l'Empereur seroit , par les constitutions de l'État , obligé de cultiver quelques sillons , & de faire la récolte des grains qu'il offriroit en sacrifice à l'Être Suprême , pour ennobler en quelque sorte une profession si pénible. Ching-Nong fit aussi planter des mûriers dans l'enclos de son Palais , & y éleva des vers-à-foie , pour engager les Grands à suivre son exemple. Il obligea de même l'Impératrice & ses femmes à faire des ouvrages à l'aiguille , pour engager les Dames chinoises à se livrer à une semblable occupation : exemples qui ont été utiles à l'Empire ; puisque c'est aujourd'hui une maxime générale du Gouvernement de la Chine , que l'Empereur doit labourer la terre avec sa famille , & que l'Impératrice doit filer. Si l'homme laboure les champs , disent les Chinois , la famille aura de quoi se nourrir ; & si la femme file , la famille aura de quoi s'habiller. Les Empereurs d'aujourd'hui donnent encore eux-mêmes cet exemple aux hommes , afin

qu'il n'y ait personne qui n'estime l'agriculture. L'Impératrice le donne aux femmes, pour leur inspirer le goût du travail.

VI. C'est pour avoir honoré par leurs mains les travaux de première nécessité, & en cherchant le bonheur de leurs peuples, que les Monarques péruviens & chinois ont exercé un pouvoir absolu dans les affaires civiles & ecclésiastiques : outre cela, dans les deux Empires la police étoit si sage, qu'elle n'étoit sujette à presque aucune réforme ; ce qui fait voir de quelle influence peut être sur les États le bon exemple des Souverains. A la Chine, l'Empereur Tchien-Hio joignoit déjà le Sacerdoce à la Couronne ; il régla qu'il n'y auroit que l'Empereur qui offriroit solennellement des sacrifices au Seigneur du Ciel. C'est ce qui s'est toujours observé, & ce qui s'observe encore maintenant ; car l'Empereur seul est le Pontife, & a seul le droit d'offrir les sacrifices dans le temple du Ciel : s'il arrive que son âge ou quelque maladie ne lui permette pas d'aller au temple, pour y faire les fonctions de Sacrificateur, il députe un Prince ou un Grand de l'Empire pour tenir sa place, & pour s'acquitter de ce devoir de religion.

VII. *Garcilasso de la Vega*, qui a écrit l'histoire des Incas du Pérou, rapporte que les Espagnols ayant pénétré dans l'intérieur d'un temple, y
trouverent

trouverent un tableau représentant un grand dragon auquel le peuple du pays rendoit hommage.

Or, on fait que l'Empire de la Chine a un dragon dans ses armes. *Trigantius* (de *expeditione apud Sinas*, l. 4, p. 38) dit : « Les Empereurs de la Chine ont choisi un dragon pour leurs armoiries & pour celles de la Famille Imperiale, à l'exclusion de toute autre ». Il est donc probable que les Péruviens auront adopté ce symbole en mémoire de leur origine.

VIII. Les Créoles du Pérou, dit *Frezier*, font un cas particulier d'un petit pied : celle qui l'a le plus petit, passe pour la beauté la plus parfaite ; & comme l'envie de plaire existe chez toutes les femmes du monde, les Péruviennes guidées par l'esprit de coquetterie ; mettent de bonne heure leurs pieds à la torture dans des souliers fort étroits.

Tout le monde sait qu'à la Chine c'est un grand mérite parmi le beau sexe d'avoir le pied fort petit, & il est vraisemblable que ce sont les Chinoises qui ont introduit cette mode dans le Pérou ; car quoique *Frezier* ne parle dans ses Voyages que des Créoles, sans faire mention des Indiennes, il est certain que cette coutume existoit au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, & qu'encore aujourd'hui on façonne leurs pieds

au moyen d'une chaussure étroite. Les Créoles ont donc adopté cette mode des Indiens, de même que ceux-ci l'auront copiée d'après les Chinois, leurs ancêtres.

L'Impératrice *Ta-Kia*, épouse de *Tche-Ou*, dernier Empereur de la Dynastie de *Chang*, fit regarder la petitesse des pieds comme un des plus grands agrémens du sexe, parce que les ayant elle-même fort petits, elle les ferroit avec des bandelettes, comme si elle eût affecté de se procurer un agrément qui étoit réellement en elle une difformité. Ce fut-là une sorte de beauté que toutes les femmes se procurerent à son exemple; & cette opinion s'est tellement perpétuée, & est si fort en usage, qu'une femme se rendroit méprisable, si elle conservoit à ses pieds leur grandeur naturelle. Le vrai motif de cet usage fut sans doute d'obliger les femmes à la retraite & au travail.

IX. Les Américains d'aujourd'hui cultivent la terre, & habitent dans des cabanes qui sont ouvertes & que l'on peut transporter où on veut. Le même usage avoit lieu chez les Phéniciens & les Chinois. Entre une foule de témoins, il suffit de citer *Festus*: » Les cabanes Phéniciennes sont » appellées *Mapalia*; & comme rien n'y est ren- » fermé sous la clef, on donne le même nom à » ceux qui sont sans mœurs ou sans frein ».

X. Les Américains portent leurs Divinités avec eux, dans leurs voyages de mer ; ils ont même la coutume de les attacher à leurs canots. Les Chinois le font encore, & les Phéniciens l'ont pratiqué de même, dans tous les temps. *Hérodote* s'exprime ainsi à ce sujet : » La statue de Vulcain » ressemble à celles des Dieux Paraiques, que les » Phéniciens mettent à la proue de leurs vaisseaux » (lisez à la poupe). *Hesychius* parlant de ces Dieux Paraiques, dit également que ce sont ceux que les Phéniciens placent à la poupe de leurs vaisseaux.

XI. Les hiéroglyphes ont été en usage chez les Egyptiens ; ils s'en servoient pour voiler au peuple les secrets de la Religion, ou pour la lui rendre plus respectable. On voit par un fragment de *Sanchoniathon*, qu'*Eusebe* nous a conservé, que les anciens hiéroglyphes des Egyptiens ne sont autre chose qu'un raffinement d'une écriture en peinture usitée parmi eux.

Cet usage d'exprimer ses pensées par des hiéroglyphes, passa des Egyptiens aux Chinois, & des Chinois aux Américains ; car du temps que les Péruviens & les Mexicains n'avoient point de caractères alphabétiques, ils se servoient de différens chiffres & de figures, ou de marques particulières, pour exprimer certaines choses.

La première fois que les Espagnols arrivèrent dans le Mexique, Montezuma, qui régnoit dans ces contrées, envoya au-devant d'eux un certain nombre d'Ecrivains très-experts, qui, par des figures qu'ils traçoient sur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces sortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes; chaque figure signifioit un ou plusieurs mots.

Que ceci soit un fait incontestable, c'est ce que prouvent les temps postérieurs; car lorsque les Mexicains, après l'invasion des Espagnols, eurent embrassé la foi Chrétienne, ils exprimerent encore par des figures nos principales prières. Pour rendre par exemple ces paroles, *je me confesse*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Religieux. Pour exprimer à Dieu tout-puissant, ils dessinoient trois têtes ornées de couronnes. Le visage rayonnant d'une femme, qui tient un enfant dans ses bras, représentoit la Sainte Vierge. Saint Pierre & Saint Paul étoient caractérisés par deux têtes couronnées, & accompagnées, l'une d'une épée, & l'autre de deux clefs. Voyez *Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens*, du Docteur Warburton. D'ailleurs les Mexicains & les Péruviens employoient anciennement encore un autre moyen pour suppléer à l'écriture; ils se servoient

Pi
fig
pl
de

B.
de
ig
pe
gē
let
ve
na
va
po
le
dr
de.
&c
mé
voi
che
vra
un
foi
aux
leu

principalement de leurs *Quipos*. Le mot *Quipu* signifie littéralement un *nœud*, & dans un sens plus étendu, un *compte*, un *détail*, ou l'abrégé de quelque chose.

On trouve encore la même coutume chez les *Bratyki* ou Burattes, peuple de la Sibérie, voisin des Chinois; ils n'ont point d'alphabet, & leur ignorance est telle, qu'incapables d'écrire, ils ne peuvent se tirer d'affaire qu'en exigeant des voyageurs qui passent par leur pays, l'exhibition de leurs passeports, sous le sceau desquels il se trouve des cordelettes, sur lesquelles ils font autant de nœuds que les voyageurs doivent avoir de chevaux. Encore une remarque au sujet des *Quipos*. Les Péruviens s'en servoient pour compter le nombre d'habitans, leur âge, leur famille, les droits annuels qu'ils payoient à leurs Incas, l'état des troupes, la liste des naissances & des morts, &c. Mais ces *Quipos* ne portoient point par eux-mêmes une signification intrinsèque; on ne pouvoit pas s'en servir comme de l'alphabet, dont chaque lettre a une acception invariable. Il est vrai qu'on pouvoit entretenir, par leur moyen, une correspondance exacte; mais il falloit à chaque fois convenir de la signification qu'on donnoit aux fils de telle ou telle couleur, car le sens qu'on leur attribuoit étoit absolument arbitraire. Ainsi,

par exemple , lorsqu'un Inca envoyoit un Ambassadeur à un autre Souverain , hors de son pays , celui-ci pouvoit sans doute comprendre l'intention de l'Inca , parce qu'auparavant le Ministre Péruvien lui en donnoit l'explication , ou parce qu'il avoit déjà la clef de l'énigme. Les Quipos ne purent donc jamais servir à transmettre à la postérité l'histoire du pays. Aussi *Garcilasso de la Vega*, qui descendoit en ligne directe des Incas , & qui nous a le premier attesté l'usage de ces nœuds de différentes couleurs , ne nous en parle-t-il pas d'après l'histoire de sa nation , mais d'après la tradition verbale de ses ancêtres.

Les Quipos forment encore un objet de ressemblance entre les Péruviens & les Chinois ; car avant que les Chinois se fussent servis de leurs chiffres d'aujourd'hui , ils employoient aussi des nœuds pour exprimer leurs volontés , & faire passer leurs intentions jusques dans les contrées les plus éloignées (1).

(1) Si je n'étois pas scrupuleux dans le choix des témoignages des faits historiques que je rapporte , je pourrois ajouter ici un point de comparaison du plus grand poids ; mais , en premier lieu , une seule personne a été témoin du fait ; en second lieu , aucun autre Écrivain n'en a jamais parlé. Cependant comme il m'a été rapporté par

po
féc
raf
ne
pr
—
un
par
que
F
Off
& c
dan
qu'
par
je l
ma
rep
exp
le b
rabi
la r
lon
que
très-
je l
affe
S
ce f

Je crois qu'il est difficile de contester le rapport qui résulte de ces comparaisons, & les conséquences que l'on en peut tirer ; cependant je rassemblerai encore de nouvelles preuves, pour ne laisser aucun doute à cet égard. Si l'Être suprême n'a pas créé un premier homme dans

un témoin oculaire, je crois devoir en faire mention, parce que ce fait pourra servir à diriger les recherches de quelques curieux.

Pendant mon séjour en Russie, je reçus la visite d'un Officier françois qui avoit parcouru les Indes orientales & occidentales. Entre plusieurs autres curiosités, il apperçut dans mon appartement différentes petites idoles telles qu'on en voit au Tangut & à la Chine, & il me demanda par quelle voie ces idoles américaines m'étoient parvenues ; je lui répondis qu'elles ne venoient point de l'Amérique, mais du Tangut & de la Chine. Je les avois regardées, repliqua-t-il, comme américaines, parce que, dans une expédition que je fis autrefois dans ce Continent, j'eus le bonheur de découvrir sous terre une quantité considérable d'idoles qui étoient de la même structure, & avoient la même conformation de visage. Je les ai conservées long-temps comme une très-grande curiosité, espérant que, de retour dans ma patrie, je pourrois les vendre à très-haut prix ; mais me trouvant un jour dans la nécessité, je les vendis à un Espagnol, qui m'en paya une somme assez considérable.

S'il étoit possible d'ajouter une foi entière à ce rapport, ce seroit une preuve déterminante en faveur de mon opi-

chaque partie du monde, mais un seul dans tout l'univers ; si ce premier homme a demeuré en Asie, & si sa postérité s'est étendue au-delà de l'Asie, pour aller peupler les autres parties de la terre, il ne seroit pas étonnant que les Péruviens eussent tiré leur origine d'anciens peuples Asiatiques, tels que les Chinois ; & après avoir montré la ressemblance de ces deux Nations, il ne s'agiroit plus que d'examiner comment les Chinois ont osé affronter les mers, & entreprendre un aussi long trajet.

Je conviens que leurs Colonies ont pu l'entreprendre par la mer Pacifique, & que les Chinois en s'ouvrant un passage par cette mer, ont pu ne devoir qu'au hasard le bonheur d'aborder aux côtes de l'Amérique ; mais je crois aussi qu'ils n'ont pas fait ce trajet sans s'arrêter, & qu'ils ont au contraire rencontré sur leur chemin des Isles où ils ont eu le temps de se reposer, & de rafraî-

nion, que les Américains sont des descendans des Chinois ; mais comme il seroit hazardeux de s'en tenir à ce seul témoignage, j'attendrai, pour y ajouter une croyance entière, que les Écrivains espagnols nous aient donné un recueil des curiosités & des antiquités de l'Amérique ; ou que le possesseur actuel des idoles dont j'ai parlé ci-dessus, ait déterminé à quel peuple on peut en attribuer l'invention.

chir leurs équipages. Mais, dira-t-on, les vaisseaux des Chinois étoient trop foibles pour soutenir un voyage aussi fatigant par sa longueur. Je répondrai à cela, que cette hypothèse n'est pas généralement vraie, comme je l'ai déjà prouvé; mais d'ailleurs, supposé même que cela fût, si les Chinois ont fait, comme il est à croire, ce voyage à petites journées, leurs vaisseaux auront pu soutenir la traversée jusqu'à son terme. Les payfans Russes des environs de Jakuzk ont bien pu pénétrer, avec leurs misérables canots, par la Lena, la mer Glaciale, & le cap Tschukzkoï, jusqu'à l'embouchure du fleuve Anadir, en se pourvoyant, chemin faisant, des vivres nécessaires pour continuer leur route. Or si des gens peu exercés dans le pilotage, ont pu faire ce chemin périlleux, pourquoi les Chinois n'auroient-ils pas entrepris une course, il est vrai, beaucoup plus longue, mais aussi bien moins dangereuse? D'où sont venus les habitans qu'on a trouvés sur les Isles découvertes sous Philippe II, Roi d'Espagne, auxquelles on a donné fort mal-à-propos le nom d'Isles de Salomon? Voudroit-on que les Américains y aient transporté des colonies, eux qui n'ont jamais eu de vaisseaux? Ce sont donc, au contraire, comme on n'en peut douter, les Chinois, qui se sont transportés jusques-là, & en

ce cas-là , on ne pourra plus faire d'objections sur la longueur du chemin , & sur l'énorme distance qui sépare la Chine de l'Amérique.

Il paroît constant qu'outre le Pérou , les Chinois ont encore peuplé d'autres parties de l'Amérique. Un Auteur bien estimable , qui s'est acquis une réputation bien méritée par ses recherches pénibles sur la littérature & l'histoire des peuples orientaux , M. de Guignes , en un mot , vient à l'appui de ce sentiment , & prouve par des faits incontestables que les Chinois avoient établi un commerce florissant dans l'Amérique septentrionale , dès l'an 458 de l'ère chrétienne , & que le centre de leur commerce subsistoit principalement dans la partie située vers le nord-ouest de la Californie : voyez son livre intitulé *Remarques géographiques & critiques sur la position des contrées de l'Asie & de l'Amérique septentrionale*. MM. Engel & Robert de Vaugondy , avantageusement connus dans la république des lettres , se réunissent pour cette opinion , & nomment ce pays *Quivira*.

En consultant les annales de la Sibérie , nous voyons qu'avant la découverte qu'en fit l'Ataman des Cosaques , Jermak , fils de Timothée , dans l'année 7092 , selon le calcul des Russes , ou en 1583 de l'ère chrétienne , elle étoit habitée par

di
ur
s'é
ci
de
ce
Ci
de
suj
Co
à c
rer
ma
Ru
dar
der
cor
pen
n'a
l'éc
I
les
côte
op
puis
tain
Kar

différens peuples idolâtres qui étoient soumis à un Roi nommé Kuczium , dont la domination s'étendoit sur toute la Sibérie , jusqu'à la mer Glaciale , compris le Kamtschatka. Ce Roi dépendoit du Royaume de Tibet , & reconnoissoit avec ce Royaume la suzeraineté de l'Empereur de la Chine. Le peuple connu aujourd'hui sous le nom de Kalmaks , formoit une grande partie de ses sujets , ce qui se manifeste par la réponse que le College des affaires étrangères de la Chine donna à celui de Russie , lorsque celui-ci demanda qu'on rendît à la Russie les cent cinquante mille Kalmaks qui quitterent , il y a quelques années , la Russie , pour reprendre leurs anciennes demeures dans le Royaume de Tibet ; il déclara que cette demande ne pouvoit avoir lieu , parce qu'étant connus pour des anciens vassaux de la Chine , ces peuples , en regagnant leur ancienne patrie , n'avoient fait que suivre le droit des gens & l'équité.

Les annales de la Sibérie nous apprennent que les Kamtschadales commerçoient alors sur les côtes de l'Amérique septentrionale qui leur sont opposées , & qu'ils pratiquoient ce commerce depuis un temps immémorial. Ce qu'il y a de certain , c'est que les Chinois sont parvenus par le Kamtschatka à Quivira ou dans la Californie :

leurs annales le disent expreffément : ils ont donc pu peupler la Californie , le Chili , le Mexique , le Pérou , le Nicaragua , le Guatimala , la Nouvelle-Efpagne & la Floride. Les ufages , les cérémonies religieufes , les mœurs domestiques , enfin la maniere de bâtir pratiquée dans ces contrées de l'Amérique , qui ont une conformité parfaite avec ce qui fe trouve en ufage à la Chine , ne peuvent que venir à l'appui de cette opinion.

Après avoir établi la réalité du commerce des Chinois avec l'Amérique feptentrionale , je m'appuierai de l'autorité d'un Auteur qui a eu l'occafion de confulter leurs annales , pour détruire les doutes que l'on pourroit avoir fur la maniere dont ils ont fait le trajet de la mer Pacifique , & dont ils font parvenus à l'Amérique méridionale. *Marc Paul* , Voyageur vénitien , dont les observations fe trouvent confirmées par le P. *Gaubil* , dans fon Histoire de la Dynaftie des Mongous , ainfi que par d'autres Géographes ; *Marc Paul* dit » que l'Ifle » de Zipangri ; fituée dans la haute mer , eft » éloignée du rivage de Mangi de quinze cents » milles ; qu'elle eft fort grande , & qu'elle eft la » principale de cette quantité innombrable d'Ifles » répandues dans la mer du Sud , que les Marins » font monter au nombre de fept mille quatre » cent quarante-huit , dont la plupart font habi-

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

tit

&

de

ni

qu

qu

qu

le

ce

la

ap

» téés. Il n'y en a pas une seule où il ne croisse
 » des arbres odoriférans & des moris , qui rendent
 » une odeur fort agréable. On y trouve aussi des
 » parfums en abondance. Le poivre y est blanc
 » comme la neige , & le noir y est en grande
 » quantité ; mais les étrangers n'y vont point né-
 » gocier ; il n'y a que les habitans de la province
 » de Mangi qui aillent dans ces Isles pendant
 » l'hiver , & qui en reviennent pendant l'été , parce
 » qu'il n'y a que deux sortes de vents qui regnent
 » dans ces parages , & qui sont directement oppo-
 » sés : l'un sert pour aller , & l'autre pour venir ;
 » le premier regne pendant l'hiver , & le second
 » pendant l'été ».

Ce que dit cet Auteur de cette grande quan-
 tité d'Isles , des arbres odoriférans , des parfums
 & des différens vents auxquels on donne le nom
 de *Moufons* , ne convient ni aux Isles du Japon ,
 ni à ses parages , mais plutôt à cette chaîne d'Isles
 qui s'étendent depuis le sud-est de la Chine , jus-
 ques bien avant dans la mer Pacifique ; de façon
 qu'il faut entendre par l'Isle de Zipangri , non pas
 le Japon , mais quelque-une de celles qui forment
 ce vaste Archipel ; d'autant plus que l'Histoire de
 la Chine dit que le Japon s'est de tout temps
 appelé *Ouo-dsi* , nom qui ne ressemble en rien

à celui de *Zipangri*. Ce qu'ajoute *Marc Paul* au sujet des vents est très-juste.

Quant aux sept mille quatre cent quarante-huit Isles, on ne peut disconvenir que ce nombre paroît exagéré ; mais ce Voyageur parle d'après les Chinois, qui aiment l'hyperbole : ils crient en forme de vœux, au passage de l'Empereur, *Van-Sui*, c'est-à-dire, vive dix mille ans ; & pour leurs Princes, *Syen-Sui*, c'est-à-dire, vivez mille ans ; ce qui ne signifie que la jouissance d'une longue vie : mais il s'enfuit de la connoissance que les Chinois avoient de ces Isles, que l'espace qui se trouve depuis les dernières jusqu'au Pérou, se trouvant peu considérable, en comparaison de celui qu'ils avoient parcouru, il n'est pas vraisemblable qu'ils y aient borné leur course. La conformité qui se trouve entre leurs usages & ceux des Péruviens, paroît enfin donner la certitude, qu'ils ont non seulement abordé dans ce pays, mais même qu'ils l'ont peuplé.





CHAPITRE V.

Conformité des Coutumes entre les Américains orientaux , & les peuples qui habitent l'occident de l'Afrique.

SI, malgré la distance immense qui regne entre la Chine & le Pérou , il existe une si grande conformité entre les peuples de ces deux régions , soit par rapport à leurs mœurs , soit relativement à leurs coutumes , il ne fera pas étonnant que cette ressemblance & cette analogie soient encore plus frappantes entre les habitans de l'Amérique orientale , & les Africains qui sont vers le couchant ; puisque ces derniers sont beaucoup plus près de l'Amérique que les Chinois. Voici les faits qui établiront cette vérité.

I. Les femmes des Hottemots portent , dès l'âge de douze ans jusqu'à leur mort , de petites bandes de cuir d'agneau ou de brebis , larges d'un petit doigt , qui leur couvrent les jambes , & qui s'étendent depuis la cheville du pied jusqu'au genou.

Les femmes , chez les habitans de la baie de Bon-Succès , portent , selon le témoignage de

Cook, Banks & Solander, un morceau de peau autour des hanches, & des lanieres autour de la cheville du pied.

Les habitans des Isles Caraïbes en Amérique, donnent aussi à leurs filles, dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, la même espece de bandelletes, avec cette seule différence que celles des Caraïbes sont de coton, au lieu que celles des Hottentots sont de cuir de brebis ou d'agneau. Cette différence vient de ce que les Hottentots sont pasteurs de profession, & ont des troupeaux de brebis; au lieu que les habitans des Isles Caraïbes en manquent absolument. Cette chaussure est principalement destinée pour les femmes, parce que ce sont elles qui vont travailler dans les campagnes & dans les broussailles; elles ont par conséquent besoin de quelque chose qui garantisse leurs jambes contre les piquures des épines & des chardons.

II. En Afrique, les hommes & les femmes se passent un anneau aux narines.

Selon le rapport de *Cook, Banks & Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande portent, comme une parure, sur leur nez percé, de petits chiffons & des arrêtes de poisson, de la longueur de cinq à six pouces; ils font aussi usage de pendans d'oreille de la même matiere.

III.

env
obl
pou
pre
mes
cou
tion
& c
U
obf
ils f
avec
Hot
pent
au l
tion
ches
I
des
men
com
est e
V
tent
la ci

III. Lorsqu'une veuve chez les Hottentots a envie de se marier en secondes noccs, elle est obligée de se faire couper une jointure des doigts pour chaque mari qu'elle prend après la mort du premier.

Au Darien, les maris, à la mort de leurs femmes, & les femmes, à la mort de leurs maris, se coupent le bout du doigt; en sorte que l'inspection seule de leurs mains indique s'ils sont veufs, & combien de fois ils ont été mariés.

Une nation du Brésil, appelée les Tucumans, observe la même coutume que les Hottentots; ils se font mutiler les doigts de la main gauche, avec cette différence cependant, que chez les Hottentots ce sont les femmes veuves qui se coupent le bout des doigts pour pouvoir se remarier; au lieu que les Tucumanes se font cette opération toutes les fois qu'il meurt un de leurs proches parens.

IV. Les Hottentots, aussi-bien que les habitans des Isles Caraïbes en Amérique, courbent les membres de leurs morts; de manière qu'on peut comparer leur figure à celle d'un enfant lorsqu'il est encore dans le ventre de sa mere.

V. MM. Cook, Banks & Solander nous racontent, au sujet des habitans de l'Isle d'Otahiti, que la circoncision se trouve établie parmi eux. Ils

difent qu'ils observent cette coutume pour se conformer à la loi qu'ont introduit leurs ancêtres par un principe de propreté : ils ont de la haine & du mépris pour les incirconcis ; ils croient à un Etre Suprême , qu'ils nomment *Mauve* , ne suivant d'ailleurs aucun culte ni aucune cérémonie religieuse , si ce n'est que , lors de la récolte des fruits & à leurs repas , ils en portent les prémices dans un lieu écarté pour le Mauve , & lui en font une offrande en action de graces. Ils croient qu'après leur mort ils seront transportés dans d'autres Isles , où ils ressusciteront dans le même état dans lequel ils sont morts. Ils regardent les étoiles comme les enfans du soleil , & les éclipses de soleil & de lune comme le temps le plus convenable pour se marier. Ils jettent des fleurs sur leurs morts , & mettent auprès d'eux du poisson & d'autres vivres. Ils élevent aux gens riches , après leur mort , des obélisques ou des pyramides assez hautes , & de moins élevées pour les personnes pauvres & de moindre condition. Ils ont des Prêtres ou Magiciens nommés Schamans.

Depuis l'Isle Otahiti , en passant par toutes les Isles jusqu'à la Nouvelle-Zélande , qui se trouve située entre le 34^e & le 47^e degré de latitude méridionale , l'on trouve que les habitans ressemblent aux Utahitiens pour les mœurs , les coutu-

tr
ce
p
le
ra
É
ce
H
"
"
"
"
de
cc
Ég
to
m
au
tout
ge
cet
lor
rel

mes, la maniere de vivre & le langage ; & toutes ces langues ne forment en effet que des dialectes particuliers de la langue utahitienne.

Dans tout ce que nous venons de rapporter sur les Utahitiens , il n'y a pas un trait qui n'ait un rapport singulier avec les coutumes des anciens Égyptiens , Phéniciens & Carthaginois ; car pour ce qui regarde la circoncision , *Strabon* , *Pline* & *Hérodote* assurent « que les habitans de la Col-
» chide , les Égyptiens & les Éthiopiens se cir-
» concisoient ; qu'ils étoient les seuls peuples qui
» le firent dès l'origine , ajoutant que les Phéni-
» ciens & les Syriens de la Palestine convenoient
» devoir cet usage aux Égyptiens ».

L'offrande des prémices de chaque production de la terre est un usage égyptien. La Métempy-
cose étoit également un dogme égyptien. Les Égyptiens mirent aussi à côté de leurs morts toute sorte de vivres ; & les obélisques & les pyra-
mides que le temps n'a pu anéantir , font encore aujourd'hui l'admiration de l'univers.

VI. Les Negres en Afrique ont , à l'égard de tout ce qui concerne la religion , les mêmes usa-
ges & coutumes que les Américains ; mais comme cet examen nous entraîneroit dans des détails trop
longs , ceux qui seront curieux de comparer la religion de ces deux peuples , peuvent consulter

les relations que nous a laissées *George Candidius*, prêtre hollandois.

Tels sont les traits de ressemblance les plus frappans qui se trouvent entre les coutumes des peuples de l'Amérique orientale, & celles des nations situées vers le couchant de l'Afrique. Il est vrai que l'Océan Atlantique sépare ces deux peuples l'un d'avec l'autre; mais ce qui peut faire regarder comme possible que les Africains aient franchi ce trajet, c'est l'expérience qui nous apprend que dans la mer Atlantique il regne continuellement un vent d'est qui a repoussé plus d'une fois les vaisseaux européens dans leur course, & les a forcés d'aborder aux côtes du Brésil: il y a plus; c'est que Rio-Janeiro, ville du Brésil, située au 33° degré 56 minutes de latitude méridionale, & au 42° degré 45 minutes de longitude occidentale, fait encore aujourd'hui avec l'Afrique un commerce considérable, que les peuples de ces contrées entretenoient avec elle long-temps avant la découverte du Nouveau-Monde, ainsi qu'avec les habitans de l'Isle de Madere, laquelle est située sous le 32° degré 33 minutes 33 secondes de latitude septentrionale, & sous le 16° degré 49 minutes 45 secondes de latitude occidentale.

En vain voudroit-on opposer à ce fait l'ignorance des Africains d'aujourd'hui qui n'entrepren-

ner
à d
art.
féc
pro
céc
les
dét
glo
tro
n'a
tré
Les
tou
des
con
avo
&
de
nat
&
loi
cie

nent pas de pareilles courses ; puisqu'en remontant à des siècles plus reculés , on voit les sciences , les arts & la navigation portés à un grand degré de perfection chez les Carthaginois. Après ces temps de prospérité , pendant lesquels leur puissance ne le cédoit à celle d'aucun autre peuple , & pendant lesquels ils avoient acquis des connoissances assez détaillées sur la position des différens pays du globe , ils se crurent sans doute trop heureux de trouver une retraite dans des contrées qu'ils n'avoient estimées auparavant que par rapport aux trésors que la nature paroissoit y avoir prodigués. Les révolutions de cette espèce se rencontrent à tout instant. En jettant les yeux sur le commerce des peuples du premier âge , qu'on peut regarder comme les colosses de l'Univers , on voit qu'après avoir joué un grand rôle sur le théâtre du monde , & avoir fait passer les sciences d'une extrémité de la terre à l'autre , ils ont abandonné leur pays natal , dès qu'ils l'ont vu pencher vers sa ruine ; & sont allés chercher un asyle dans des régions lointaines , quelquefois plus stériles que leur ancienne patrie.



 CHAPITRE VI.

Quels sont les peuples connus qui ont les premiers exercé le commerce maritime ; étendue de leur navigation.

LES fragmens qui nous restent sur cette partie de l'Histoire des peuples anciens, contribueront à donner un nouveau degré de probabilité à ce qui a été avancé dans les sections précédentes. L'Histoire ne parle d'aucun peuple commerçant avant les Égyptiens & les Phéniciens (1) : c'est donc à

(1) Il faut remarquer, au sujet du nom des Phéniciens, que ce mot signifie *rouge*, ou habitant de la mer Rouge. *Hérodote*, liv. 7, dit expressément que c'est de-là que les Phéniciens ont pris leur nom : tous les Historiens, tant grecs que latins, confirment la même chose d'après lui : comme ce nom est trop général, il faut examiner quelle espèce de peuples l'on désignoit sous le nom d'Habitans de la mer Rouge. *Eupolème*, historien d'une ancienneté très-reculée, & qu'*Eusebe* cite, dit en termes précis que *Canaan* a été le pere des Phéniciens. *Sanchoniaton* l'appelle *Chna*, en assurant la même chose. *Etienne* le Géographe observe qu'un Phénicien s'appelloit originairement *Chna*, & la nation entiere *Chnaos*. Les payfans des envi-

eux qu'il faut rapporter l'origine du commerce maritime, & par conséquent la naissance de l'art

rons de Carthage, interrogés sur leur origine du temps de S. Augustin, cinq cens ans après l'anéantissement de cette ville, & dix-neuf cens ans après l'arrivée de la première Colonie phénicienne en Lybie, assurent qu'ils étoient Cananéens. On peut s'appuyer aussi de l'autorité de l'Écriture-Sainte. Combien de fois trouve-t-on dans la traduction des Septante, au lieu du mot Canaan, celui de Phénicie? C'est ainsi que dans l'Exode, ch. VI, 15, Saul est appelé le Fils de la Femme phénicienne; & qu'au chapitre XVI, 35 du même Livre de Moïse, & dans Josué, ch. V, 12, il est dit que jusqu'aux confins de la Phénicie la manne étoit la nourriture des peuples. Lorsque dans Job, XL, 25, & aux Proverb. XXXI, 24, il est question des Marchands Cananéens, les Septante les appellent Phéniciens: ceci me paroît ramener ces peuples à leur vraie & commune origine. C'est donc faute de recherches sur l'étymologie de leurs noms, qu'on les a pris souvent pour des peuples différens. C'est aussi par cette méprise que l'on a vu des Historiens prétendre que Dieu n'a jamais donné à son peuple la terre de Canaan qu'il lui avoit promise. La même chose est arrivée avec le mot d'*Hébreu*: les Interprètes qui ont voulu en former un peuple à part, l'ont fait dériver du nom d'Heber, oncle de Sem, tandis que ce nom vient d'*Heber*, qui signifie *trans*, *ultrâ*; en sorte que le mot hébreu veut dire *advena*, *inquinus*, *ex peregrina regione adventus*, en un mot, un *étranger* tel qu'Abraham l'étoit, selon les propres termes de la Genèse, chap. XII.

qu'ils ne trouvoient pas chez eux , soit pour défricher de nouvelles terres , on est tenté de croire qu'ils ont peut-être mieux connu que nous ne l'imaginons , la surface du globe. On ne peut disconvenir que les Égyptiens & les Phéniciens n'aient établi des Colonies puissantes en Asie , en Afrique & en Europe , & ne se soient ainsi emparés par-tout du commerce de tous les peuples , & cela dès l'antiquité la plus reculée. *Strabon* , liv. 16 , nous assure que « les Colonies de Tyr , fondées » dans l'Ibérie & dans la Lybie jusques au-delà des » Colonnes d'Hercule , faisoient la gloire de cette » ville ». *Quinte-Curce* s'exprime ainsi à ce sujet : « Je crois que les Phéniciens préféroient de navi- » guer dans des pays inconnus à tout autre peuple. » Ils répandirent leurs Colonies sur presque toute » la surface du Monde , ayant fondé Carthage en » Afrique , Thebes dans la Béotie , Cadix sur » l'Océan ». Nous nous en convaincrions aisément , si nous examinons la maniere dont ils s'y prirent. Leurs voyages par mer , pour faire des découvertes , étoient ordonnés par le Souverain & par tout le peuple : on décernoit des distinctions & des récompenses très-considérables à ceux qui les avoient entrepris ; tandis qu'on usoit de la plus grande sévérité à l'égard de ceux qui , à leur retour , avançoient des faussetés. *Pline* , *Hérodote* &

Strabon rapportent unanimement que de pareils voyageurs , loin de recevoir quelque récompense , étoient irrémissiblement mis en croix. Aussi ceux qui entreprennent ces voyages y employoient la plus grande circonspection , & avoient soin de faire les observations les plus exactes. *Hérodote* , liv. 4 , ch. 42 , s'exprime très-clairement sur ceci , à l'occasion d'une pareille expédition entreprise du temps de Neco , en disant : « Neco , Roi d'Égypte , » ayant renoncé au canal qui devoit joindre le Nil » au Golfe d'Arabie , envoya des Phéniciens pour » faire des découvertes au-delà des Colonnes d'Her- » cule jusques à la mer du Nord. Ceux-ci , par- » tant de la mer Rouge , naviguerent dans la mer » du Sud , descendant sur les côtes , lorsque l'au- » tomne arrivoit , afin d'ensemencer les terres , & » recommençant leur course après la récolte ; & » étant parvenus de cette manière aux Colonnes » d'Hercule , ils regagnerent l'Égypte , la troi- » sième année après en être partis ». Est-il donc étonnant que les Égyptiens , en excitant l'émulation de leurs citoyens , seul moyen d'avoir de grands hommes , aient si parfaitement réussi dans leurs projets ? N'étoit-ce pas le meilleur moyen pour s'agrandir sans cesse ? Aussi , pendant le séjour des Israélites en Égypte , ces peuples avoient déjà envoyé des Colonies en Bythinie.

Du temps de Moyse , ils parcouroient déjà la mer le long des côtes de l'Afrique , & construisoient Urique trois cens ans avant l'expédition des Argonautes.

Près de trois siècles après la destruction de Troie , ils fondèrent la fameuse ville de Carthage.

Bientôt après , ils se portèrent au-delà des Colonnes d'Hercule , y bâtirent des villes , firent le tour de l'Afrique par mer , & découvrirent les premiers le chemin que les Portugais ont trouvé long-temps après pour la seconde fois.

Ils firent voile vers l'occident , & trouverent au-delà de Cadix des Isles qui , selon leur description , ne peuvent être autre chose que les Isles de l'Amérique. En voici une preuve qui nous paroît convaincante. *Pline* , *Hérodote* & *Strabon* conviennent unanimement que les Phéniciens connoissoient l'Europe , l'Asie , & la Lybie ou l'Afrique. *Hérodote* , liv. 4 , ch. 18 , se moque de ceux qui en doutoient : « J'admire , dit-il , les Phé-
 » niciens qui distinguèrent & déterminèrent l'Afri-
 » que , l'Asie & l'Europe , contrées très-diffé-
 » rentes entr'elles ; car l'Europe s'étend en long ,
 » & n'a presque point de largeur ; tandis que l'Afri-
 » que est séparée des autres parties du monde par
 » les mers qui l'entourent de toutes parts , hor-
 » mis le coin par où elle tient à l'Asie ». Si les

Phéniciens & les Égyptiens connoissoient donc l'Europe, l'Asie & l'Afrique, & ne disoient jamais que la grande Isle Atlantique se trouvoit dans une de ces parties de la terre, mais toujours au-delà des Colonnes d'Hercule; il faut, ou que l'Isle Atlantique ait été une fiction, ou qu'elle ait été réellement l'Amérique: mais soutenir que cette Isle étoit une fiction, ce seroit traiter de menteurs *Pline, Hérodote, Strabon, les Prêtres de Saïs, Solon & Platon.*

Nous avons fait une perte irréparable à cet égard, par la destruction de presque tous leurs livres d'histoire. *Platon* rapporte que *Cambyse* dans son invasion en Égypte & en Phénicie, avoit détruit toutes les annales de cet Empire. *Omar*, le second des Califes, a mis le comble à ce malheur, en faisant brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, dans laquelle se trouvoit, selon toute apparence, une grande partie des Historiens égyptiens & phéniciens. Nos langues même d'Europe nous offrent encore aujourd'hui des vestiges de leur puissance, par les mots qu'elles en ont conservés, tels que les suivans, *vin, cyprès, cumin, hysope, myrrhe, marbre, granit.* Tous ces mots sont encore des restes indubitables du langage phénicien, de même que la plupart de nos termes de marine.

Nos lettres paroissent également d'origine phé-

nic
Gre
nor
cier
(
Ind
seps
ren
reç
tere
Jéf
I
cen
cyp
I
jus
775
Ab
fit
voit
I
cara
nier
ciar
vaif
en é
moc

nicienne. Cadmus, qui a introduit les lettres en Grece, étoit phénicien du côté de son pere Agenor; & *Strabon* dit expressement que les Phéniciens sont venus avec Cadmus en Grece.

Ce furent les Phéniciens qui apporterent des Indes, lieu originaire de la culture du vin, des sèps de vigne en Grece, & , selon toute apparence, aussi en Espagne; tandis que la France reçut ses vignobles des Phocéens, qui les apporterent avec l'olivier à Marseille, six cens ans avant Jésus-Christ.

Durant la seconde guerre punique, leurs descendans, les Carthaginois, transplanterent le cyprès en Italie.

Les Égyptiens avoient creusé un canal, de Suez jusqu'à la Méditerranée, qui subsista jusqu'à l'an 775, qu'Abul-Giafar-Almanzor, second Calife des Abassides, Prince aussi ignorant que lâche, le fit boucher & combler, de maniere qu'on n'en voit aujourd'hui presqu'aucun vestige.

L'Histoire rapporte encore un trait qui sert à caractériser la politique de Carthage, dans la maniere dont elle s'empara de l'Espagne. Ses négocians, qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présentèrent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce si

avantageux en apparence séduisit les Espagnols ; ils permirent à ces Républicains de bâtir sur leurs côtes des maisons pour se loger , des magasins pour la sûreté de leurs marchandises , des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses dont Carthage fut profiter pour asservir des peuples crédules , toujours divisés entr'eux , toujours irréconciliables. En achetant les uns , en intimidant les autres , elle vint à bout de subjuguier l'Espagne avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Ces faits servant à constater le genre d'esprit qui regnoit dans ces premiers temps, est-il à croire que , du moment même du bouleversement & de l'anéantissement de leurs villes , les hommes , les sciences & les arts se soient perdus , sans qu'il en soit resté de traces ? Qui pourra jamais se le persuader ? Ne seroit-il pas plus convenable de supposer , d'après la connoissance qu'on a du génie entreprenant de ces nations , qu'elles ont réellement fait ce que les Hollandois avoient envie de faire , lorsque , menacés d'un bouleversement général par les armes victorieuses de Louis XIV , ils furent sur le point de s'embarquer sur leurs vaisseaux , avec leurs richesses , pour aller à Batavia. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource , quel

part
cide
qui
leur
pou
dicte
qu'il
aux
desir
devo
chés
c'est
subi
qu'il
la d
aucu
anci
ruin
» T
» n'é
» lag
» bit
» te
» off
» ma
» se
» pa

parti pouvoient-elles prendre ? Je ne puis me décider à croire qu'elles se soient soumises à un joug qui devoit leur être insupportable , tandis qu'il leur restoit encore des moyens pour se sauver & pour se mettre à l'abri des loix que leur pouvoient dicter les vainqueurs. Ce n'est pas que je prétende qu'il s'est fait une entière émigration ; je la restreins aux Chefs , & à cette classe d'hommes auxquels le desir de conserver leurs richesses & l'expérience devoient avoir fait connoître de nouveaux débouchés. Ce qui m'engage à soutenir cette opinion , c'est l'anéantissement dans lequel ces peuples furent subitement plongés , & l'entier oubli des sciences qu'ils avoient le plus cultivées ; de sorte qu'après la destruction de Tyr & de Carthage , il ne resta aucun vestige ni de leur grandeur ni de leur ancienne magnificence : on ne voit plus que des ruines à la place où elles étoient situées. » La ville de
 » Tyr , dit *Hasselquist* , autrefois la reine des mers ,
 » n'est aujourd'hui qu'un simple & misérable vil-
 » lage dans lequel on trouve tout au plus dix ha-
 » bitans qui vivent de la pêche : la dureté des
 » temps n'a laissé que quelques décombres , qui
 » offrent aux yeux des voyageurs des débris de
 » marbre , de porphyre & de granit ; ce sont les
 » seules traces qui nous restent de sa magnificence
 » passée ». « Pleurez donc , s'écrie le Prophete

» Ifaïe , pleurez , vous qui fites autrefois le voyage
 » d'Espagne. La ville fur laquelle étoit fondé votre
 » bonheur est anéantie ». Carthage , la rivale de
 Rome , eut dans la fuite le même fort ; ses
 restes n'offrent aujourd'hui que des citernes , & à
 peine fait-on qu'elle fut située sur les bords de
 l'Afrique.

S'il est donc incontestablement démontré par
 l'Histoire & par d'autres preuves encore , que ces
 mêmes pays , autrefois si peuplés , se sont trouvés,
 après la conquête qui en a été faite , dans le mê-
 me état de dépopulation où ils sont aujourd'hui ;
 que devinrent donc leurs habitans ? Furent-ils
 tous passés au fil de l'épée ? Furent-ils tous écri-
 fés à la fois ? Ce sont des suppositions que rejet-
 tera toute personne sensée : on trouvera plus natu-
 rel de penser qu'une grande partie d'entr'eux s'em-
 barquerent avec leurs richesses , pour se réfugier
 dans des pays qu'ils considéroient depuis long-
 temps comme des contrées où ils pourroient se
 retirer en cas d'événemens malheureux ; & ce qui
 le confirme , c'est que *Platon* , *Diodore de Sicile*
 & *Solon* nous parlent , long-temps avant leur bou-
 leverfement , d'un pays que les Carthaginois regar-
 doient comme une retraite en cas de malheur.

Quoique le témoignage de leurs propres Histo-
 riens nous manque , parce que leurs ouvrages ont
 été

été perdus , personne ne pourra cependant révoquer en doute que ces anciens commerçans n'aient connu la route des Indes , de la Chine & de l'Isle de Chryse ou *Χρυσον*.

Strabon ne savoit où placer cette Isle ; mais *Pline* dit expressément dans son Histoire naturelle , liv. 6 , ch. 21 , qu'elle est hors des embouchures de l'Inde , *Insula est extra ostia Indi*. Ce sera donc le Japon qu'on aura appelé anciennement *Chryse* ou l'Isle d'or ; ce qui est confirmé par les Voyageurs qui y ont été , & nommément par *Linschot*. Mais si les Phéniciens ont connu le Japon , peuvent-ils avoir méconnu l'Amérique , qui est sur la même route , & la Chine qui n'en est éloignée que de 80 lieues , &c. ? D'ailleurs la maniere de vivre des Japonnois , leur maniere de bâtir & de couvrir leurs bâtimens de lames d'or , la distribution de leur pays , &c. sont parfaitement semblables à ce qui étoit en usage dans le Mexique & au Pérou , lorsque les Espagnols en firent la découverte.

Qu'on parcoure le XLVI^e chapitre des Voyages de *Marc Paul* , l. 3 , on y verra que dans le XII^e siecle les épiceries , les parfums & nombre d'autres marchandises étoient transportés des Indes , au port d'Alexandrie. Si cette ville étoit encore au XII^e siecle l'entrepôt général du commerce des

trois parties du monde, comment pourra-t-on se persuader que les plus célèbres commerçans de l'antiquité, qui avoient fixé dans cette contrée même le centre de leur puissance, ne connurent pas ces routes par lesquelles les richesses de l'orient arrivoient à Alexandrie, dans des siècles & sous un gouvernement barbares. S'ils ont établi des Colonies dans toutes les parties du monde alors connues, les Indes & la Chine durent sur-tout attirer leur attention. C'est vers ces pays que leurs plus grandes transmigrations avoient été dirigées; & dans le temps de leurs défastres, ils en firent sans doute leur asyle. Il est inutile de répéter ce qu'ont dit *M. de Guignes* & *M. l'Abbé Barthelemy*, pour établir que les Chinois sont des descendans des Égyptiens; on me permettra seulement de faire quelques réflexions sur les arts & les sciences que ces premiers ont possédés d'un temps immémorial.

Pour que l'on pût contester que les Chinois doivent leurs connoissances aux Égyptiens & Phéniciens, il faudroit qu'une des quatre propositions suivantes fût vraie.

I. Que les sciences, les arts & les connoissances des anciens Égyptiens, des Phéniciens & des Carthaginois, périrent avec la destruction de leurs Capitales.

II. Que les Chinois n'ont pas possédé ces

connoissances dans les premiers siècles de leur Empire.

III. Que s'ils les ont possédés, ils les ont cherchés chez nous & reçus de nous.

IV. Qu'ils en ont été eux-mêmes les inventeurs.

Or, admettre la première proposition, ce seroit vouloir prétendre une chose qui est contre le bon sens ; & supposé que cela fût, il seroit toujours possible d'assurer & de dire qu'avant leur destruction même, ces peuples ont partagé leurs connoissances avec d'autres nations, par leur commerce & les Colonies qu'ils y envoient.

Soutenir la seconde, ce seroit fouler aux pieds toute la foi historique, & tous les témoignages de tant d'Auteurs, qui n'ont jamais eu aucun intérêt à dissimuler la vérité, ni aucun profit à espérer en vantant le commerce & les sciences d'un peuple avec lequel ils n'avoient rien de commun.

Quant à la troisième, j'ai peine à croire qu'il y ait un homme capable de soutenir un paradoxe contre lequel s'éleveroient toutes les preuves historiques, aussi bien que l'expérience elle-même.

Pour détruire la quatrième, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire des peuples de l'antiquité ; on y verra que les Indiens & les Grecs ont reçu les arts & les sciences des Égyptiens & des Phéniciens, & que ces derniers les ont transmis aux

Romains. On en peut dire autant de tous les autres peuples de l'univers.

Si aucune de ces quatre propositions n'est admissible, parce qu'elles répugnent autant à l'autorité de l'Histoire qu'à l'expérience, il en résulte qu'il faut convenir que les Chinois ont reçu les sciences & les arts des peuples qui possédoient ces mêmes sciences avant eux, & qu'ils les ont ensuite perfectionnés eux-mêmes. On se trouve d'autant plus entraîné vers ce sentiment, qu'il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les principaux objets de leur industrie & sur les connoissances qu'ils avoient relativement à la navigation : il faut donc convenir, & c'est un fait hors de doute.

I. Que les anciens Égyptiens & les Phéniciens connoissoient particulièrement l'art de teindre. La teinture en pourpre, branche très-lucrative de leur commerce, leur appartenoit exclusivement : or, cet art poussé jusqu'au plus haut degré de perfection, auquel on n'étoit parvenu qu'avec lenteur, fait voir que les autres sortes de teinture ne leur étoient point cachées. Cet art, dit un Auteur fort connu, s'est conservé en Amérique. Les Mexicains emploient pour cet effet un limaçon qui se trouve sur les bords du Guyaquil, ainsi que sur ceux de Guatimala, & qui donne ce pourpre si célèbre

par les anciens , & que les modernes croyoient perdu sans ressource.

Mais les Chinois possèdent de temps immémorial l'art de teindre , de fabriquer des étoffes , des galangas , du coton , & de leur donner le lustre aussi bien & mieux encore que nous.

II. L'invention du verre avoit été attribuée mal-à-propos à plusieurs peuples auxquels cette gloire n'étoit pas due. M. Perrin a cru devoir fixer cette découverte au temps de la destruction de la tour de Babel ; cependant *Pline* nous apprend qu'elle appartient aux Phéniciens, qui l'ont trouvée par un effet du hasard. Un de leurs vaisseaux s'étant arrêté à l'embouchure du fleuve Belus , les matelots voulurent faire du feu , & ne trouvant que du sable autour d'eux , ils prirent , en place de pierre , pour lui donner un appui , des morceaux de salpêtre dont leur vaisseau étoit chargé. Le feu , au moyen du salpêtre , fit fondre le sable , & fit découler une matière transparente , qui , en se refroidissant , se forma en une masse de verre.

Les Chinois connoissent non seulement d'ancienne date l'art de faire le verre , mais ils l'ont perfectionné , ayant eu long-temps avant nous des verres pour l'usage commun , aussi bien que pour celui des arts ; & en y ajoutant quelques ingrédients , ils en ont fait les premiers la porcelaine , qu'ils appellent *Facsour*.

III. Les Égyptiens & les Phéniciens se dirigeoient sur le cours des astres , lorsqu'ils voya-geoient sur mer.

Les Chinois connoissoient non-seulement les astres, mais se servoient aussi de la boussole, onze cents ans avant Jésus-Christ ; au lieu que nous n'en connoissons l'usage que depuis le XIII^e siècle ; & la barbarie de ces temps-là est cause que nous ignorons jusqu'au nom de l'Inventeur. Pour ce qui regarde les Chinois , tous leurs Historiens , ainsi que les Voyageurs qui ont été à la Chine , nous rapportent que Tcheou-King , Ministre de l'Empereur Tching-Vang , de la Dynastie de Tcheou , donna aux Ambassadeurs du Roi de la Cochinchine un instrument , qui d'un côté tournoit toujours vers le nord , & de l'autre vers le sud , pour mieux diriger leur route en s'en retournant. Cet instrument se nommoit *Tchi-nan* , & c'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui à la boussole, à la Chine.

Je pourrois ajouter quantité d'autres découvertes & de connoissances à celles dont je viens de parler ; mais je ne ferois que répéter des choses qui ont été prouvées long-temps avant moi ; j'observerai seulement que , tandis qu'on ne trouvera point d'autres peuples de l'antiquité , aussi instruits que les Égyptiens & les Phéniciens , qui

aient pu communiquer aux Chinois les arts & les sciences, qui fleurissent pour ainsi dire de temps immémorial chez ces derniers peuples, je ne croirai pas devoir ajouter foi à des conjectures qui ne sont ni fondées en raison, ni prouvées par aucun fait.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'entre beaucoup d'autres exemples conservés dans les annales chinoises, je trouve qu'en 756 de l'ère chrétienne, un rebelle, appelé Ganlochan, ayant mis l'Empire de la grande Dynastie des Tang à feu & à sang, pris & saccagé Siganfou, capitale de l'Empire, il arriva un grand nombre de vaisseaux arabes & persans, & des autres peuples adjacens à Canton : ils venoient pour secourir la Dynastie des Tang ; les Tang les en avoient donc requis. Mais par quelle raison ces peuples éloignés prenoient-ils tant de soin pour secourir la Dynastie des Tang ? Pouvoit-ce être l'intérêt particulier ou des motifs de commerce ? Mais leur commerce avec les Chinois ne pouvoit se perdre par cette révolution, puisqu'elle n'occasionnoit qu'un changement de Chef. Ces peuples étoient donc venus par amitié au secours des descendans de ceux avec lesquels ils avoient depuis plusieurs siècles des liaisons de commerce, & avec lesquels ils avoient entretenu par ce moyen une bonne intelligence. S'il est donc constaté par des faits

qu'encore dans l'année 756 de l'ère chrétienne, l'amitié & la correspondance ancienne subsistoient entre les Chinois & les peuples dont ils tiroient leur origine, de simples raisonnemens pourront-ils déterminer à embrasser une opinion contraire ?

Je rapporterai encore, à l'appui de mon sentiment, les inductions que l'on peut tirer de la signification même du terme de Chine.

Les Cartes & l'Histoire de la Chine appellent l'Océan, sur le rivage duquel se trouve la province de Mangie, la mer Cyn, & de ce mot Cyn est venue, selon toute apparence, la dénomination de Chine. Ce mot peut s'écrire de la manière suivante : Schin, Tzin, Zin, Tschin, Dsin. Voyons tous les mots qui en naissent. *Schin* signifie un homme ; *Tzin* ou *Zin*, un endroit serein & clair : delà ces mots chinois : *Schui-Zin*, de l'eau claire ; *Zin-Guan*, un homme clair ou juste ; *Tschin* est le nom de la grande muraille qui entoure la Chine ; mais comme elle n'a été bâtie que long-temps après que l'Empire eut reçu son nom, on ne peut tirer aucune conséquence de ce terme. *Dsin* signifie un Royaume. A laquelle de ces idées faudra-t-il se tenir pour en dériver le nom de l'Empire de la Chine ?

Les anciens Égyptiens & les Phéniciens avoient les planetes en grande vénération ; c'est pourquoi

Man
» les
» VÉ
» ca
» me
» fu
C
les,
cipa
cor
thet
flari
&c.
Cyn
app
le n
les
sign
der
rass
dor
avc
gui
qu
ten.
sur
Cy

Manethon, l. I, *Apotelesm.*, v. 203, dit : « Offrez
 » les sacrifices à Saturne , à Mars , à Mercure , à
 » Vénus , à Jupiter , à la Lune & au Soleil-Roi ;
 » car ils dominent sur les Dieux & sur les hom-
 » mes , sur la mer , sur les fleuves , sur les vents ,
 » sur la terre féconde & sur l'air éternel ».

Ces mêmes peuples distinguoient entre les étoiles, la petite Ourse, parce qu'elle étoit leur principal guide dans leurs expéditions maritimes ; & comme ils étoient en usage de donner une épithète à chaque planète, surnommant Mars, l'*enflammé* ; Vénus, la *féconde* ; Mercure, le *doré*, &c. ils donnerent à la petite Ourse l'épithète de *Cyn* ou *lucide*, par opposition à Saturne, qu'ils appelloient le *ténébreux*, le *sombre* : ainsi se forma le nom de *Cyn-Ofure*, porté par l'Ourse, & que les Interprètes dérivent de deux mots grecs, qui signifient la queue du chien, ce qui n'a aucun fondement ; car le mot est phénicien, & veut dire *rassembler la lumière sur un point* ou *lucide*. Il est donc vraisemblable que les Phéniciens, après avoir abordé à la Chine sous la direction de leur guide ordinaire, c'est-à-dire, de la petite Ourse, qu'ils appelloient *Zin*, *ζίνουρα*, *lucidum*, *lucentem*, ils donnerent en action de grâces à l'Océan, sur le rivage duquel ils avoient abordé, le nom de *Cyn*, & au pays le nom de *Chine*, parce que

fans le secours de ce guide , ils n'y seroient jamais parvenus. Prouvons par un autre exemple que les Égyptiens étoient dans l'usage de donner de pareils noms.

Hérodote rapporte qu'Hercule a passé les Colonnes d'Hercule , c'est-à-dire , le détroit qui sépare l'Europe & l'Afrique , disant que c'étoit lui qui l'avoit formé , en détruisant les collines qui unissoient ces deux continens , & en s'ouvrant ainsi un chemin par mer. *Mela* , 1 , 5 , & 2 , 6 ; *Solin* , 36 , n. 499. Mais le nom de ce Héros est phénicien d'origine. *Harokle* signifie un Capitaine expérimenté par mer ; & ce qui est bien remarquable , c'est que ce même personnage reçut avec son temple le surnom de Cynos-Arges , mot composé de *Cyn* , *Cynos* , lui-même , nom de la petite Ourse , qui étoit toujours son conducteur , & du mot *Argos* , qui désignoit la longueur des vaisseaux sur lesquels il alloit par mer. Pouvoit-on mieux désigner un homme qui , au moyen de la lumière de la petite Ourse , traverse les mers sur de longs vaisseaux ? Voyez *Bochart de Coloniais Phœnicium* , p. 819 & 820. Le nom même de l'Empire de la Chine tireroit donc également son origine des coutumes phéniciennes.

Ces preuves accumulées paroissent suffisantes pour dissiper tout doute sur cet objet.

S
noir
sph
s'il
Col
tiens
ont
cher
que
cou
ma
foie
plus
ver
roit
for
des
chir

Si nous devons à un commerce étendu la connoissance du globe ; si c'est lui qui a étendu la sphere de nos lumieres sur une infinité d'objets ; s'il a donné naissance à l'usage de former des Colonies , ainsi qu'il fut pratiqué par les Égyptiens , il faudra convenir que ces mêmes raisons ont pu déterminer les Chinois & les Africains à chercher la route de l'Amérique ; d'autant plus que l'on trouve chez ces divers peuples les mêmes coutumes , les mêmes usages , & enfin les mêmes mœurs ; en sorte que quelque éloignés qu'ils soient les uns des autres , leurs rapports paroissent plus marqués que ceux qu'on pourroit leur trouver avec tout autre peuple de l'univers. On pourroit par conséquent présumer que Manco Capac , fondateur du Royaume de Pérou , & le premier des Incas , y arriva avec les premiers habitans chinois.



 CHAPITRE VII.

*Découvertes faites par les Russes, en allant
du Kamtschatka en Amérique.*

DES Savans distingués ont soutenu en divers temps que l'Amérique étoit primitivement jointe à quelqu'une des parties de l'Ancien-Continent : de ce nombre sont *Adrien Reland*, dans sa *Dissertation sur le langage des Américains*, tit. 12 ; & *M. de Maupertuis* dans ses *Œuvres* (édit. de Berlin, 1753, p. 406), qui pensoit que l'Amérique étoit unie avec les trois autres parties du monde, ou du moins n'en étoit séparée que par quelque détroit.

Malgré les fortes présomptions qui venoient à l'appui des conjectures qu'avoient formé ces Savans, l'on n'avoit pu constater, par l'expérience des Voyageurs, l'endroit où l'Amérique approche de plus près l'Ancien-Continent.

Lorsque le Czar Pierre I^{er}, étant en Hollande, proposa aux Hollandois de lui fournir quelques navigateurs expérimentés pour découvrir à ses frais un passage aux Indes par la mer Glaciale, qu'ils cherchoient inutilement depuis long-temps, & que les Chinois prétendoient connoître, il leur

propr
les p
les
la c
vert
F
Par
qui
les
I
con
nor
I
ver
cier
ave
éto
cou
lui
de
à c
pr
rar
de
la
de

promettoit en même temps de partager avec eux les profits du commerce avec ces contrées ; mais les Hollandois rejeterent ces propositions, dans la crainte que, lorsque ce passage seroit découvert, ce Prince ne s'en appropriât tout le profit.

Pierre I^{er} étant venu quelques années après à Paris, l'Académie des Sciences proposa à ce Prince, qui l'honora de sa présence, de faire constater les recherches suivantes.

I. De combien l'Amérique étoit éloignée des confins du Kamtschatka les plus reculés vers le nord-est.

II. Si la partie septentrionale du Kamtschatka vers le promontoire de Tschutshi, appelé anciennement le Cap Tabin, n'étoit pas le pays qui avoisinoit le plus l'Amérique, ou même ne lui étoit pas contigu, suivant les conjectures de beaucoup de personnes.

Pierre I^{er} ne négligea pas des propositions qui lui sembloient mériter la plus grande attention de sa part ; de retour dans son pays, il en parla à ceux qu'il crut en état de remplir cet objet : il prit là-dessus les plus sages précautions ; & desirant avant tout de rassembler sur le Kamtschatka des éclaircissements indispensables pour ses vues, la Cour de Justice établie à Moscou sous le nom de *Sibirskaja Prikasa*, lui fournit ceux qu'elle

conservoit depuis long-temps dans ses archives, sur ces contrées, & particulièrement les relations que *Volodimer Atlassow Pæti-Desetnik*, c'est-à-dire, *Capitaine de cinquante Cosaques*, y avoit déposées, à son retour du voyage qu'il avoit entrepris en 1701 depuis Jakuzk jusqu'à la mer Glaciale, & ensuite le long de la côte septentrionale de la Sibérie jusqu'au Kamtschatka.

Le Kamtschatka est une presque-Isle jointe à la Sibérie. Quoiqu'elle ait été découverte dès l'année 1643 par les Hollandois & par les Russes, qui avoient été plus d'une fois reconnoître ce pays, vers la fin du dernier siècle, & qui ont achevé leurs recherches dans celui-ci, les étrangers n'en ont pas encore une connoissance circonstanciée. A l'égard des éclaircissimens qui furent donnés par Atlassow, ils ne rouloient en grande partie que sur des choses déjà connues, & sur l'avantage que le commerce retireroit par les voyages qu'on pourroit faire dans le Kamtschatka, pays riche en martres, en zibelines & en castors, dont chaque peau pourroit se vendre à la Chine jusqu'à soixante roubles.

Le Prince Gagarin, Gouverneur de Sibérie, que ses exactions ont rendu malheureusement célèbre, instruit de la valeur considérable de ces sortes de fourrures, chargea de son propre chef,

en I
Kam
s'éto
le tr
E
veau
suéd
men
temp
est r
C
éclair
parc
s'inst
qu'c
par l
que
P
avoi
le K
tranc
Con
dant
deux
de s'
moy
pays

en 1712, un Caporal suédois de s'embarquer à Kamtschatka pour passer en Amérique; celui-ci s'étoit fait construire un petit vaisseau pour faire le trajet, mais il revint au bout de six jours.

En 1713, le Prince Gagarin envoya de nouveau, pour la même destination, un Lieutenant suédois, nommé Malyn, qui parvint effectivement en Amérique; mais qui y resta très peu de temps, & qui fit à ce Gouverneur un rapport qui est resté inconnu.

Ces expéditions ne donnerent donc aucun des éclaircissens que le Gouvernement desiroit, parce que M. Gagarin étoit moins curieux de s'instruire de la position du pays, que des profits qu'on pourroit en tirer, soit par le commerce, soit par la découverte des productions & des richesses que ces nouvelles contrées pouvoient renfermer.

Pierre, I^{er} peu satisfait des relations qui lui avoient été faites jusqu'alors sur ce qui concerne le Kamtschatka, envoya en 1714, sur les remontrances de son Grand-Maître de l'Artillerie, M. le Comte de Bruce, une ordonnance au Commandant de Nertschinsk, portant qu'il seroit envoyé deux hommes aux frontieres de la Russie chargés de s'y embarquer, & de voir s'il n'y auroit pas moyen de découvrir dans ces parages quelques pays inconnus. L'ordonnance fut exécutée; &

quoique ces deux hommes n'eussent pas les moindres notions sur l'art de la navigation, ils eurent cependant, à la distance de quelques lieues, le bonheur d'aborder à la Terre-ferme; mais étant prêts à leur retour de toucher au Kamtschatka, une tempête les fit périr.

Cette entreprise ayant échoué, Pierre I^{er}, peu de temps avant sa mort, ordonna, soit pour s'acquitter des promesses qu'il avoit faites à l'Académie des Sciences de Paris, soit pour satisfaire sa propre curiosité, qu'on fit un second voyage en partant de l'Océan oriental pour faire voile vers le nord; il enjoignit en même temps que l'on cotoyât les frontières de la Sibérie, afin qu'on pût s'assurer si du côté du nord elle se trouvoit par-tout environnée par les eaux de la mer, ou si elle tenoit à l'Amérique par quelques langues.

Sa mort ayant prévenu l'exécution d'un projet aussi intéressant, l'Impératrice Catherine sa veuve, sur les remontrances réitérées du Comte de Bruce, chargea, au mois de Février 1725, le Capitaine Bering de cette commission. Ses instructions portoient qu'il feroit les recherches les plus exactes sur les frontières de la Sibérie vers le nord-est, pour savoir si de ce côté la Sibérie se joignoit à l'Amérique, ou s'il existoit entre ce pays & l'Amérique un passage libre par mer.

Bering

ver
mi
par
chu
deg
de
l'ef
dar
à K
rio
fin
de
me
dé,
Ke
pie
ent
ver
qu'
à se
faç
lor
me
tre
rie
qu'

Bering se portant , suivant ses instructions , vers le nord-est , parvint jusqu'au 67^e degré 18 minutes de latitude septentrionale , & découvrit par ses observations , que la distance de l'embouchure de la riviere de Kamtschatka jusqu'au 67^e degré 18 minutes , étoit de 11 degrés 10 minutes de latitude , & de 30 degrés de longitude vers l'est ; & que si la glace n'empêchoit point le passage dans certaines saisons , on pourroit venir par mer à Kamtschatka : découverte confirmée par les relations des archives de Jakuzk , qui disent qu'à la fin du siècle passé les habitans des embouchures de la Lena , qui ne sont point des matelots ni des marins instruits , mais de simples payfans , avoient déjà entrepris des voyages par mer de la Lena au Kolyma. Ces mêmes relations rapportent l'exemple d'un payfan de Jakuzk qui , en 1648 , ayant entrepris le voyage de la Lena au Kolyma , étoit venu en faisant le tour du Cap Tschutsche , jusqu'auprès du fleuve Anadir. Ce payfan questionné à son retour , pour savoir comment & de quelle façon il s'y étoit pris pour entreprendre un aussi long voyage , se mit à rire , & répondit simplement : tous mes compatriotes sont capables d'entreprendre le même trajet que je viens de faire ; rien ne les arrêtera non plus que moi ; ils n'ont qu'à aller toujours , comme je l'ai fait , le long

dés côtes , ils trouveront à la fin un canal dans lequel le plus grand vaisseau peut faire voile ; après quoi , dans une bonne saison , la glace leur sera aussi peu à charge qu'elle me l'a été à moi-même.

Le Capitaine Bering revint de son voyage au Kamtschatka , dans l'an 1730 , sous l'Impératrice Anne , aussi disposée pour le bonheur de ses peuples que l'avoit été Catherine I^{re} ; elle témoigna le plus grand desir de continuer ces expéditions , & voulut savoir au juste de combien l'Amérique est éloignée de l'Asie : en conséquence , quoique l'Ingénieur Gwosdew eût fait dans cet intervalle le trajet de l'Asie en Amérique , elle ordonna néanmoins au Capitaine Bering de faire un second voyage , qu'il entreprit en 1741 , sur deux vaisseaux , dont l'un étoit commandé par lui , & l'autre par le Capitaine Tschirikoff. Sur le vaisseau de Bering se trouvoit M. *Steller* , Adjoint de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg ; & le vaisseau de Tschirikoff portoit Louis la-Croyere de l'Isle , Professeur d'Astronomie dans la même Académie.

Ces deux vaisseaux , qui devoient se suivre & s'accompagner pendant tout le cours du voyage , ne se suivirent cependant pas long-temps ; car ils se perdirent de vue , suivant le calcul de M. Bering , au 51^e degré , où se trouvoit le Continent de

l'Amérique , & où le vaisseau de Tschirikoff aborda. Quelques personnes du vaisseau de Bering soutinrent aussi avoir aperçu le Continent ; mais on ne voulut ni les croire ni approcher de plus près. Il découvrit cependant , entre le 50^e & le 56^e degré de latitude septentrionale , une grande quantité d'Isles ; celle à laquelle il donna son nom , celles de *Mednoi* , de *Saint-Théodore* , de *Saint-Abraham* , de *Saint-Macaire* , & plusieurs autres. Le 18 Juillet 1741, il aperçut de nouveau , sous le 60^e degré , le Continent ou la Terre-ferme de l'Amérique , au travers de quantité d'Isles ; mais on ne l'en crut pas davantage que la première fois , & on passa sans aborder.

Le voyage de Kamtschatka en Amérique a été entrepris depuis ce temps-là par plusieurs particuliers , principalement par une compagnie de marchands Cosaques & autres , dont le projet étoit de s'enrichir , en faisant le commerce des fourrures avec les peuples de l'Amérique. Leur embarquement se fit en 1766 , sous la conduite du Lieutenant *Sinda* : ils trouverent , depuis le 56^e jusqu'au 67^e degré de latitude septentrionale , quantité d'Isles , dont les plus remarquables sont celles de *Kanaga* , de *Tschetchina* , de *Tagalak* , d'*Achta* , celles d'*Amlia* , de *Kad-Jak* , d'*Umnak* , &c.

De ces Isles , ils allerent débarquer sur la Terre-

ferme de l'Amérique ; leur voyage ne fut pas infructueux : ce sont eux qui apportèrent le beau renard noir dont la Cour de Russie fit présent au Prince Henri de Prusse , & qui , à cause de sa beauté , passe pour être d'un prix inestimable.

Le Gouvernement , pour encourager la compagnie des négocians chargés du commerce dans ses établissemens américains , leur a fait présent d'une médaille d'or sur laquelle se trouve le portrait de Sa Majesté , & ils la portent attachée avec un ruban bleu à la troisième boutonnière.

Enfin le Gouvernement ordonna une dernière expédition , laquelle a confirmé non seulement tout ce qu'on savoit du voyage de Kamtscharka en Amérique , mais qui a servi en même temps à vérifier le chemin que Bering avoit fait en partant de Jakuzk. Voici le détail de cette expédition. En 1764 , on fit choix de cinq Officiers de la flotte russe , savoir , des Capitaines Tschitschakoff , Pannoff , Babajeff , Krenizin & Levascheff , auxquels on ne donna pas , comme autrefois , de simples instructions , mais on leur traça sur des cartes la route qu'ils devoient suivre. On promit des récompenses pour ceux qui se distingueroient le plus ; à celui qui iroit jusques à un tel degré , le titre de Capitaine du premier rang ; s'il parvenoit à un degré plus avant , il devoit être nommé

aul
Tf
Ar

Pé
gel
pet
Tf
rer
cha
me
mc
pré
pe
che
Ils
ret
pé
ba
fut
Re
rer
ter
leu

pr
fir

aussi-tôt Contre-Amiral ; s'il doubloit le Cap Tschutsche , il devoit avoir le grade de Vice-Amiral.

Ces Capitaines partirent en 1764 de Saint-Pétersbourg ; trois d'entr'eux firent bâtir à Arcangel, pour ce voyage , trois skunards , espece de petits navires. Il étoit convenu que le Capitaine Tschitschakoff & Levascheff viendroient à leur rencontre , en partant d'un des ports de Kamtscharka. Ils exécuterent leur voyage si secrètement , qu'à Saint-Pétersbourg même , fort peu de monde se douta de leur véritable dessein ; on crut presque généralement qu'ils n'étoient allés que pour faire des recherches relatives à la mer Blanche , appelée *Beloi-Reka* , & pour la mesurer. Ils revinrent tous excepté Krenizin , qui , lors de retour à Arcangel , se divertissant à une partie de pêche , eut le malheur de faire capot avec son bateau , & de se noyer. Tschitschakoff à son retour fut fait sur le champ Vice-Amiral du port de Reval ; Levascheff , Pannoff & Babajeff préférèrent des pensions , & se retirèrent sur leurs terres , pour y passer tranquillement le reste de leurs jours.

Cette expédition est la dernière qui ait été entreprise par ordre du Gouvernement : les résultats firent entrevoir le profit qu'on pourroit tirer du

commerce des fourrures. Le Gouvernement a engagé 14000 Cosaques de l'Ukraine à aller s'établir à Kamtschatka & aux environs. Une ordonnance du 26 Décembre 1775 a établi une école de navigation à Jakuzk, où les jeunes gens que l'on y élève apprennent, outre l'art de la navigation & plusieurs langues européennes, tout ce qui est relatif au commerce avec le Japon & avec les peuples qui habitent le nord de l'Asie, ainsi que les langues qui y sont usitées. L'objet de cet établissement est de former des jeunes gens propres à être employés, tant pour les découvertes à faire, que pour mettre en activité le commerce qui peut se faire des vastes contrées du Kamtschatka aux parages de l'Amérique & du Japon.

Après ce récit succinct des expéditions faites de Kamtschatka en Amérique, il reste à examiner si les nations qui habitent les côtes de l'Asie opposées à l'Amérique septentrionale, n'ont pas peuplé une partie de ce Continent, & à quelle distance se trouvent les côtes des deux Continens. Je me servirai pour cet effet du Journal que M. *Steller* composa en allant de Kamtschatka en Amérique. Cet Auteur, dont le génie éclairé & juste n'admettoit pour base de ses relations que l'exacte vérité, rapporte :

I. Qu'il a vu, peu après avoir quitté le port

d.
T
m
er

er

le.
ur
tfc
n'
tc
ac
qu
p
p'
cc
d'
b
ce
er
g

fc
ti
d
d

d'Awatscha, sous le 60° degré de longitude, la Terre-ferme de l'Amérique, & peut-être la même côte où l'Ingénieur Gwofdew avoit abordé en 1730.

II. Qu'aujourd'hui on ne trouve plus en aucun endroit l'Amérique jointe à l'Asie.

III. Mais que, selon toutes les apparences & les indices qui en restent, l'Amérique y a été unie autrefois, parce que le trajet du Cap *Tschutsche* ou *Tschukozkoi-Noff* jusqu'en Amérique, n'est aujourd'hui que de sept à huit lieues tout au plus; mais que si l'on ne vouloit pas admettre ce point, il faudroit du moins convenir que la communication n'étoit interrompue que par un trajet extrêmement court. Ceci se démontre plus encore par l'archipel que les Russes ont découvert depuis peu, qui fait voir clairement en différens endroits que ce n'est qu'un Continent brisé; parce que plusieurs des Isles qui forment cet archipel se fendent, se brisent & diminuent encore journellement & sous les yeux des Voyageurs.

Quant à la question, si l'Amérique a été autrefois jointe à l'Asie, M. *Steller* prouve l'affirmative par la chaîne de montagnes escarpées & fendues de tous côtés, qui borde ce Continent, & dont il se détache sans cesse des rochers qui se

précipitent dans la mer. En effet, on apperçoit de loin les côtes de l'Amérique, qui paroissent s'élever du sein des eaux comme des remparts inébranlables; mais à mesure qu'on approche, on les trouve tellement rompues & pleines de fondrières, qu'il n'est plus possible de douter de leur diminution continuelle, & qu'on ne sauroit apprécier les ravages qu'y ont causé les eaux de la mer depuis un certain nombre d'années. M. *Stel'er*, non content d'avoir examiné l'effet de ces écroulemens, nous en découvre en même temps la cause: il observe que les tremblemens de terre sont plus fréquens dans ces contrées que dans toutes les autres parties du monde, & si destructeurs, que presque toutes les fois qu'ils arrivent, il a vu, en jettant les yeux sur les côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, de grandes masses de rochers se détacher & se précipiter tout-à-coup dans la mer avec une quantité excessive d'arbres & de décombres entraînés par la chute; de sorte que la partie qui formoit autrefois une longue chaîne de rochers & de montagnes, a fait place à la pleine mer, & que le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique s'élargit chaque jour.

C'est à tort cependant que quelques personnes, en considérant les fréquens tremblemens de terre auxquels l'Amérique septentrionale est sujette,

l'ont regardée comme une terre stérile & ingrate ; M. *Steller* observe judicieusement que ces écroulemens de montagnes ne proviennent pas de la détérioration du pôle , & que ces tremblemens de terre ne tirent leur origine que des mines renfermées & cachées dans les entrailles de la terre , & qui , n'étant pas exploitées , font sauter ces énormes masses de rochers. Ceux qui croient , ajoute-t-il , qu'il fait trop froid dans ces contrées pour qu'il s'y trouve des mines , sont dans l'erreur. On peut citer la Sibérie : quelque froide que soit cette contrée , on y découvre encore aujourd'hui dans les montagnes , & en creusant la terre , des mines de toute espèce. Outre les métaux ordinaires , on y trouve les minéraux les plus précieux : le cuivre y renferme tant de veines d'or , qu'on ne prend pas seulement la peine de les séparer ; on en frappe de la monnoie , quoiqu'on ne s'en serve que dans le pays , parce que l'exportation en est défendue. Il y a quelques années qu'en Sibérie on a vu un volcan brûler & consumer une mine de cuivre , sans cependant que la montagne ait éclaté ; parce que la veine & les couches de ce métal étoient encore trop foibles & trop petites : il est seulement arrivé que cette veine , qui étoit autrefois de très-bon cui-

vre, est devenue toute noire, & n'est plus propre aujourd'hui à aucun usage.

Il en est autrement lorsque les mines sont plus fournies de soufre & de matières inflammables; & ceci peut faire comprendre quels dégâts doivent occasionner les mines qui se trouvent en grande quantité sur les côtes de l'Amérique. Concluons donc avec *M. Steller* que le froid même le plus grand n'est point du tout destructif pour les mines. On peut même confirmer ce sentiment par le récit de plusieurs autres Voyageurs qui ont pénétré dans le nord. *M. Ellis*, dans sa description de la Baie de Hudson, parle, non par ouï-dire, mais pour avoir été lui-même sur les lieux, d'un grand district qui étoit éloigné d'environ sept lieues de leur Fort, comme étant couvert de pierres, parmi lesquelles on trouvoit une quantité considérable de pyrites parfaitement rondes, & à-peu-près de la grosseur d'un boulet de canon de six livres. Les Anglois qui y demeurent s'imaginent que cette forme leur a été donnée exprès par les François, afin de s'en servir dans leurs canons lorsqu'ils attaqueroient le Fort: cependant nous devons plutôt regarder ces pyrites comme un phénomène remarquable de l'Histoire naturelle, & comme une preuve certaine que ce pays est rem-

pli de métaux, & même des plus précieux ; car les pyrites renferment toujours un peu d'or ; elles sont souvent très-riches en argent, mais il est rare qu'on y trouve du plomb ou de l'étain. *M. Ellis* dit ailleurs : « Quant aux minéraux, il est certain » qu'il s'en trouve ici des quantités prodigieuses » de différentes especes. J'ai trouvé moi-même de » la mine de fer, & l'on m'a assuré qu'on voit » par-tout de la mine de plomb sur la surface de » la terre à Churchil, sans parler d'une mine de » cuivre extrêmement riche, dont les Indiens » septentrionaux apportent souvent des morceaux » tels que j'en conserve un moi-même dans mon » cabinet ».

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'à Kamtschatka, qui est aussi un pays froid, on trouve des mines de cuivre natif en si grande quantité, qu'on en voit des fragmens épars sur les chemins comme des grains de sable. *M. Steller* nous rapporte que de toutes les haches qu'il a vues en Amérique, il en a trouvé fort peu de pierre, mais presque toutes de cuivre, & d'une couleur aussi rouge que l'écarlate.

Les volcans dont les éruptions sont fréquentes dans l'Amérique septentrionale, n'occasionnent pas seulement, par l'éboulement des montagnes qui garnissent la côte, l'élargissement du bras de

mer qui sépare l'Amérique d'avec l'Asie ; mais ces tremblemens de terre expliquent en même temps pourquoi certaines portions de la mer Glaciale se comblent par l'éroulement des terres , tandis que , par le changement de son lit , ses eaux vont se verser dans d'autres endroits : il est évident que si des chaînes de montagnes s'affaissent & se précipitent dans la mer , elles doivent former dans la masse des eaux un volume assez considérable pour détourner leur cours d'un autre côté , & pour sécher une partie de leur ancien lit. Telle est l'étendue de terrain qui se trouve au-delà des habitations des Jukagires , peuple qui demeure entre les fleuves Lena & Kolyma , & principalement vers le *Kara-Ulach* ou *Kara-Urak* , c'est-à-dire , *Ruisseau noir*. Les Archives de Jakuzk nous apprennent que cette contrée étoit autrefois une Isle de la mer Glaciale , au lieu qu'aujourd'hui elle est jointe au Continent ; mais l'on y remarque deux choses très-importantes : la première , que le fonds du sol est composé de couches de limon & d'argile , semblables à celles qu'on trouve au fond des rivières & de la mer ; la seconde , que sur ce canton , qui peut avoir 200 verstes de longueur , l'on trouve les côtes jonchées de troncs d'arbres , quoique le sol n'en produise point ; la mer les y charie des terres voisines , & en si grande quantité ,

qu
er
ta
ce

fo

pe

no

fu

&

bi

m

b

se

ri

fi

K

m

fi

&

t

fi

p

se

q

d

qu'on trouve dans plusieurs endroits des bûchers entiers où le bois est entassé comme des montagnes. Ces bois sont de mélèse ou de larix, de cedre, de pin & de sapin.

C'est ainsi que le même Écrivain observe dans son Histoire du Kamtschatka, *chap. VIII*, que parmi les arbres du Kamtschatka, l'on remarque non-seulement le larix & le sapin qui croissent sur les montagnes, & qui sont si épais, si hauts & si compactes, qu'ils peuvent être employés aussi-bien à la construction des vaisseaux qu'à celle des maisons; mais qu'on y trouve même du sapin blanc & des tas de pins & de cedres qui ne croissent pas dans le pays; mais qui sont jettés sur le rivage par les eaux de la mer: ce qui faisoit présumer qu'il devoit exister un grand pays près du Kamtschatka, ainsi que l'expérience l'a heureusement prouvé.

C'est ainsi qu'on trouve sur les côtes de plusieurs autres pays froids, tels que le Groënlard & l'Islande, des arbres de toute grandeur, des bois flottés, amenés par les eaux des terres voisines qui sont boisées. Il s'est élevé à ce sujet parmi les Savans une très-longue dispute, pour savoir d'où pouvoit venir ce bois. On supposoit qu'il venoit de l'Amérique; mais la difficulté étoit d'en expliquer le comment. Mais on ne peut plus

douter que ce bois ne vienne de l'Amérique, de ces mêmes rochers qui se précipitent journellement dans la mer, & sur lesquels M. *Steller* rapporte qu'il a non-seulement trouvé les mêmes especes de bois, mais des forêts si touffues, qu'on pouvoit à peine entrevoir les rayons du soleil. Outre ce qu'il en dit dans son Histoire du Kamtschatka, il en parle encore d'une manière plus détaillée dans ses manuscrits.

Ce sont, comme nous avons dit, les tremblemens de terre qui sont la cause de toutes ces dégradations; ils n'ont pas seulement lieu sur les côtes de l'Amérique septentrionale, mais aussi dans le plat pays & sur les Isles qui se trouvent dans un archipel nouvellement découvert, entre le 50° & le 67° degré de latitude septentrionale. *Steller* cite pour exemple ce qui lui est arrivé sur l'Isle de Bering, qui est au 56° degré de latitude septentrionale, où il avoit été obligé de passer l'hiver pour radouber son vaisseau: « Nous éprouvâmes, dit-il, plusieurs secousses de tremblemens de terre, qui détachèrent chaque fois des pans entiers de rochers, & laissoient de telles traces de leur commotion, qu'il y avoit des fondrières qui traversoient l'Isle d'un bout à l'autre ». C'est sur cette même Isle qu'est mort le Capitaine-Commandeur Bering.

Ces découvertes & ces observations de *M. Steller* considérées en elles-mêmes, prouvent avec autant de clarté que d'évidence que l'Amérique a été jointe anciennement à l'Asie. On pourroit même s'appuyer à cet égard d'une mappemonde trouvée dans le monastere des Moines de Kiovie, & déposée aujourd'hui dans l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg : elle fixe le trajet du Kamtschatka en Amérique, à-peu-près à moins d'une demi-lieue : or, en remontant à quelques siècles plus haut que le temps où cette mappemonde a été dressée, il n'y auroit rien de si naturel que de croire que l'Amérique a été jointe à l'Asie. Mais pour contenter les personnes plus difficiles, qui, malgré toutes ces raisons, s'obstineroient à soutenir que la mer a de tout temps formé une séparation entre l'Amérique & l'Asie, supposons que ce trajet ait été d'une demi-lieue, il n'en fera pas moins constant que l'Amérique a pu être peuplée par le nord de l'Asie : mais *M. Steller*, qui vouloit joindre la certitude aux probabilités, compara les Esquimaux & les Hurons, peuples de l'Amérique septentrionale, avec les Kamtschadales, les Groënlandois, les Korækes, les Tschutches, & enfin les Japonois ; il trouve qu'ils ont entr'eux une grande ressemblance, tant par leur habillement & leurs manieres extérieu-

res, que par leurs mœurs, leurs coutumes & leur genre de vie. Voici à quoi se réduisent ses principales observations.

I. Tous ces peuples étoient partagés en tribus ou familles, que gouvernoit le plus ancien ou le pere de famille. Lorsqu'on a découvert le Nouveau-Monde, on a trouvé les peuples partagés en différentes familles, qui dépendoient toutes d'un Chef de famille, appelé *Cacique*.

II. Leurs canots, dit M. *Steller*, sont d'une construction très-convenable à leurs besoins, aisés à transporter sur terre & à mouvoir dans l'eau. Ils sont faits de bois ou de côtes de baleine fort minces, & entièrement recouverts de peaux de veaux marins, à l'exception d'une ouverture pratiquée au milieu, qui a un rebord de côtes de baleine ou de bois, pour empêcher l'eau d'y entrer; ce trou est fait précisément de maniere qu'un seul homme puisse y entrer & s'asseoir dans le canot, en étendant ses jambes en avant; il y en a où de ce rebord il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps, & qui le garantit absolument de l'eau. Ils mettent sur les coutures une espece de goudron ou de colle composée, à ce qu'on prétend, d'huile de veaux marins. Ils transportent dans ces canots tout ce qui leur est nécessaire, &

& les instrumens pour la pêche des baleines, des chevaux marins, des licornes, des veaux marins, &c. Ces petits canots ne sont que pour les hommes; ils sont pointus des deux bouts, & ont environ 20 pieds de long sur 18 pouces ou 2 pieds de large. L'homme qui est dedans n'a qu'une rame, mais qui est aplatie des deux bouts, & qui sert à ramer alternativement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Outre ces petits canots; ils en ont d'autres qui sont beaucoup plus grands & plus ouverts, & dans lesquels les femmes sont obligées de travailler à la rame. Ces canots sont construits avec les mêmes matériaux que les précédens, & assez forts pour porter plus de vingt personnes à la fois.

III. Les peuples asiatiques dont on a parlé plus haut ont aussi un instrument semblable à celui des Américains pour allumer le feu; ils prennent deux petites planches de bois sec, & les ayant aplaties, ils font dans chacune un petit trou, dans lequel ils passent une fiche de bois qu'ils entortillent d'une corde; ensuite ils tournent la corde avec tant de rapidité, que le bois prend feu par le frottement; puis ils posent le bois allumé contre une espèce de mousse sèche qui leur sert d'amadou.

IV. Ce ne sont pas là les seuls meubles com-

muns à ces peuples. M. *Steller* remarque que chez les Sauvages de l'Amérique il a trouvé un grand vase de bois fait avec l'écorce du tilleul , comme en Russie ; il a vu aussi quelques fleches qui sont plus grandes que celles du Kamtschatka , & qui approchent, pour la forme, de celles des Tunguses & des Tatares , étant noircies de même , & ayant le même poli.

V. M. *Steller* a remarqué chez les Américains du nord , car c'est de la partie septentrionale dont nous entendons parler ici , une pierre à repasser sur laquelle on voyoit des traces de cuivre , comme chez les Kalmaks & les Tatares asiatiques ; il y a vu aussi beaucoup de haches faites de cuivre : ce n'est pas que le fer n'y soit aussi abondant que le cuivre , mais il exige plus de soin & plus d'intelligence pour la fonte.

VI. La même comparaison peut se faire entre les peuples de l'Asie septentrionale & les Américains pour leur genre de nourriture ; ils font usage de la même espece de poisson , appellé Dukola , qui a le goût des saumons & des truites , & qui , lorsqu'on l'a fait mariner , devient tout-à-fait transparent , & forme un mets délicieux. Voyez *Steller* dans son *Histoire de Kamtschatka*.

VII. Ils ont la même boisson composée de la *Slatka-Drawa* , dont ils font différens usages ,

ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de M. *Steller*. La *Slatka-Drawa* est l'herbe que nous appellons *Sphondyle* ou *Branche-Ursine* ; ils l'emploient principalement à faire de l'eau-de-vie.

VIII. Parmi les observations sur la Botanique, M. *Steller* remarque qu'il a trouvé, chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale, des rouleaux de courroies faites avec une plante marine, & qui lui ont paru, d'après les épreuves qu'il en a faites lui-même, d'une force & d'une fermeté étonnantes ; il ajoute qu'il lui est aussi tombé entre les mains des écorces intérieures de larix & de pins, qui étoient liées en rouleaux & séchées, qui se mangent dans le pays, ainsi qu'au Kamtschatka, dans toute la Sibérie, & même en Russie, jusqu'à Klinow, à Vialka, &c. dans les temps de disette.

IX. Les Orties sont de toutes les plantes celles dont les Américains septentrionaux font peut-être le plus d'usage : M. *Steller* a vu qu'on les épluchoit & qu'on les cardoit comme le lin, pour les envoyer ensuite en ballots à leur destination, de la même manière que le font les Kamtschadales.

X. Les Tschutschches font, avec les boyaux de baleine, des chemises, comme les Américains, & ils les emploient aussi, comme les Korœkes, en guise d'outres.

XI. Les Américains, aussi-bien que les peuples asiatiques septentrionaux, emploient toutes sortes de remedes pour empêcher la grossesse ; ils permettent aux femmes , ou plutôt ils les obligent souvent d'avorter, en faisant usage d'une certaine plante ; la raison de cet usage est de soulager en quelque façon le pesant fardeau qui opprime une pauvre famille hors d'état de nourrir ses enfans. Cet usage s'observe aujourd'hui chez les Mongoles, où, par le même principe d'une économie barbare, on permet à ceux qui ne sont pas en état de nourrir leurs enfans , de les tuer quand ils viennent au monde.

XII. La maniere de s'ornier le visage avec des pierres, des os & des dents de chevaux marins, est reçue chez les Américains septentrionaux, comme chez les peuples des frontieres de l'Asie ; ils regardent cela comme une grande parure.

XIII. Ils se servent aussi de chiens pour les traîneaux, de la même maniere que les Kamtschadales : les chiens des Américains septentrionaux n'aboient jamais, & ne font que gronder quand on les agace. Ces chiens sont les seuls animaux de charge dont ils se servent ; ils tirent des fardeaux beaucoup plus pesans, & les traînent, quand il-le faut, beaucoup plus loin que les hommes ; ils se forment aisément à tout ce qu'on leur

apprend , & comme ils font fort dociles , ils ne laissent pas d'être d'une grande utilité. Cependant les Américains négligent beaucoup ces animaux , qui font presque réduits à chercher eux-mêmes leur nourriture.

XIV. Les Américains septentrionaux portent dans l'été une espece de chapeau composé de tuyaux de plumes , & fait en forme d'écran. Les Kamtschadales , les Groënlandois , les Korœkes , les Tschutches & les Japonois portent des chapeaux de la même espece.

XV. Les Américains septentrionaux entendent non-seulement le langage des Tschutches & des Korœkes , mais aussi celui des Kamtschadales.

XVI. Ceux du Japon connoissent parfaitement les Américains septentrionaux & tous les peuples dont nous venons de parler , par la voie du commerce qu'ils entretiennent depuis long-temps avec eux , non pas sous le nom de Japonois , mais de Suhsamans.

J'ai choisi , entre les comparaisons que *M. Steller* a faites , celles qui peuvent servir à faire connoître le rapport particulier qui se trouve entre les peuples limitrophes de l'Asie & les Américains septentrionaux ; leurs mœurs se ressemblent si fort , & leurs coutumes ont une conformité si parfaite ,

que l'on révoquera difficilement en doute les conséquences que j'en ai tirées. Je fais que plusieurs Auteurs, comme, par exemple, *Laet* & *Hornius*, ont soupçonné avant moi que l'Amérique pouvoit avoir été peuplée par des Tatares; mais, détitués de preuves qui appuyassent leur opinion, ils en sont restés aux conjectures: cependant ils auroient pu apporter des témoignages décisifs, s'ils avoient consulté l'Histoire des Tatares & celle de la Dynastie des Mongous. Ces deux Histoires nous apprennent quels sont les peuples qui ont transmigré les derniers d'Asie en Amérique, & d'où ils sont venus. On se rappelle ce qui a été dit au commencement de cet Ouvrage sur les Groënlandois & les Esquimaux; que ces peuples se nomment encore aujourd'hui Karalit ou Karlit, & au pluriel Kalalit, Karait: leur dénomination peut conduire à la connoissance de leur origine. En consultant l'Histoire des Mongous du P. *Gaubil*, nous voyons qu'en 1203 un Prince, nommé *Toti* ou *Taugrul*, Seigneur de la horde des Keraïts, ou Prince de Corée, après avoir agi long-temps de concert avec Czingis-Chan, abandonna son parti par les suggestions d'un autre Prince appelé *Tchamouha*, le même qu'Abul-Gafi-Bayadour-Chan nomme *Zamucazizen*, p. 173; que Czingis-Chan, irrité de cette défection, jura sa perte;

&, qu'ayant défait son armée, il le fit massacrer. Après la défaite de ce Prince, le nom, aussi-bien que la tribu des Keraïts, se perdit, il n'en est plus question dans l'Histoire des Mongous : elle parle seulement de quelques efforts que fit encore son fils *Ilaho* pour relever son parti, mais qui furent infructueux. Le reste de sa horde, dépouillée de ses habitations & poursuivie par Czingis-Chan, chercha un asyle contre lui ; elle le trouva dans la partie de l'Amérique opposée à la Corée, qui devint ainsi sa patrie avec le Groënland. Les Européens ont d'abord donné à ce peuple le nom de Groënlandois & d'Esquimaux ; mais lorsqu'on a interrogé les habitans sur leur origine, ils se sont eux-mêmes donné celui de *Kalalit* ou *Karait*. Les Européens auxquels ils parloient ne connoissant qu'imparfaitement l'Histoire de l'Asie, pensèrent que ce peuple devoit être une des tribus Tatares qui ont disparu de ce Continent, mais sans pouvoir en donner aucune preuve décisive. L'Histoire vient à l'appui des conjectures dans cette occasion, & prouve en effet l'identité de ce peuple & de celui qui fuyoit le glaive de Czingis-Chan. Cette Colonie de Karaits qui alla de la Corée en Amérique, est tout-à-fait différente de celles que les Chinois y avoient envoyées bien du temps auparavant ; ils n'avoient aucune espece

de science, de religion, ni de culte; ce que l'on voit aujourd'hui chez eux est parfaitement d'accord avec l'Histoire; leur Seigneur Toli, étant de la race de Czingis-Chan, n'avoit, ainsi que lui; aucune idée de religion; ils ne connoissent point le labourage & ne l'ont jamais connu. Abul-Gafi-Bayadour-Chan dit en propres termes « qu'ils habitoient dans le pays des Mongous, & n'avoient point l'usage de cultiver les terres ». On chercheroit inutilement quelque différence dans leur nom: les Esquimaux s'appellent Karalit ou Karlik; & au pluriel, Kalalit, Karait; & Abul-Gafi-Bayadour-Chan me sert de témoin, que déjà de son temps on se servoit indistinctement du nom de Karait & de celui de Karlik: dans un endroit, il les appelle Karait, & dans un autre, p. 482, Karlik.

Cette dernière émigration de peuples de l'Asie en Amérique étant donc bien constatée, je crois être fondé à l'alléguer comme une autorité contre ceux qui nient que la population de l'Amérique ait eu lieu par la voie des peuples qui habitoient les côtes de l'Asie; car si un peuple ignorant & inférieur à tous égards aux Chinois, a pu exécuter cette émigration, on doit être porté à croire qu'à plus forte raison un peuple éclairé a pu envoyer des Colonies en Amérique, dans un

ter
de
tro
de

qu
C
à l
m
les
A
la
ap
qu
pl
p

temps où l'intérêt du commerce l'invitoit à faire des tentatives , qui , en diminuant une population trop nombreuse , devoient en même temps ouvrir de nouveaux débouchés.

Il résulte de tous ces faits qu'on ne peut douter que l'Amérique n'ait été peuplée par l'Ancien-Continent. Pour mettre cependant nos principes à l'abri de toute objection , nous ferons voir comment il est arrivé que les Américains , qui tirent leur origine des Chinois , des Karaites & des Africains , différent cependant de ces peuples , dans la couleur & dans les traits du visage ; & quelle a pu être l'origine des différentes especes d'animaux que l'on trouve en Amérique , & dont il y en a plusieurs que l'on ne rencontre dans aucune autre partie du Monde.



CHAPITRE VIII.

Observations sur la couleur des différentes especes d'hommes, qui sont répandues sur la surface du globe.

ON s'est livré à de grands raisonnemens sur les causes de la diversité qu'on apperçoit entre les hommes, relativement à leur couleur; mais on s'est presque toujours écarté du vrai à cet égard. Je ne saurois croire, par exemple, avec l'Auteur du Livre intitulé *Vénus physique*, qu'il y ait eu dans la première mere des œufs de différentes couleurs, ni ajouter foi à ce que nous raconte un Auteur anonyme dans la *Bibliothèque impartiale*, tom. V, Mars & Avril 1752, p. 227, ni embrasser en tout les sentimens de M. Mitchel dans les *Transactions philosophiques*, n. 474, art. 4; encore moins croirai-je que la postérité de Caïn devint brune ou olivâtre en signe de réprobation, à cause du meurtre d'Abel; je ne m'arrêterai pas même à réfuter les différens sentimens de ces Auteurs, & me bornerai à développer mon opinion sur la couleur des Negres, en prenant ce mot dans le sens général que lui donnoient les Grecs,

& par lequel ils désignoient non-seulement les Negres d'un noir foncé, aux grosses levres, aux cheveux crépus, & avec une membrane réticulaire, qui méritent essentiellement ce nom; mais aussi tout peuple dont la couleur n'est pas blanche, les Bruns, les Basanés, les Rouges, les Olivâtres, &c. Les Éthiopiens sont les premiers qui aient été distingués des autres par leur couleur; leur nom y est relatif: il dérive des mots grecs *Αἴθω Aithô* & *ὄψ Ops*, qui désignent un homme qui a la face brûlée. Comme ce nom ne se rapporte point aux effets de la nature, mais à des causes extérieures, à l'art auquel ils avoient recours pour se noircir, je ne rappellerai point ici le témoignage de *Plutarque* (dans la *Vie de Brutus*), ni ceux d'*Isac Voffius* & de plusieurs autres, qui conviennent qu'ils se noircissoient le visage avec des suc & des onguens qui avoient la vertu de noircir la peau; j'en ai déjà assez parlé au sujet des figures tracées sur le visage & sur plusieurs parties du corps.

Ceux qui voudroient nier ces faits seroient obligés d'anéantir premièrement tout témoignage & toute vérité historique. Il est connu que les Negres ont une prédilection pour la couleur noire, & qu'ils emploient des remèdes astringens pour la produire; ces remèdes attirent en même temps

& resserrent la peau , de façon que les levres sont obligées de déborder & de devenir plus grosses que chez les Blancs.

Les Medes avoient un usage à peu-près semblable. Suivant le rapport d'*Hérodote* , ils se traçoient de grands cercles noirs au-dessous des sourcils , pour rendre les yeux plus saillans.

Pour faire mieux connoître les couleurs diverses que l'on rencontre dans les différentes parties du Monde , nous allons parcourir les peuples mêmes dont elles sont les marques distinctives.

Les Abyssins , selon le rapport des Voyageurs , sont plutôt bruns ou couleur de cuivre , que noirs , quoique près des Negres , & même sous la ligne.

En Éthiopie , en la prenant dans le sens le plus étendu , on trouve des peuples entiers de Blancs , des Basanés & d'autres couleurs.

Les Habitans des Philippines , tout près de la ligne , sont beaux & presque blancs.

Ceux de Ternate , sous la ligne , ne sont que basanés ; en vieillissant ils acquierent une longue barbe.

Ceux de l'Amérique , entre les tropiques , sont en partie blancs , & en partie basanés ou roux.

Dans l'Isthme de Darien & dans la Guinée , il existe , si on en croit les Voyageurs , une nation blanche.

Selon *Ulloa*, les Habitans de Guayaquil, à deux degrés onze minutes de la ligne, sont presque tous blonds, blancs & beaux, excepté ceux qui descendent d'un mélange de nations.

A Ceylan, presque sous la ligne, les peuples ne sont pas noirs.

M. *Van der Stel*, qui a fait un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, rapporte que les hommes y sont grands, bien faits, avec des cheveux longs, & qu'il y a des femmes parmi eux aussi blanches que des Européennes, mais qu'elles se noircissent à dessein.

Les Habitans des Isles de Nicobar, entre le 7^e & le 10^e degré de latitude septentrionale, sont jaunâtres de visage, & ont les cheveux longs.

A l'Isle de Pâques, on a trouvé diverses races de Noirs, de Bruns, de Blancs & de couleur de cuivre.

Schoutens rapporte la même chose des Terres Australes.

Herrera parle d'hommes blancs dans la Nouvelle-Guinée, à Madre de Dios, peu distant de la ligne.

Quelles conséquences tirerons-nous de tous ces témoignages ?

1^o. Que la Zone Torride n'est pas entièrement habitée par des Noirs, encore moins par de vrais

Negres, c'est-à-dire, par les plus noirs de tous.

2°. Les Mulâtres, ou les enfans des Européens & des Nègres, sous le 10^e degré 25 minutes de latitude, ne sont plus distingués des Blancs à la troisieme génération. *Don Ulloa*, tom. 1, p. 28, le rapporte expressément. Le P. *Labat*, dans son voyage aux Isles de l'Amérique, tom. II, p. 120, confirme ce rapport, & dit que les enfans des Nègres & des Blancs, & *vice versa*, perdent les signes caractéristiques des Noirs; qu'à la troisieme génération il ne leur reste qu'une petite marque dans le blanc des yeux, & qu'elle se perd entièrement à la quatrieme génération; mais que si on les laisse marier de nouveau avec des Negres, les enfans, dans le même nombre de générations, ressemblent de nouveau entièrement aux Negres. Les observations que l'on a faites sur le mélange des Blancs & des Noirs, ont prouvé que pour rendre un Blanc tout-à-fait noir, il faut une succession de quatre mélanges.

I. Une Nègresse avec un Blanc produira le Mulâtre.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Quarteron, qui a $\frac{3}{4}$ de noir & $\frac{1}{4}$ de blanc.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon, qui a $\frac{7}{8}$ de noir & $\frac{1}{8}$ de blanc.

IV. Avec un Octavon, elle produira le vrai Negre.

Il faut également quatre mélanges pour rendre un Nègre tout-à-fait blanc.

I. Une Blanche avec un Nègre produira un Mulâtre à longs cheveux.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Basané ou un Quarteron, qui aura $\frac{3}{4}$ de blanc & $\frac{1}{4}$ de noir.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon qui aura $\frac{7}{8}$ de blanc & $\frac{1}{8}$ de noir.

IV. Avec un Octavon, elle produira un enfant parfaitement blanc.

Ces effets ont été constatés, par les Voyageurs qui ont parcouru les Indes. Nous voyons donc par ces relations que, quoique l'air, le climat, & les rayons du soleil contribuent beaucoup à ces effets, ils ne les produisent pas seuls ni directement; & puisque le noir n'est qu'une altération des couleurs naturelles, qui n'ont dégénéré que peu-à-peu, il semble qu'on peut en expliquer les causes d'après des principes tirés des loix physiques.

Il a déjà été dit à la page 187 que ces peuples ont une singulière prédilection pour la couleur noire, & nous verrons que l'art a réussi successivement à corrompre les couleurs naturelles. L'on pourroit dire la même chose de la cohabitation conjugale; car les femmes ayant toujours des objets noirs devant les yeux, ont pu à la longue transmettre les effets de cette impression à leurs

enfans , & opérer de plus en plus le changement de leur couleur. Enfin si , comme je vais le prouver , la nourriture de ces peuples contribue déjà à leur rendre le teint olivâtre , que fera-ce quand on fera attention qu'ils rehaussent ces couleurs déjà altérées , en se frottant le corps avec de la suie & des sucs propres à produire une couleur plus foncée , plus noirâtre , qui avec le temps acquiert le dernier degré de perfection. Pour bien comprendre ceci , il faut savoir ;

I. Qu'il est prouvé par l'expérience que les peuples qui ne mangent que du poisson de mer ou des plantes huileuses , contractent à la longue un teint jaunâtre & basané ; l'huile du poisson ne peut pas produire en effet le même chyle que le jus de la viande. On en voit un exemple même en Europe , où les Moines , qui sont astreints par leur règle à faire un carême continuel , à ne vivre que de poisson , & à manger tout à l'huile , ont le visage fort rembruni. Cette expérience se fait encore bien mieux sentir sur les peuples qui boivent l'huile des chevaux marins , & qui se nourrissent de la graisse de différens poissons de mer fort huileux , sur-tout de celle des veaux marins , comme M.M. *Cook* , *Banks* & *Solanider* l'ont observé à l'égard des habitans de la Terre de Feu.

Les mêmes Voyageurs rapportent que dans
l'île

l'Isle Otahiti ou Utahiti , les habitans se nourrissent généralement de fruits , de poissons , de testacées , de cochon & de chiens. Les deux dernieres especes de nourriture sont même réservées pour les personnes du plus haut rang. Leur pain est composé de pommes de terre & d'autres fruits farineux ; leur boisson est de l'eau pure ou du lait exprimé de noix de cocos : ils ont un fruit sauvage qui porte du poivre , & ils en distillent une liqueur forté.

Il résulte de toutes ces observations que les peuples qui se nourrissent de substances grasses & onctueuses , de poissons non cuits & tout au plus séchés , ont en général le teint noir ou brun foncé , ou tout au moins plus jaune que celui des peuples qui ne prennent que des nourritures plus analogues à l'organisation physique , & qui proviennent principalement du regne végétal.

Si l'on desiroit d'autres exemples , on en trouveroit considérablement en commençant par les habitans du Kamtschatka jusques chez les Esquimaux , & en parcourant la plus grande partie des peuples de l'Amérique. A la côte orientale de la Nouvelle-Hollande , on rencontre des habitans tout-à-fait noirs qui vont nus , & qui ne diffèrent des Negres de l'Afrique , qu'en ce qu'ils n'ont point les cheveux crépus , mais plats ; mais on

trouve aussi que , faute d'autre nourriture , ils vivent de poisson.

II. Le sang épais , condensé & noir des Islandois , des Groënlandois , des Esquimaux & des peuples qui se nourrissent continuellement de poisson ; produit chez eux une transpiration & une exhalaison plus lente & plus difficile que chez tout autre peuple ; les sucs deviennent de plus en plus épais , & la peau par conséquent plus jaune , plus brune , plus noire. Veut-on s'en convaincre ? Que l'on prenne une vessie aussi blanche qu'il est possible , qu'on la remplisse avec de l'huile de poisson , qu'on l'expose quelques jours au soleil , à l'air & au vent ; on la verra changer chaque jour de couleur & devenir enfin toute noire. Si l'on fait encore attention qu'il se trouve dans cette espece de nourriture moins de ces parties qui contribuent à rendre le sang plus coulant , & à répandre beaucoup d'humidités dans le corps humain , on ne pourra se refuser à l'évidence de ce principe , que c'est de ce même genre de nourriture que provient l'odeur désagréable de ces gens-là , qui est si infecte , que tous les Voyageurs , & entr'autres *Labat & Ulloa* , assurent que ceux qui n'y sont pas accoutumés ne la peuvent supporter. Que l'on frotte la peau d'un Kamtschadale , d'un Islandois , d'un Groënlandois , d'un

Esquimaux, &c. ; l'odeur qui en sortira sentira le poisson, & repandra une infection à peine supportable. Pour prouver que la nourriture est capable de produire de pareils effets, il suffit de consulter l'expérience. On fait par exemple que les Anglois ont en général une odeur particulière, qui ne provient que de la quantité de viande dont ils se nourrissent, & l'on ne peut douter que ce ne soit de-là qu'ils contractent un teint qui leur est particulier. Qui est-ce qui ignore que c'est en se nourrissant continuellement de viande cuite & non cuite, & d'animaux crevés ou tués, que le Kalmak contracte cette odeur désagréable, cette complexion lourde, ce teint jaune & olivâtre qui fait qu'on le distingue entre un millier d'autres individus. Cependant si cette espèce de nourriture qui paroît analogue à la constitution de l'homme, & qui renferme des principes en quelque sorte homogènes avec la substance de son corps, donne lieu à de tels effets, quels changemens ne devra pas opérer sur le corps humain une nourriture moins compatible avec notre constitution physique, qui exige qu'on entretienne dans le corps humain des parties humides & aqueuses, propres à rafraîchir & à dilater le sang, ainsi qu'à ouvrir les pores; une nourriture qui ne renferme que des substances huileuses, terrestres & astringentes.

En considérant ainsi le Negre par rapport à sa nourriture seule , on s'appercevra qu'elle doit produire en lui un teint fort différent de celui des peuples qui ne vivent que du mélange d'alimens propres à maintenir l'équilibre entre les humeurs , & celles-ci en deviennent elles-mêmes plus analogues à l'organisation naturelle du corps humain.

III. On ne peut disconvenir que le climat n'ajoute encore à la variété des couleurs de l'espece humaine : ces corps , déjà disposés à prendre une teinte différente de la nôtre , parce que les parties huileuses qui forment la majeure partie de leurs alimens , gardant la même mesure dans la masse de leur sang , doivent nécessairement , suivant qu'ils sont plus ou moins brûlés par l'ardeur du soleil , plus ou moins exposés au grand air , plus ou moins près de la mer , contracter une couleur jaunâtre , bleuâtre , brune , olivâtre , noirâtre ou basanée.

A l'égard du climat , d'habiles Physiciens ont observé que le climat influe beaucoup sur la constitution des corps ; ils ont remarqué que dans les plaines où la terre est grasse , l'air épais & l'eau moins pure , les Payfans sont grossiers , lourds , mal faits , stupides , & les Payfannes presque toutes laides ; au lieu que dans les terres élevées & sur le haut des collines , les hommes sont agiles , éveillés , bien faits , spirituels , & les femmes com-

munément jolies. C'est aussi de-là qu'on peut expliquer pourquoi les Noirs de l'Amérique le sont moins que les Negres de l'Afrique, quoique ces deux parties du Monde soient toutes les deux situées sous la Zone Torride; parce que les contrées de l'Amérique étant extrêmement élevées au-dessus du niveau de la surface du globe, la chaleur y est beaucoup moindre. C'est ainsi qu'au Senegal & en Guinée, où la chaleur du climat est la plus vive, les hommes sont tout-à-fait noirs.

Dans les climats où la chaleur est plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne sont que bruns; & enfin lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Asie, les hommes sont blancs. C'est l'exposition au grand air & aux ardeurs du soleil qui fait que les Espagnols sont plus bruns que les François, les Maures plus que les Espagnols, & les Negres plus que les Maures. Ajoutons que quoiqu'en Asie & en Europe les hommes soient blancs, on remarque entr'eux quelques variétés qui ne viennent que de la différente maniere de vivre. Tous les Tatars sont basanés, tandis que les peuples d'Europe, qui sont sous la même latitude, sont blancs, parce que ceux-ci ne mènent pas un genre de vie aussi dur & aussi sauvage.

On peut se convaincre de l'influence que l'air

& la nourriture peuvent avoir , par l'exemple même de différens animaux. Par quelle raison les lievres en Russie , en Sibérie , en Livonie , en Esthonie , &c. dont la peau est naturellement grise , deviennent-ils blancs en hiver , tandis que les écureuils , qui ont le poil jaune , deviennent noirs ? Que l'on consulte le climat , la nourriture , on en trouvera la raison. L'air , qui dans l'hiver est extrêmement vif , donne à la peau du lievre , qui ne se nourrit que d'herbes & de racines , une couleur blanche ; tandis que l'écureuil , qui ne se nourrit que des parties huileuses & bitumineuses des arbres , devient noir. Pourquoi trouve-t on dans quelques parties de l'Amérique septentrionale des renards noirs , & dans d'autres des renards bleus ? La nature n'agit jamais contrairement : des causes différentes doivent donc produire des effets différens.

IV. Indépendamment des alimens propres à changer les couleurs de la peau , indépendamment de ce que l'ardeur du soleil doit contribuer à cette métamorphose , est-il étonnant qu'il y ait tant de variété dans les couleurs de l'espece humaine , quand on songe que tous ces peuples qui sont jaunâtres , basanés , olivâtres , noirâtres ou même bleuâtres ; ont recours à l'art , à des onguens & à des sucs propres à renforcer ces différentes cou-

leurs déjà excitées par les alimens dont ils se nourrissent , & par le climat qu'ils habitent. N'avons-nous pas déjà vu , en parlant de l'usage des peuples de se colorer diverses parties du corps , ou même de le peindre en entier , que les uns se peignent avec du verd & du jaune , d'autres avec du jaune & du rouge ou même du bleu , d'autres enfin avec de la suie. Ce goût pour s'appliquer des couleurs artificielles sur la peau , paroît être sur-tout l'apanage des femmes. Qu'on se transporte chez les Kamtschadales , chez les Esquimaux , & dans les différentes contrées de l'Amérique , l'on trouvera que chez ces peuples les femmes n'ont rien de plus à cœur que de se farder. Elles prennent dans le printemps des entrailles d'ours , & les mêlant avec de la colle de poisson , elles s'en barbouillent tout le visage : au lieu de céruse , elles emploient du bois pourri , ou du talc calciné naturellement : au lieu de la torna-folis , elles se servent d'une herbe marine , qui est une espece de corail , & qui , dissoute dans la colle de poisson , donne une couleur rouge. En avançant vers le centre de l'Amérique , on voit s'accroître la passion pour le fard. Ce n'est plus l'attribut exclusif des femmes qui veulent relever l'éclat de leur figure ; les hommes pratiquent aussi la même chose.

V. Leurs habitations mal-propres , leurs cabanes

noires, remplies la plupart du temps de fumée, ainsi que leur habitude de n'être lavés que quand la pluie les arrose, contribuent à les rembrunir; en sorte qu'en rassemblant toutes ces circonstances, on ne peut s'empêcher de conclure que les accidens concourent à produire une couleur brune, jaunâtre, olivâtre, noirâtre, & que, selon leur fantaisie & le choix qu'ils ont fait d'une couleur, ils ont tâché de perfectionner celle qui leur plaisoit le plus: les uns préfèrent le rouge & le blanc, & d'autres le noir. Ces observations qui tendent à faire connoître la cause de la différence de la couleur des Negres en général, & de leur variété en particulier, étant puisées en partie dans l'expérience, & en partie calculées d'après les loix connues de la Physique, doivent prévaloir sur les systèmes que différens Auteurs ont inventés jusqu'à présent sur cette matiere.

Elles expliquent en même temps, comme on l'a dit plus haut, la cause physique qui contribue à rendre les levres des Negres beaucoup plus grosses que les nôtres, parce que les fucs & les onguens astringens dont les Negres se servent pour rendre la peau d'un noir luisant, retirent extérieurement la partie supérieure & inférieure des levres, & les font considérablement déborder.

Il ne me reste donc plus qu'à parler de leurs

cheveux crépus. L'expérience nous apprend que moins l'homme transpire de la tête, & moins elle doit être garnie de cheveux; puisqu'ils ne sont nourris & alimentés que par l'humidité qui sort par les pores. Suivant que cette sueur reste plus ou moins en équilibre, plus ou moins les cheveux sont grands, touffus, longs ou crépus. Un exemple contraire prouvera cet effet. Ceux qui connoissent les Cosaques de la petite Russie ou de l'Ukraine savent qu'ils sont affligés d'une maladie qui leur est particulière, appelée par les Médecins *Plica*, & en la langue du pays, *Goscheff*. Ceux qui en sont attaqués demeurent un an perclus de tous leurs membres, comme des Paralytiques, & éprouvent de grandes douleurs dans les nerfs. Au bout de ce temps, il leur vient en une nuit une grande sueur de tête, de sorte que le matin suivant ils trouvent tous leurs cheveux collés ensemble; alors le malade se sent fort soulagé, & est guéri peu de jours après de sa paralysie; mais ses cheveux demeurent entortillés, & s'il les faisoit couper dans ce moment, l'humeur trop forte qui se purge par les pores de la tête, tomberoit sur la vue & le rendroit aveugle. Ce mal vient, selon la plus commune opinion, de la crudité ou autre qualité secrète de leurs eaux: ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se gagne de même que

le mal vénérien , par le commerce des deux sexes , & qu'il se trouve des enfans qui l'apportent au monde. C'est aussi par cette raison que ces mêmes Cosaques ont une espece de cheveux qui leur est particuliere , étant aussi forts & aussi durs que les soies de cochon. Ajoutons que quand on ne prend aucun soin de ses cheveux , qu'on ne dirige point leur croissance , il n'est pas étonnant qu'ils se frisent & se tortillent d'eux-mêmes , & il n'en faut pas davantage pour qu'ils deviennent tout-à-fait crépus : d'ailleurs que l'on se rappelle l'usage où sont les Negres de se faire couper ou raser les cheveux , pour marquer le grand deuil , ce qui se fait très-souvent , parce qu'ils ont un grand nombre de femmes , & parce qu'au décès de leur Souverain , ils se rasent toute la tête ; & l'on ne fera pas étonné que leur chevelure soit courte , en désordre , & crépue comme de la laine.

Enfin , pour s'assurer que la nature même , altérée par la nourriture , ne leur laisse pas beaucoup de cheveux , on n'a qu'à parcourir les pays du Kamtschatka , des Esquimaux & des autres parties de l'Amérique , & l'on verra que ces peuples ont naturellement moins de cheveux que les Blancs. Au surplus , qu'on prenne un Blanc auquel on coupe souvent les cheveux , qu'on l'abandonne à cet égard à la pure & simple nature ,

fans en avoir le moindre soin, & on verra qu'au commencement de la croissance, ses cheveux feront toujours crépus. Ces raisons sont sans doute plus que suffisantes pour expliquer cette singularité que l'on rencontre chez les Negres.

Il ne me reste plus qu'une question à décider : Pourquoi, dans toutes ces contrées, les Européens conservent leur couleur naturelle ? Rien ne me paroît plus aisé à expliquer. L'Européen ne s'affujettit jamais à manger journellement des alimens cruds, dans quelque coin de la terre qu'il se trouve ; il n'épargne point ses peines pour pouvoir se nourrir d'alimens conformes à ceux auxquels il a été accoutumé. L'habitude, qui lui a fait une nécessité d'un certain genre d'alimens, le force toujours à cuire ses viandes, quelles qu'elles soient, & à les assaisonner à sa maniere accoutumée. S'il se trouvoit jamais dans le cas de ne se nourrir que de poissons fort huileux, il les cuiroit ; & , en les cuisant, une grande partie de l'huile s'évaporerait : il s'aviserait encore moins d'employer de l'huile pour sa boisson ordinaire ; il se tiendrait propre, & on ne le verroit pas habiter une cabane continuellement remplie de fumée : ainsi, en évitant les causes du changement des couleurs, il n'en éprouve pas les effets.

Telles sont les raisons auxquelles j'ai cru devoir

attribuer la différence qui se trouve entre les Nègres & les Blancs , tant dans la couleur que dans les traits du visage. On voit que , dans ces contrées , l'espece humaine ne subit ces changemens que par le concours de plusieurs causes : l'influence du climat , différence de la nourriture , frottemens extérieurs , dont les effets doivent nécessairement être tels , pour être conformes aux loix inébranlables de la nature , &c. sans que l'on ait besoin de recourir à des causes surnaturelles. Voyons maintenant ce qu'on doit penser des animaux que l'on trouve dans le Nouveau-Monde.



L
nie:
me
les
qu
aifé
qu
cie:
me
fer
da
ne
leu
de

ch
fo
Re
&
or

CHAPITRE IX.

*Réflexions sur l'origine des animaux dans
le Nouveau-Monde.*

IL ne suffit pas d'avoir prouvé de quelle manière l'Amérique a pu être peuplée par les hommes : il reste à résoudre comment elle l'a été par les animaux de différentes espèces. S'il n'étoit question que des oiseaux, cette question seroit aisée à résoudre, parce qu'on pourroit supposer qu'ils ont fait le trajet, à travers les airs, de l'Ancien-Continent dans le Nouveau, & que la grande mer du Sud & du Nord étoit autrefois plus parsemée d'Isles qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cependant il y a plusieurs de ces oiseaux auxquels on ne pourroit adapter cette explication, à cause de leur vol trop lent ou trop difficile, tels que celui de l'Autruche & du Colibri.

Quant aux Quadrupèdes, il faut remarquer que chaque espèce a sa sphère, &, pour ainsi dire, son domicile, dont elle ne peut s'éloigner. Le Renne est un animal attaché aux climats froids, & l'Éléphant aux pays chauds. En vain voudroit-on transporter le Renne dans les pays méridio-

naux, & l'Éléphant dans la Zone Glaciale; ils ne pourroient y subsister ni l'un ni l'autre.

Une seconde observation qu'on peut faire à cet égard, c'est qu'il y a, dans toutes les autres parties du Monde, des especes d'animaux dont l'Amérique est absolument dépourvue, & qu'elle ne connoît même pas; & que l'Amérique renferme à son tour dans son sein des animaux qu'on ne trouve point ailleurs. C'est ainsi que les Américains n'ont point chez eux l'Éléphant, quoique le climat ne lui soit point contraire; & qu'avant l'arrivée des Espagnols, ils manquoient absolument de Chevaux: tandis qu'il y a chez eux une espece de Porc, qu'ils appellent *Pecary*, & qui a le nombril & les parties génitales sur le dos, phénomène inconnu dans toutes les autres parties du Monde. Quelle conclusion en tirerons-nous? Serons-nous assez hardis pour soutenir avec quelques Philosophes, que la terre, depuis la création de l'Univers, a pris une autre forme, & que le déluge a changé la surface de la terre; de sorte que les parties, qui sont détachées ou séparées aujourd'hui du Continent par de vastes mers, n'ont formé autrefois qu'un seul Continent. L'on a imaginé là-dessus divers systèmes: plusieurs Auteurs prétendent que l'Afrique a été contiguë autrefois à l'Amérique, & que les animaux purent passer

fans
ont p
porté
venir
me;
à une
été i
fage
étab.
opin
que
n'a p
perf
teur.
gno.
mêr
avec
Lor.
port
la p
L
la te
fon
syst
ferr
par
esp

sans difficulté d'une région dans l'autre ; d'autres ont présumé que c'est par mer qu'ils y furent transportés. Les animaux auroient pu sans doute parvenir fort aisément en Amérique par la Terre-ferme ; cependant comme cette opinion est exposée à une infinité de contradictions , & ne paroît avoir été inventée que pour ouvrir aux animaux un passage en Amérique , elle demanderoit à être mieux établie pour s'attirer quelque confiance. La seconde opinion mérite encore moins d'attention , parce que la navigation , pas plus que les autres arts , n'a pu parvenir tout-à-coup au dernier degré de perfection ; il est à présumer que les Navigateurs qui ont connu l'Amérique avant les Espagnols , ont eu assez à faire pour se conduire eux-mêmes , sans se charger de l'embaras d'emmener avec eux des animaux monstrueux & sauvages. Lors même qu'avec le temps ils purent y transporter des Quadrupedes , ils donnerent sans doute la préférence aux animaux domestiques & utiles.

D'ailleurs , si l'on ne veut pas reconnoître que la terre a existé de toute éternité , ou que les bêtes sont sorties de la terre , comme les champignons , systême qui seroit aussi absurde que ridicule , l'on sera forcé de croire que les animaux ont été créés par la main du Tout-Puissant , chacun selon son espece & selon son climat , dans toutes les parties

du Monde; & que, si l'on trouve, tantôt des animaux de la même espèce, dans les parties différentes de la terre, qui n'ont pu être transportés d'une partie du Monde à l'autre, tantôt des animaux, si j'ose dire, propres au pays, c'est parce que l'Être-Suprême, au moment de la création, a répandu les animaux sur toutes les parties de la terre. On se trouve par-là d'accord, non-seulement avec les grandes vues de la Providence, mais avec le récit même de Moïse, qui ne dit pas que Dieu n'avoit créé des animaux que pour l'Asie ou pour le Paradis terrestre seul, mais pour toute la terre.

Dira-t-on que, le déluge ayant été universel, & ayant détruit tous les animaux sur la terre, on ne peut plus expliquer comment ils sont parvenus de nouveau dans toutes les parties du Monde, & par conséquent aussi en Amérique, puisqu'il n'y a point eu de seconde création après le déluge?

Avant d'entrer dans cette discussion, j'avouerai qu'il n'y a pas de Livre pour lequel j'aie plus de respect que pour l'Écriture; mais plus ce Livre mérite de créance, plus il est essentiel d'en connoître le vrai sens, afin de ne lui faire rien dire qui fût indigne de son Auteur, ou qui dérogeât aux perfections de la Providence, en restreignant ses facultés & sa puissance dans des bornes si étroites

étroites & si précaires , que l'on perdît de vue qu'il s'agit des œuvres du Tout-Puissant.

D'ailleurs , en développant mes sentimens sur l'universalité qu'on attribue au déluge , & sur le sens qu'on doit attacher à ce mot , je ne ferai qu'ajouter quelques réflexions aux raisons déjà exposées par divers Savans , qui ont eu les mêmes idées (1).

Je ne m'arrêterai pas à discuter dans quelle partie du Monde étoit situé le Paradis terrestre : c'est un principe reçu que les premiers hommes ont habité en premier lieu en Asie , qu'ils y ont demeuré après leur expulsion du Paradis terrestre , & que c'est également dans l'Asie que les premiers hommes se multiplièrent , & devinrent si méchans , que Dieu fut obligé de les punir. Noé & sa Famille , préservés de ce châtement , & destinés après le déluge à repeupler la terre , restèrent de même en Asie. Cette nouvelle population consistoit en un petit nombre de familles : leurs premiers soins furent de cultiver la terre , & il n'est pas à supposer qu'ils s'appliquassent à l'étude de la Géographie. Comment voudroit-on leur attribuer des

(1) On peut consulter à ce sujet *M. Engel*, ancien Bailli d'Echallens , dans son *Essai sur la population de l'Amérique*. A Amsterdam , 1767 , en cinq vol. in-8°.

connoissances auxquelles ils n'avoient nulle prétention? Comment voudroit-on leur attribuer des principes fixes & certains sur l'étendue du globe, principes que nous-mêmes nous ne possédons qu'imparfaitement encore? Leurs sciences & leurs connoissances ne consistoient que dans un court récit que le pere transmettoit à ses enfans: on leur disoit, par exemple, d'une maniere purement historique que l'Être-Suprême avoit créé le Monde, la Terre, toute la Terre: ils employoient indifféremment ces trois termes, & ne distinguoient pas leur signification plus ou moins bornée, parce qu'ils regardoient le point qu'ils habitoient comme formant la terre entière, attribuant au mot de terre le sens universel donné dans l'Écriture-Sainte, lorsqu'elle parle de la création, & où le mot terre signifie réellement toute la terre ensemble. Ils se croyoient réellement & en effet les possesseurs de toute la terre, parce que Dieu la leur avoit assignée: ils attachoient ce même sens illimité à cette portion de la terre qu'ils habitoient, & ils auroient été très-fort offensés, si alors on avoit osé leur dire: mais vous n'habitez que la plus petite partie de la terre, comment pouvez-vous avancer que vous êtes les maîtres de l'Univers? Mais qui auroit pu alors leur faire ces objections?

Après la création de l'Univers, la méchanceté humaine croissoit à mesure que les hommes se multiplioient. Sur qui Dieu alloit-il faire retomber sa punition ? Étoit-ce sur toute la terre inhabitée ou sur cette partie seulement occupée par les pécheurs dévoués à la vengeance divine ? Mais, me dira-t-on, la punition s'est faite par le débordement des eaux, par un déluge : or, en les punissant de cette manière, il a fallu que la masse d'eau, pour les submerger, fût égale sur tout le globe de la terre ; car sans cela l'équilibre du monde auroit été altéré. Pour répondre à ces objections, je demande premièrement si ce mot de déluge renferme en soi une inondation universellement répandue sur toute la surface de la terre ; si ce sens seroit le seul qu'on puisse attribuer à cette expression ?

Je regarde les mots *Déluge*, *Monde*, *Terre*, *toute la Terre*, comme des mots vagues, & dont le sens n'étoit pas toujours déterminé, pas plus alors qu'aujourd'hui, où nous employons les mots *Ciel*, *Terre*, *Monde*, dans un sens très-resserré, sans en avertir. Le *Ciel* est beau, la *Terre* est inondée, le *Monde* est.

2°. Dire qu'il fallut nécessairement que l'eau fût égale sur toute la surface de la terre, parce que sans cela son équilibre auroit été détruit, &

que la submerſion d'une foible portion de la terre n'auroit pu avoir lieu, ſi l'eau n'avoit pas également ſubmergé ſans exception toutes les plus hautes montagnes du globe, c'eſt énoncer des propoſitions trop vagues & trop générales. En effet, ſi on prenoit à la lettre & mot à mot le terme de déluge, comme ſignifiant un débordement univerſel, je demanderois encore d'où auroit pu venir cette prodigieuſe quantité d'eau, en ſi peu de temps, & dans le court eſpace que nous marque Moÿſe; car, ſuivant quelques Auteurs, il auroit fallu plus de dix océans, &, ſuivant d'autres, plus de vingt ou de vingt-deux, pour fournir une quantité d'eau capable d'inonder les plus hautes montagnes. On ne ſauroit ſoutenir que le déluge enveloppa le globe entier dans toute ſa rondeur, ſans attribuer à Dieu les plus grandes imperfections.

En attachant au déluge un effet univerſel, nous lui avons donné par conſéquent un ſens trop illimité, un ſens qu'il n'a jamais eu, que nous avons mal compris, par le peu d'attention que nous employons à bien des choſes.

Combien pourroit-on trouver d'exemples dans l'Antiquité, de peuples qui, après le déluge, ſe font arrogé le titre de *Seigneurs de tout l'Univers*, adoptant cette qualification comme on adopte celles de *Catholique* & d'*Apoſtolique* que prennent

de nos jours divers Souverains de l'Europe, avec cette différence que ces peuples anciens se qualifioient ainsi, parce qu'ils se croyoient réellement les Maîtres du Monde. Ces préjugés ont souvent donné lieu à de grands abus. Ne voit-on pas les Juifs qui croient faire une bonne action lorsqu'ils font du tort aux Chrétiens, parce qu'ils sont dans la fausse persuasion que nous autres *Gojim*, c'est-à-dire, Païens, n'avons aucun droit juste & légitime à ce que nous possédons, que nous l'avons usurpé, & que tout leur appartient de droit, se croyant encore aujourd'hui les vrais Seigneurs & Maîtres de l'Univers : aussi pensent-ils que le vrai Messie doit venir pour rétablir leur domination sur toute la terre.

Dans le temps où la famille des Hans régnoit à la Chine, les peuples de cet Empire regardoient comme un tribut les présens que les marchands des Indes, de la Perse, de l'Arabie offroient à l'Empereur ; & s'ils étoient présentés au nom de quelques Princes, ces Princes étoient envisagés comme des tributaires : tandis que les présens que l'Empereur leur faisoit étoient regardés comme des récompenses ; & ce qu'il leur faisoit dire passoit pour des ordres. Il est vrai que les Ambassadeurs & les autres Députés que le Czar Pierre I^{er}

a envoyés à la Chine , ont été traités d'égal à égal ; mais l'Empereur n'a jamais pu se résoudre à écrire une lettre au Czar : c'est le Tribunal des affaires étrangères de la Chine qui écrit ou à l'Ambassadeur ou au College des affaires étrangères de Russie ; & ce n'est que depuis l'année 1727 que M. Metello de Soufa , Envoyé du Roi de Portugal , a obtenu une déclaration de l'Empereur , dans laquelle il est dit qu'on ne doit pas traiter en tributaires ni les Envoyés du Roi de Portugal , ni ceux des autres Souverains d'Europe.

Comment expliquera-t-on ce globe qui étoit autrefois dans la main des Empereurs grecs , & que portent aujourd'hui l'Empereur d'Allemagne & plusieurs Souverains , si ce n'est en disant que c'est un usage des temps les plus reculés , dans lesquels chaque Souverain prétendoit être le Maître de toute la terre , lors même qu'on n'en possédoit que la moindre partie ? Plus nous remontons dans l'Antiquité , plus nous trouvons d'emblèmes relatifs à celui-là , que nous employons encore aujourd'hui , & dont nous avons perdu le véritable sens. Que signifient , par exemple , les couronnes des Souverains , si elles ne sont pas l'emblème de la possession de la terre ? Les Septante ne rendent-ils pas la mer qui environne la terre , par le mot

d'anneau, *Ecclef. 1, 7*? Et n'est-ce pas l'origine du mot Océan, *Ogé-an*, le grand anneau? Telle est encore l'origine des anneaux dont nous nous servons dans plusieurs occasions, par exemple, dans la cérémonie du mariage, &c. & qui supposent toujours qu'on embrasse une chose en entier.

Toutes ces remarques prouvent qu'il faut employer beaucoup de discernement lorsqu'on veut juger des expressions emblématiques. On tomberoit dans de grandes erreurs, si l'on prenoit au pied de la lettre la vanité de plusieurs peuples, qui, faute de connoissance, se regardoient comme les Souverains de la terre. Rien ne seroit plus funeste pour la vérité que de vouloir prescrire une opinion sur des choses dont les motifs & les causes sont inconnus : il vaut mieux garder le silence.

Si l'universalité du déluge n'est pas admissible, & que tout porte à adopter le sentiment contraire, les animaux créés par la main du Tout-Puissant auroient pu demeurer & vivre dans les autres parties de la terre, ainsi qu'ils l'avoient fait depuis le moment de la création ; car, d'où seroient-ils venus sans cela? Parmi plusieurs autres exemples qui concourent à faire regarder les animaux comme attachés à toutes les parties du

Monde , je m'arrêterai seulement à celui de l'Archipel , nouvellement découvert par les Russes , entre le Kamtschatka & l'Amérique. Quantité de ces Isles sont si ingrates & si désertes , qu'il n'y a pas d'apparence que jamais personne les ait habitées , à moins que d'y avoir été forcé par la nécessité ; cependant , lorsqu'elles ont été découvertes , on y a trouvé en abondance des animaux adaptés au climat , comme des zibelines , des loutres , des renards bleus , &c. Dans l'Isle infortunée de Bering , sur les côtes de laquelle échoua le vaisseau destiné à faire des découvertes , on n'y trouva pas de traces qu'il y eût jamais eu même une cabane de pêcheur ; néanmoins l'équipage , composé de plus de soixante personnes , se nourrit depuis le 7 de Novembre jusqu'au 14 Août de l'année suivante , uniquement des animaux que l'on rencontre sur cette Isle , d'ailleurs absolument aride.

L'affluence des animaux étoit si considérable , que l'on étoit obligé de se rassembler , pour assommer à coups de bâton les renards bleus , qui venoient par bandes assaillir les cabanes que l'on avoit construites.

Qui a rassemblé ces animaux dans ces Isles ? Est-ce un effet du hasard , ou y ont-ils été amenés par quelques Voyageurs ou par les Habitans ?

On
pré
des
l'É
me
se
qu'
rép
du

On n'y a trouvé aucun vestige qui puisse faire présumer qu'elles aient jamais été fréquentées par des hommes. Il faut recourir à l'autorité de l'Écriture , & dire que celui qui a donné à l'homme la faculté & les ressources de l'industrie pour se transporter par-tout , a suppléé à la privation qu'éprouvent les animaux à cet égard , en les répandant , dès le premier instant , sur la surface du globe.





CHAPITRE X.

Réfutation de M. de P. , Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains , les Égyptiens & les Chinois.

DIVERS Savans , comme je l'ai déjà dit , se font exercés sur l'origine des Américains : tels Robert Lecomte de Normandie (*De origine gentium americanarum*) , Jean de Laet & Hornius , Acofta , l'Escharbot , Brerevood , Moraes , Fischer , &c. Tels font encore M. Engel dans ses *Essais sur la population de l'Amérique* , & M. de P. dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains , les Égyptiens & les Chinois* , où il s'est plus attaché à l'agrément du style qu'aux vérités historiques. M. Engel , plus versé dans ce genre de connoissances , nous a donné dans son *Traité* bien des choses curieuses & amusantes ; tandis que M. de P. a rassemblé des faits qu'il a exposés d'une manière plus propre à flatter l'imagination qu'à convaincre l'esprit. Il est fâcheux qu'un Auteur , dont la plume est d'ailleurs éloquente , ait avancé des choses qu'il n'a pas entendues , ou qu'il n'a pas exposées dans leur véritable jour. Sans avoir pour les écrits de

l'Ar
en
au
il fe
qu'i
Phi
Plu
le
MM
&c.
pou
de
Sav
que
Chi
dér
tiné
I
qui
est
en
fes
ave

l'Antiquité ce respect outré qui ne peut qu'induire en erreur ceux qui s'y livrent, sans examiner si au moins la vraisemblance s'y trouve ménagée, il semble que M. de P. eût pu ajouter plus de foi qu'il ne fait aux fragmens qui nous restent de *Philostate*, aux récits de *Strabon*, de *Pline*, de *Plutarque* & d'*Hérodote*. D'ailleurs, le P. *Gaubil*, le P. *Sollier*, le P. *Parrenin*, l'Abbé *Pluche*, MM. *Fourmont*, *Shaw*, *Kæmpfer*, *Tavernier*, &c. qu'il regarde comme des romanciers, ont pour la plupart voyagé dans la partie orientale de l'Asie; & il n'est pas probable que tous ces Savans se soient concertés pour ne nous débiter que des fables, sur tout ce qui est relatif à la Chine, ou qu'ils aient été remplis de préjugés & dénués de jugement au point d'adopter indistinctement le vrai & le faux.

La méthode la plus sûre pour juger d'une nation qui nous a précédés d'un grand nombre de siècles, est de consulter

- 1°. Les témoignages que les Historiens nous en ont laissés;
- 2°. De rechercher quelles ont été & quelles sont ses coutumes;
- 3°. De comparer ses coutumes & sa religion avec celles des peuples plus anciens qu'elle;
- 4°. De voir s'il y a quelque rapport entre son

langage & celui des peuples avec lesquels on prétend qu'elle doit avoir la même origine.

C'est d'après ces principes que j'examinerai le Livre des Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois, dont quantité de passages me paroissent mériter d'être éclaircis. Je ne m'arrêterai qu'aux faits principaux, sans entrer dans une discussion qui fatiguerait les Lecteurs.

M. de P., à la page 23 de sa Préface, prétend que le pays de *Serica* est le même que celui qu'on appelloit *Igur*; que les peuples connus sous le nom de *Seres*, ne sont ni Chinois ni Indiens: c'est ce qu'il falloit prouver: le nom de *Seres* vient originairement de *Serk*, *Sericum*, soirie; le Géographe de Ravenne appelle les Indes *Serica*; les anciens peuples de la Scandinavie appelloient l'Afrique *Serica* (*Voyez Snorro, Sturlonid. Yngl. Saga*, chap. 1; *Harald, Hardr. Saga* chap. 5). *Rubruquis*, dans son Voyage en Tatarie, chap. *XXVIII*, pag. 59, dit expressément: « Au-delà » du pays de Muc est le grand Cathay, où habitoient anciennement ceux que l'on appelloit » *Seres*; car de-là viennent les bonnes étoffes de » soie, & le nom de *Seres* vient à cause de leur » ville capitale ainsi nommée. Ils n'obéissent pas » encore aux Moalles ou Tatars ». Le pays d'*Igur*, *Uigur* ou *Iugur* étoit absolument distinct de celui

de
fior
Ph
Di
gra
Sib
me
de
la
nut
dar
Vo
leu
tro
Hc
F
Un.
Deu
Tro
Qua
Cin
Six.
Sep
Hui
Neu
Dix
Onz
Vin
Qua

de Serica. Les Huns s'y établirent après leur expulsion de la Chine : leur premier nom étoit *Gyn-Phan*, gens qui demeurent dans les environs du *Diable* ; & l'on entend sous le nom d'*Igarie*, ces grandes chaînes de montagnes qui séparent la Sibirie de la Russie, que l'on appelle communément les montagnes de Verchoturie. Une partie de ces peuples parcourut, à la fin du IX^e siècle, la Russie, & fixa enfin sa demeure près du Danube. Les descendans de ceux qui se sont retirés dans ces montagnes sont appelés aujourd'hui *Vogules*.

La meilleure preuve que l'on puisse fournir de leur origine commune, est la conformité qui se trouve entre le langage de ces peuples & celui des Hongrois modernes.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
Un.	Eki	Akukot.
Deux.	Kêt, Ketto.	Kita, Kitu.
Trois.	Harom.	Chorom.
Quatre.	Nèdi, ou Nelli.	Nila, Nile.
Cinq.	Ot.	Atte.
Six.	Hat.	Kat.
Sept.	Hêt.	Sata.
Huit.	Nyoltz.	Neulyn.
Neuf.	Kilentz.	Kelentz.
Dix.	Tiz.	Tot.
Onze.	Tizen-egi.	Ok-ay.
Vingt.	Hufz.	Küfa.
Quaranté.	Negyven.	Nélmen.

222 RECHERCHES HISTORIQUES

FRANÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
Cent.	Száz.	Szed, Schæt.
Mille.	Ezer.	Szotyr, Schott.
La nuit.	Ej.	Ji.
L'hiver.	Tel.	Talga.
Le feu.	Tûtz.	Taut.
La fosse.	To.	Tu.
La mer.	Anja.	Ank.
L'œil.	Szem.	Scham.
La langue.	Njelo.	Nielm.
Le foie.	May.	Mag.
Le couteau.	Kés.	Katfchi.
La fleche.	Nyd.	Njd.
L'arc.	Ju.	Jut, Jaut.
Le traîneau.	Szan.	Schun.
Le cheval.	Io.	Lo, Lu.
Le chat.	Matska.	Matschié.
Le renard.	Roka.	Okfar.
La grue.	Daru.	Taru.
L'oye.	Lud.	Lhünt.
La plume.	Toll.	Tolle, Toul.
Le poisson.	Hal.	Hühl.

M. de P., à la page 9, tome II, voulant donner une idée de la médiocrité des Chinois dans l'art de bâtir, dit que depuis tant de siècles que les arts sont exercés parmi eux, ils n'ont encore pu élever que des maisons avec un simple rez-de-chaussée, dont les parties ne consistent qu'en une charpente liée avec des tenons de fer : mais il ignore sans doute que cette méthode est l'unique qui puisse avoir lieu dans un pays assujetti à de fréquens tremblemens de terre ; il veut qu'il existe

une maniere de bâtir propre à prévenir les effets terribles de ces révolutions souterreines , & il ajoute que c'est parce que les Chinois ne bâtissent pas en pierre , & ne donnent pas assez de solidité à leurs murs & à leurs fondemens , qu'ils sont plus fréquemment exposés aux ravages des tremblemens de terre. Pour combattre cette opinion , il suffit de rapporter l'exemple du dernier tremblement de terre de Lisbonne , où toutes les maisons étoient bâties en pierre , & celui des premiers Espagnols au Pérou , qui périssoient sous les ruines des magnifiques bâtimens qu'ils avoient élevés ; tandis que les naturels du pays , qui connoissoient le danger de cette maniere de construire , habitoient de simples cabanes , & se réjouissoient en voyant leurs tyrans élever des tombeaux pour s'y ensevelir vivans.

En lisant la page 171 & suivantes , où *M. de P.* parle des Bohémiens , que les Allemands appellent *Ziguner* , on est porté à croire qu'il n'a pas eu des notions bien exactes sur ce qui regarde l'Histoire d'Égypte.

Tous les peuples que l'on comprend sous le nom général d'Esclavons , comme les Polonois , les Bohémiens , les Vendes , les Croates , les Bosniens , les Dalmariens & les Russes , se sont eux-mêmes donné le nom de *Slaves* , mot originaire

de la langue esclavonne , qui signifie *gloire, bravoure*. Leur véritable & premier nom étoit *Czighi*, & leur première patrie le mont Caucase. Les Bohémiens seuls ont conservé leur premier nom de *Czech*. De ces mêmes peuples viennent ceux que M. de P. appelle Bohémiens, & auxquels les Allemands donnent le nom de *Zigeuner*. Le Juif *Benjamin* assure que les Esclavons vendoient une quantité considérable de leurs enfans aux peuples qui les avoisinoient. Saladin, Sultan d'Égypte, voulant établir au XII^e siècle une milice pareille à celle des Janissaires, acheta un grand nombre de ces enfans qu'il fit élever dans la religion mahométane, auxquels il fit apprendre l'exercice, & dont il composa sa garde ordinaire. En Égypte, on leur donnoit le nom de *Mameluks*, ce qui signifie un *esclave acheté*, du mot *Malak*, acheter, s'approprier. De-là vient qu'on appelle un renégat *Mameluk*, parce que les premiers Mameluks étoient des enfans chrétiens élevés dès leur enfance dans la religion mahométane. Ces Mameluks, qui sont les véritables *Czighi*, s'emparèrent peu-à-peu d'un pouvoir assez étendu pour faire trembler les Sultans eux-mêmes; c'est pourquoi, l'an 1517, le Sultan Selim prit la résolution de s'en défaire. Ceux qui furent assez heureux pour échapper à la proscription, se répandirent dans les contrées

contrées voisines , & reprirent de nouveau leur premier & véritable nom de *Czighi* (voyez *Bergeron* dans son *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins & des Mahométans* , ch. 8 , p. 375.). C'est de ce nom de *Czighi* qu'est provenue la dénomination moderne de *Zigeuner* : les François leur ont conservé leur véritable nom d'Égyptiens ou Bohémiens (voyez *Étienne Pasquier* dans ses *Recherches sur la France* , liv. 4 , ch. 17.).

M. de P. a cherché à prouver , dès la page 20 de sa Préface , que les Chinois ne sont point des Colonies égyptiennes : il établit pour base de son raisonnement que les Chinois sont une nation scythe , ou ce qui , selon lui , est la même chose , une nation tatare ; & , d'après cette assertion , il tire nombre de conséquences , sans s'apercevoir qu'il pose en fait ce qui est en question.

Remarquons d'abord que si les Chinois descendent des Tatares , ces derniers doivent nécessairement en être instruits , & leurs Historiens en auroient fait mention dans leurs écrits. Nous ne prendrons pour preuve du contraire que ce qu'*Abulfeda* , Auteur national , en dit dans son *Opus geographicum* , à la page 126. « Nous ne connoissons pres-
» que rien de cet Empire chinois , si vaste & cou-
» vert d'un si grand nombre de villes ; & le peu
» que nous en connoissons mérite à peine qu'on

» y fasse attention, étant aussi obscur que confus.
 » Nous ne savons rien également de certain &
 » d'exact à l'égard des Indes.

L'origine des Scythes & des Tatares n'est pas commune: il suffit, pour en avoir la certitude, de lire ce que nous en ont transmis les Historiens russes & tatares. Ces derniers, dans leurs émigrations, ne sont jamais venus des pays qu'habitoient les Scythes: on leur a successivement donné différens noms: on les appelloit d'abord Torkmenes, Perscheneges, Torkes, Taur-Menes, Moabites, Agarenes, c'est-à-dire, Sarazenes. Le nom de Tatares leur a été donné du fleuve Tata, qui, à 200 verstes de Jakuzk, se jette dans l'Aldan, par les 62 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. C'est mal-à-propos qu'ils ont reçu cette dénomination, que l'ignorance des Russes, sur le pays d'où ils venoient, leur avoit donné du nom de l'endroit où ils les avoient rencontrés pour la première fois. Ils regardent encore aujourd'hui comme une injure de s'entendre appeler du nom de Tatares, & ils prétendent être appelés Mongols. Je vais à ce sujet donner un extrait des Annales russes, dont les faits éclairciront mieux la question que tous les raisonnemens qu'on pourroit employer.

Ad A. 1224. « *Post hæc Phænomena, irrupere*

» gentiles quorum origo nobis est incognita, nomine
 » Tatars, Moabitæ. Fertur eos appellari Taur-Me-
 » nos aut Petschenegos. Testatur Historia Tataro-
 » rum Methodii Episcopi, eos profiluisse è deserto
 » Euthyrio, sito inter Septentrionem & Orientem
 » ubi fluit Gedeon.

» De iis auguria hæc sunt : ad terminum Mundi
 » devastabunt terram ab Oriente ad Euphratem,
 » venientque ad Pontum Euxinum, exceptâ Æthio-
 » piâ quam non adorientur. Audivimus sanè eos mul-
 » tas devastasse oras, nempe Jafios, Obefios & Kaso-
 » gos; aggressi sunt Polovzenfes eosque vicerunt,
 » alteros ad fluvium Dnepr, alteros ad ripas Doni
 » usque ad fretum maris profligarunt, ubi & periit
 » hæc impia gens, filii Ismaëlis. Komanorum Prin-
 » ceps, nomine Kotjak, cum cæteris fugit in Russiam,
 » venitque ad generum suum, magnum Ducent
 » Mstislav, Mstislavi filium, socrum magni Ducis
 » & Principis Jaroslavi, Vsevolodi filii, & ad
 » cunctos Russiæ Principes, magnis cum muneribus,
 » implorans auxilium; cujus ad petita annuerunt
 » Principes Mstislav, Mstislavi filius Halizenfis,
 » & Mstislav, Romani filius Kioviensis, & Mi-
 » chaël Czernigoviensis cæterique quàmplurimi Prin-
 » cipes juvenes, qui auxiliati sunt Polovzenfes;
 » cumque transcenderint amnem Dnepr, cæteris supè-
 » rantibus cataractas, castra metati sunt ad flu-

• *vium Kotitſii ad vadum ; cumque Ruſſi & Polov-*
 • *zenſes venerint ad Tataros , cruentum iniere bel-*
 • *lum : ità ut per octo dies pugnarent cum hoſti-*
 • *bus. Propulerunt tandem , die 27 Junii , extra*
 • *fluvium Kalka , ubi tanta orta eſt clades , ut nun-*
 • *quam ſimilis huic extiterit ; nam & Alexander*
 • *ſilius cum 70 virorum fortiffimorum occubuit. Fer-*
 • *tur etiam ibidem occiſos fuiſſe decem Principes ,*
 • *excepto Mſiſlavo Halizenſi & Vladimero Rurici*
 • *filio Kiovienſi ; hi Principes fugã ſaluti conſulvere ;*
 • *decima duntaxat pars Ruſſorum eſſem Tataro-*
 • *rum evaſit , quæ reverſa eſt in patriam ſuam ».*

Tous les peuples qui occupoient les pays qui ſe trouvent entre la mer de Chvalinskoi & la mer de Varæſchskoi , ont , ſuivant les anciennes Annales ruſſes , reçu des Grecs le nom de Scythes , & le pays qu'ils habitoient , celui de grande Scythie. Voyez *Neſtor* dans ſes *Annales*, années 904, 907.

Il paroît par cet expoſé que la dénomination de Scythes eſt un nom générique que les Grecs leur avoient donné , parce qu'ils ne les connoiſſoient que confuſément ; mais ils changerent ce nom à meſure que les guerres qu'ils eurent avec ces peuples leur firent mieux connoître leur origine ; en forte que cette dénomination n'étoit plus en uſage long-temps avant l'irruption des Tatares.

Ces faits étant authentiques & rapportés par des

Écrivains d'une autorité incontestable , comment M. de P. a-t-il pu confondre l'origine des Scythes avec celle des Tatares , les uns & les autres étant venus d'un côté tout opposé. Ce qui a pu l'induire en erreur , c'est sans doute le mélange qui se fit de ces peuples , lorsque les Tatares eurent conquis les contrées qu'habitoient les Scythes. *Plan Carpin* dit expressément (dans son *Voyage en Tatarie* , p. 58) : « Les nations qui ont vaillamment résisté » aux Tatares , & résistent encore , sans avoir pu » être assujetties par eux , sont la grande Inde , » Mangie , partie des Alains & des Cathayns , les » Sayes ». Ces Mangies sont la même nation que M. de P. appelle *Mandzi* , nom qu'il traduit par *Barbares du Sud* , & qui signifie *Habitans du Sud*. Dans la supposition que sa traduction de *Barbares du Sud* soit exacte , M. de P. est-il en droit d'en conclure « que ces peuples étoient des Sauvages » dénués de toute connoissance des principes de » la morale , & qu'ils venoient de la Tatarie , le » vrai pays des peuples Nomades ou Pasteurs » ? Les Patriarches qui menaient la vie de Pasteurs , les Égyptiens qui avoient parmi leurs tribus celle des Nomes , étoient donc des Barbares , selon la traduction de M. de P.

Le mot de *Barbare* ne se prend d'ailleurs que chez nous dans un sens qui dénote une espèce de

mépris ; car , dans sa véritable signification , il désigne tout peuple qui parle une langue inconnue. *Jul. Cæs. Scaliger* , dit , *exercitat. 51* : « Les » Numides sont appelés *Barbares* d'un mot arabe » qui signifie *murmure* , *baragouinage* , & ce nom » leur fut donné par les Arabes , parce qu'ils par- » lent une langue inconnue à ceux-ci ». *Hérodote* dit également , *l. 1 , p. 73* : « Neco , Roi » d'Égypte , commença un canal qui devoit venir » de la mer Méditerranée au Golfe Arabique ; » mais un Oracle lui fit discontinuer son entre- » prise , lorsque le canal étoit déjà fait à moitié , » en disant qu'il fortifieroit par-là les *Barbares* , » mot par lequel les Égyptiens désignent tous » ceux qui parlent une langue étrangère ». *Ovide* , exilé dans la Sarmatie , écrivoit à ses amis de Rome : » Je suis regardé ici comme un *Barbare* , parce » que personne n'entend mon langage ».

J'ai fait voir de quelle contrée sont venus les Tatares , & quels pays habitoient les anciens Scythes ; je crois ne pouvoir mieux constater la différence qui se trouve entre ces peuples , qu'en rapportant quelques autres exemples de leurs coutumes ; ce que je n'aurai pas besoin de faire à l'égard des Chinois , dont les usages sont si connus.

Il n'y a pas dans l'Antiquité un trait plus caractérisé , & qui puisse mieux faire connoître les

Scythes, que la réponse que fit leur Roi Inda-Thyrse à Darius, fils d'Hystaspes, lorsque celui ci lui demanda qu'il le reconnût pour son maître, & qu'il lui donnât de bon gré de la terre & de l'eau en signe de souveraineté, ou qu'il le traiteroit en ennemi. Inda-Thyrse lui répondit : « Je ne » suis point ; je ne fais que ce que les Scythes ont » accoutumé de faire en temps de paix : cependant » si vous voulez que nous nous battions, vous » n'avez qu'à violer les tombeaux de nos peres ; » alors vous nous trouverez prêts à nous venger. » Vous pourrez établir votre domination sur » d'autres peuples, mais jamais sur nous ; nous » ne connoissons point d'autres Souverains que le » Ciel, nos Aïeux, & la Terre notre Déesse » :
Hérodote, liv. 4, ch. 126, 127.

Ceux qui ignorent quelle étoit leur vénération pour les tombeaux de leurs peres, n'ont qu'à lire ce qu'en dit *Hérodote* dans son quatrième livre. Ils eurent successivement différentes manières d'ensevelir leurs morts. Dans les premiers âges, leur coutume étoit de les porter en terre avec la plus grande vénération, immédiatement après leur décès : voyez *Pindare*, Olympiad. ode 3 ; *Pomponius Mela*, liv. 3, ch. 5. Ils adoptèrent ensuite celle de brûler les morts, & d'en renfermer les cendres dans des pots qu'on couvroit d'une morte

de terre: *Homere*, Odyss. 5, v. 74; *Cæsar*, de *Bello gallico*, l. 6, ch. 18; *Sherigham*, de *Anglorum gentis origine*, p. 454. Ils eurent encore l'usage d'élever une espèce de colline sur le corps des morts. On trouve dans l'intérieur de la Sibirie (1) beaucoup de ces tombeaux érigés dès les premiers âges. On trouve aussi fort communément en Sibirie & en Suede de ces pots de terre, qui sont une preuve de leur seconde maniere d'enterrer leurs morts. Divers monumens, en assez grande quantité dans la Finlande, le Danemarck, la Suede & l'Ingrie, constatent la troisieme. Lorsque le Prince Orlov fit jeter les fondemens d'un bâtiment à Katschina, on déterra beaucoup de squelettes qui paroissoient avoir été assis dans leurs collines; leur taille étoit gigantesque; ils avoient une hache entre les jambes, de grandes boucles d'oreilles & plusieurs autres ornemens & outils pareils à ceux dont les Finlandois se servent encore aujourd'hui.

(1) On me permettra de me servir du nom de *Sibirie* au lieu de Sibirie; car Sibir étoit autrefois le nom de la résidence du Chan Kutschum, aux bords de l'Irtisch, & le ruisseau qui l'entouroit s'appelloit Sibirka & non pas Siberka. Par la même raison, j'ai préféré de dire *Tatara* & non pas Tartare, parce que le fleuve d'où vient ce nom s'appelle *Tata*. C'est ici un exemple de ces r ajoutées par les François à tant de noms.

Ce n'étoit point là la coutume des anciens Tatares. Lorsque quelqu'un d'entr'eux mouroit, on laissoit un de ses parens, ou à son défaut un de ses amis, pour le garder pendant quelque temps; & s'il étoit de la race souveraine, on ne favoit pas l'endroit de sa sépulture, dit *Rubruquis*. Cette coutume venoit de Perse; le lieu de la sépulture des Rois de Perse étoit toujours ignoré: voyez les Voyages de *Charadin* en Perse, tom. III, p. 76, & tom. IX, p. 103, *édit. d'Amsterdam, in-12.*

Les Scythes appelloient Dieu, *Thur, Thor, Tyr* ou *Odin*; les Tatares lui donnoient le nom d'*Allah*; on ne voit aucune analogie entre ces termes essentiels des deux langues. Quant à ce qui regarde le mot *Thor*, nous trouvons qu'*Hérodote*, dans la réponse d'Inda-Thyrse à Darius, substitue Ζεύς, Jupiter, au nom Scythe. *Jornandes, de rebus geticis*, ch. 5, nous dit que le premier Juge des Scythes étoit appelé *Zeuta*. Ce mot de *Zeuta* ne signifie autre chose que Θεός, car les Doriens & les Lacédémoniens changeoient souvent le Θ en Ζ, de même que les Allemands. *Thur, Tyr, Thor, Jupiter, Zeuta, Zevs, Odin*, n'ont donc qu'une même signification, qui revient au mot Θεός. Les mots *Odin, Atyz, Atin* qui signifient l'unité, est par conséquent une même chose avec *Atin*, Dieu des anciens Phrygiens, avec *Adonai* ou *Jodaim*,

Dieu des Hébreux , *Adonis* , Dieu des Syriens , *Adon* , *Adonin* , Dieu des Phéniciens & des Assyriens , *Vedam* , Dieu des Indiens , *Teut-Atin* , Dieu des anciens Teutons , *Andate* , *And-Atin* , Dieu des Bretons , *Voda* , *Voddon* , Dieu des Arabes , *Adin* , l'Unité des Russes , *Odin* , l'Unité des Esclavons ; toutes ces dénominations ne signifiant autre chose que l'unique & le vrai Dieu : mais quel rapport entre ces mots & le nom d'*Allah* que les Tatares donnoient à l'Etre Suprême ?

Les Scythes avoient une espece de Bapême ; ils jettoient de l'eau sur le corps des enfans nouvellement nés ; & prioient quelques-uns de leurs amis les plus distingués de donner un nom à l'enfant. Cette cérémonie devoit les préserver de tous les dangers auxquels la vie humaine est exposée : voyez *Snorro Sturlonid.* , *Har. Harf. Saga* , ch. 40 & tom. I , p. 223 ; *Olearius* , Voyage en Perse , l. 2 , ch. 9.

Les Tatares au contraire employoient la Circoncision ; cette cérémonie n'avoit lieu que depuis l'âge de sept ans jusqu'à seize : ils pensoient que dès cet instant deux Anges se plaçoient sur les épaules de l'enfant , & tenoient un compte exact de ses actions bonnes ou mauvaises , dès qu'il avoit passé l'âge de seize ans. Lorsqu'une femme

étoit
autou
avec
venu
Diab.
objet
de l'a
de C
lievre
que l
ce file
voilà
avec
Tatar
tradui
dour-
La
des T
qui a
en Isla
par J.
Ces c
sembl
tume
les ap
deux
tes et

étoit prête d'accoucher, le mari tendoit un drap autour de sa cabane, le battoit sans interruption avec des baguettes, jusqu'à ce que l'enfant fût venu au monde, & crioit *Gart-Czit-Kir ! Va-en, Diable !* L'enfant recevoit son nom du premier objet qui se présentoit aux yeux du pere, à l'instant de l'accouchement. De-là vient que le second fils de Czingis-Chan fut nommé *Tolai*, qui veut dire *lievre* : le premier s'appelloit *Tschutschi*, parce que lorsque sa mere revenoit de la captivité avec ce fils, le pere lui adressa ces mots : *Voyez ! la-voilà qui vient avec un Tschutschi*, c'est-à-dire, avec un hôte : voyez les Voyages de *Rubruquis* en Tatarie, & l'Histoire généalogique des Tatarcs, traduite du Manuscrit tatarc d'Abul-Gafi-Bayadour-Chan.

La Mythologie des Scythes, différente de celle des Tatares, se trouve dans un Livre très-rare, qui a pour titre *Edda des Islandois*, écrit en 1215 en Islandois, par *Snorron*, fils de *Sturla*, & publié par *Jean Resenius* à Copenhague, en 1665, in-4. Ces deux Mythologies n'ont pas la moindre ressemblance entr'elles. Les Tatares avoient la coutume de se purifier par le feu, & tous ceux qui les approchoient étoient obligés de passer par deux feux, croyant que cet élément purifioit toutes choses.

Omnia purgat edax ignis.

Le feu consumant purifie tout.

Ovid. Fast. IV, v. 785.

Ils adoroient le Soleil & le Feu, & ne contraignoient personne à embrasser leur religion : Voyez *Carpin & Rubruquis* dans leurs Voyages en Tatarie.

Le seuil du Palais des Chans des Tatares étoit sacré ; quiconque marchoit dessus étoit puni ; il falloit l'enjamber : la porte en étoit également sacrée ; les gens qui avoient reçu quelque grace du Chan, alloient la baiser en pompe & en cérémonie ; & le Chan même, par respect, ne la passoit jamais à cheval : voyez les Voyages de *Chardin*.

Leur divination se faisoit au moyen des os de mouton brûlés. Le Prophete *Daniel*, II, 2, faisant mention des quatre especes de divination, commence par celle qu'il appelle *Hhartumim de Heroujim Toumim*, ce qui signifie, *des os brûlés* : cette coutume est donc très-ancienne, & tire son origine de la Chaldée : les Chaldéens la transmirent aux Medes ; les Medes aux Persans, & les Persans aux Tatares.

Leurs Princes s'appelloient *Gog & Magog*, c'est-à-dire, *Prince des Princes* ; & c'est d'eux que parle *Ezechiel*, lorsqu'il dit : « *Et educam te &*

» o.
 » L.
 Il
 ce q
 Deu.
 eux.
 Reli
 ou c
 Hist
 106
 L
 c'est-
 à-pe
 p. 35
 de l-
 L
 la cc
 qui
 sacre
 bien
 A
 M.
 les C
 lui a
 avoi
 mar
 les

» *omnem exercitum tuum , Persæ , Æthiopes & Lybies cum eis* ».

Ils adhéroient à la doctrine d'*Al-Thenaouiat*, ce qui signifie en langue persanne, *la Religion des Deux Principes* : ils n'avoient point de Lamas chez eux, mais des Schamans, qui professoient la Religion de *Taoffé*, & non pas celle des Lamas ou de la Secte de *Fo* : voyez *Gaubil* dans son Histoire de la Dynastie des Mongous, p. 105, 106, 291.

Les premiers Tatares s'appelloient *Su-Moalls*, c'est-à-dire, les Moalls des eaux : leur pays étoit à-peu-près au nord de la Corée : voyez *Carpin*, p. 39, *Rubruquis*, p. 89, *Gaubil*, dans l'Histoire de la Dynastie des Mongous, p. 2, *remarque 1.*

Le neuvieme jour de la lune de Mai, ils avoient la coutume d'assembler toutes les jumens blanches qui se trouvoient dans leurs haras, pour les consacrer à Dieu. Tous ces exemples prouvent combien différent les Tatares & les Scythes.

Ajoutons quelques mots à l'égard des Chinois. *M. de P.* auroit pu se convaincre facilement que les Chinois ne sont ni Tatares ni Scythes. *Carpin* lui auroit appris, p. 40, que *Czingis-Chan*, après avoir vaincu les Naimans & les Kara-Kitains, marcha contre les Kitaiens, c'est-à-dire, contre les Chinois ; que leur Empereur rassembla de

grandes forces ; & que le combat s'étant engagé , les Mongales (nom dérivé de celui de Moalls) furent vaincus , & que Czingis-Chan , avec les débris de son armée , s'enfuit dans son pays. Quelque temps après , il alla attaquer avec de nouvelles troupes les Huires ou Jugurs , qui étoient Chrétiens Nestoriens , & qu'il vainquit. C'est d'eux que les Mongales ou Tatares ont pris les caractères de leur écriture. Delà Czinghis-Chan marcha contre les Sarviurs , les Caranites ou Cara-Its , les Voirœts ou Uirœts & contre les Comans , & subjugua leurs pays. Peu de temps après , il rassembla tous ses peuples pour aller attaquer de nouveau les Kitaiens , sur lesquels il remporta enfin la victoire : ces derniers ne portoient point de barbe ; leur figure ressembloit assez à celle des Mongales , mais ils n'avoient pas le visage si large ; ils avoient une langue qui leur étoit propre , & les ouvrages qui sortoient des mains de leurs artisans égaloient en perfection ceux des peuples les plus policés : leur pays abondoit en bleds , en vins , en or , en argent , en soieries , enfin en tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. *Carpin* ajoute : » Les Kitaiens » ou Chinois sont de petite stature & parlent du » nez ; ils ont , comme tous les Orientaux , les yeux » petits ; ils sont excellens ouvriers en toutes

» for
» en
» fir

C

que
du p
bear
res c
afflu
recu
Tata
mêr
les
mur
de f
dans

N

que
fur
conc
cepe

» LC

» &

» la

» dr

» le

J

» fortes de métiers , & leurs médecins fort experts
 » en la connoissance des vertus & propriétés des
 » simples ».

Ce rapport de *Carpin* n'est pas conforme à ce que *M. de P.* dit de leurs ouvriers : les relations du premier sont confirmées par le témoignage de beaucoup d'Écrivains chinois & des Missionnaires qui ont voyagé dans le pays. Nous sommes assurés , d'après les faits que ces Missionnaires ont recueillis , que les Kitaiens ont été défaits par les Tatares. Est-il raisonnable , après cela , d'être du même sentiment que *M. de P.* , lorsqu'il dit que les Tatares & les Kitaiens ont une origine commune ? Je ne crois pas que l'on puisse ajouter plus de foi à ce qu'il dit de leur inexpérience totale dans toute espece d'ouvrages.

M. de P. prétend que les Scythes , aussi-bien que les Chinois , avoient un dragon représenté sur leurs drapeaux & sur leurs boucliers , d'où il conclut qu'ils ne sont qu'un même peuple. *Tacite* cependant attribue aux Scythes un usage différent :
 » Lorsque les anciens peuples de la Scandinavie
 » & du Nord , dit-il , ou les Scythes , alloient à
 » la guerre , ils peignoient leurs boucliers , leurs
 » drapeaux , leurs visages & leurs mains de cou-
 » leur noire , afin de faire plus de peur à l'ennemi.
 Je m'appuierai encore , pour ce qui concerné

240 RECHERCHES HISTORIQUES

l'origine des Tatares , des Scythes & des Chinois , du passage d'un Auteur que M. de P. cite souvent en sa faveur , le célèbre M. Fischer , qui s'exprime cependant ainsi , dans son Traité de l'origine des Tatares , p. 46 : « Je vais démontrer » ici en peu de mots , 1°. que les anciens Tatares , » situés aux confins de la Chine , n'ont aucun rapport de sang ni de langage avec ceux qui portent » aujourd'hui ce nom ; qu'au contraire , ils leur » sont absolument étrangers : 2°. que les nations » asiatiques & européennes , que nous nommons » indistinctement Tatares , sont originaires des » Turcs : 3°. qu'avant Czingis-Chan les anciens » Mogols étoient de la même origine , & parloient la même langue : 4°. que les Mongols , » qui descendent aujourd'hui d'un mélange de diverses nations , principalement des Kalmaks (1), » adopterent leur langage ».

(1) On me permettra de me servir du nom *Kalmak* au lieu de celui de *Kalmuk* ; parce que ce mot vient originellement des Tatares Mahométans , qui , portant de grands turbans , ont donné , par dérision , à leurs voisins les *Elutes* , le nom de *Kalmaks* ou *Kalpaks* , à cause de leurs grands bonnets ; & qui , par la même raison , ont donné le nom de *Kara-Kalpaks* à leurs confreres , les *Mankattes* , qui portent de grands bonnets noirs : ils

Il n
veuille
grande
ceux q
pris et
s'apper
un prin
terme
selon e
essence
qu'elle
des me
de *in*
néral ,
Ils réu
veulent
fait par
sur les
métaux
être le

Ils appe
par rapp
Kara-K
bonnets
pak , qui
Kalmou

Il n'est pas moins surprenant que M. de P. veuille que la Chymie soit restée dans la plus grande imperfection dans l'Empire de la Chine : ceux qui savent que le mot *Chymia* ou *Simia* est pris chez les Orientaux dans un double sens, s'apercevront bien que M. de P. s'appuyoit sur un principe erroné. Les Orientaux distinguent le terme de *Chymia* de celui de *Simia*. La Chymie, selon eux, ne s'exerce que sur les sucs & sur les essences des plantes, & c'est par extension qu'elle comprend la préparation des minéraux & des métaux ; ils se servent du nom particulier de *Simia*, lorsqu'ils parlent de la Chymie en général, & des effets merveilleux qu'elle produit. Ils réunissent toujours ces deux mots, lorsqu'ils veulent désigner toutes les opérations que l'on fait par le moyen du feu ; tant sur les animaux & sur les plantes, que sur les minéraux & sur les métaux. Il est étonnant que M. de P. ait voulu être le premier à contester la connoissance des

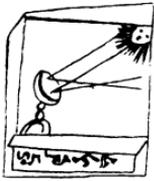
Ils appellent les Persans *Kesit-Bashi*, ou *têtes rouges*, par rapport à leurs bonnets rouges ; & les Mongoles, *Kara-Kalmaks* ou *Kara-Kalpaks*, par rapport à leurs bonnets brun foncé : ainsi comme le mot *Kalmak* ou *Kalpak*, qui signifie un bonnet, est leur vrai nom, & non *Kalmouk*, je me servirai toujours de celui-là.

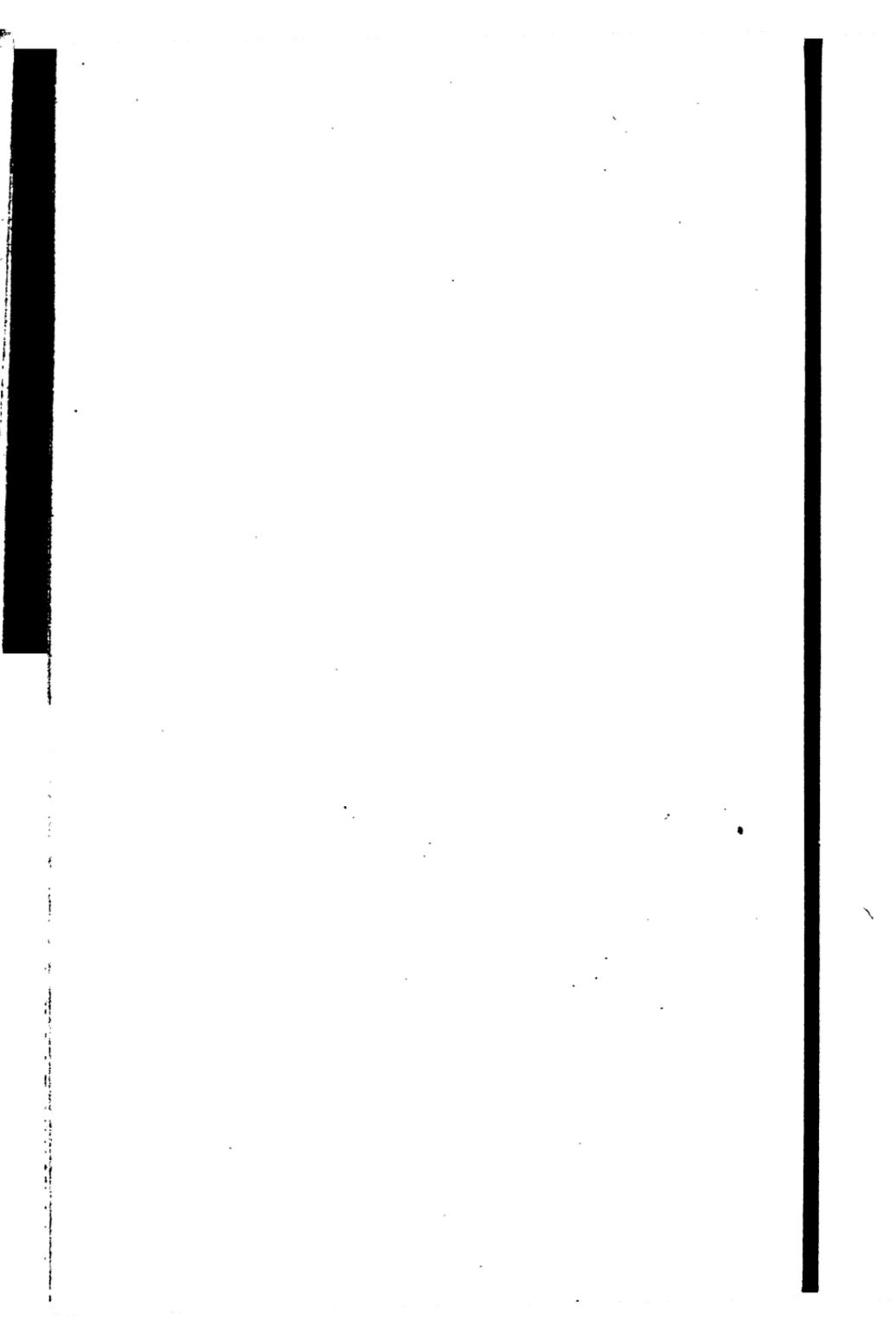
éléments de la Chymie, à un peuple qui non seulement en distingue si bien les diverses parties, mais duquel même nous avons reçu sans contredit les premières notions de cette science.

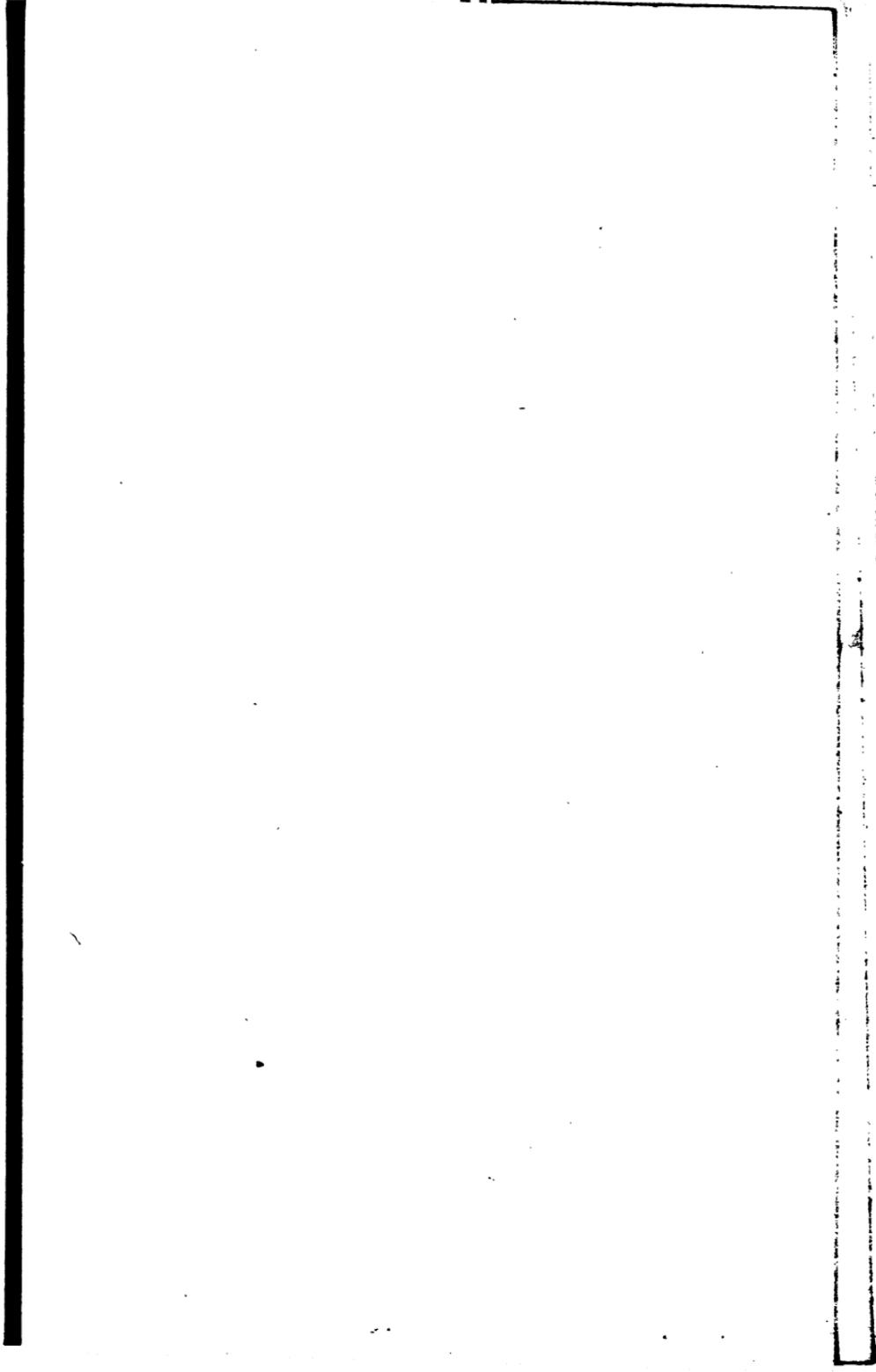
M. de P. dit de plus que l'usage de l'or & de l'argent est défendu aux Chinois, parce que dans aucun pays on ne trouve autant de filous & de fripons que chez eux. Mais d'où viennent ces barres d'or & d'argent sur lesquelles on voit les mêmes empreintes & les mêmes caractères que sur l'encre appelée de la Chine, si connue en Europe, & que les marchands russes rapportent en échange de leurs fourrures; mais que, selon les ordonnances de Russie, ils sont obligés d'échanger chez les Gouverneurs de leur nation, dans les villes frontières, contre de l'argent monnoyé en Russie? Il paroît que M. de P. avoit des notions confuses sur cet objet, ou qu'il vouloit parler d'autre chose; c'est au moins ce que j'ai cru entrevoir. Il existe, il est vrai, à la Chine une défense générale d'exploiter les mines, qui sont en grande quantité dans le pays, sous prétexte d'empêcher la corruption de l'air; mais le véritable motif de cette défense est de prévenir le luxe, & de tenir à bas prix tous les objets de première nécessité. Cette Loi sage en elle-même est fortifiée par une autre considération qui en empêche les inconvéniens.

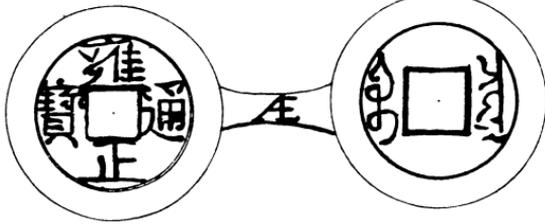
2-
,
-
e
S
e
S
S
e
r
e
-
Z
S
?
S
;
,
-
e
-
-
c
-
e













o
o
n
l
P
C
a
c
f
e
r
x
x
x
x
x
x

Les Européens, par la nature de leur commerce, sont obligés de le faire avec des especes d'or & d'argent, qui suffisent à la circulation intérieure de l'Empire, sans faire mention d'une autre branche secrette de commerce qui subsiste entre les Japonois & les Chinois, & qui est la source d'un profit immense pour ces derniers.

Outre ces barres, qui sont particulièrement destinées au commerce, il y a encore la monnoie courante de l'Empire : les especes sont de différentes grandeurs ; on y voit d'un côté le nom de l'Empereur, & sur le revers, cette inscription : *Bau-Tschoun, Monnoie de l'Empire*, comme on peut le voir dans les figures que nous en donnons. Cette monnoie n'est cependant pas la seule qui ait cours dans l'Empire : la note & les figures que je joins ici, & que je dois à un de mes amis, serviront à faire connoître celle qui est encore en usage, & que l'on frappe à l'occasion des événemens particuliers.

« Une personne que vous connoissez très-bien,
 » dont j'ai promis par serment de taire le nom,
 » vint me voir peu de jours après votre départ,
 » & me montra, sous la foi du secret, des dessins
 » que *** avoit fait soigneusement copier sur des
 » médailles fort rares, jamais & nulle part con-
 » nues jusqu'ici, que *** , Jésuite Missionnaire à

» la Chine , fraîchement revenu de ce pays , s'est
 » procuré. Acceptez-en la copie , que j'ai pris
 » moi-même , avec tout le soin que j'ai pu , dans
 » le cabinet de cette personne. Recevez un trésor
 » dont vous êtes seul possesseur dans la république
 » des lettres , excepté *** , qui en fait un secret.
 » A Pétersbourg , aux Ides de Juillet 1774 ».

LOECHNER (i).

Toutes ces figures représentent des emblèmes
 & des hiéroglyphes qui ne sont que les symboles
 de leur religion , & les expressions de leurs sciences
 & de leurs arts. L'animal auquel M. de P.
 donne le nom de dragon , de lézard brésilien , &
 que dans un autre endroit il croit être un crapaud
 avec des aîles & une queue d'éléphant , n'est autre
 chose que le *Thermuthis* ou le Serpent sacré des
 anciens Égyptiens , comme on pourra s'en con-
 vaincre par l'inspection des figures mêmes. On
 pourra en trouver une explication plus détaillée
 dans *Orus Apollo , De sacris apud Ægyptios notis
 ac calaturis : Parisiis , 1548.*

« Comment représentent-ils le monde ? Pour
 » le peindre , ils tracent un serpent mordant sa

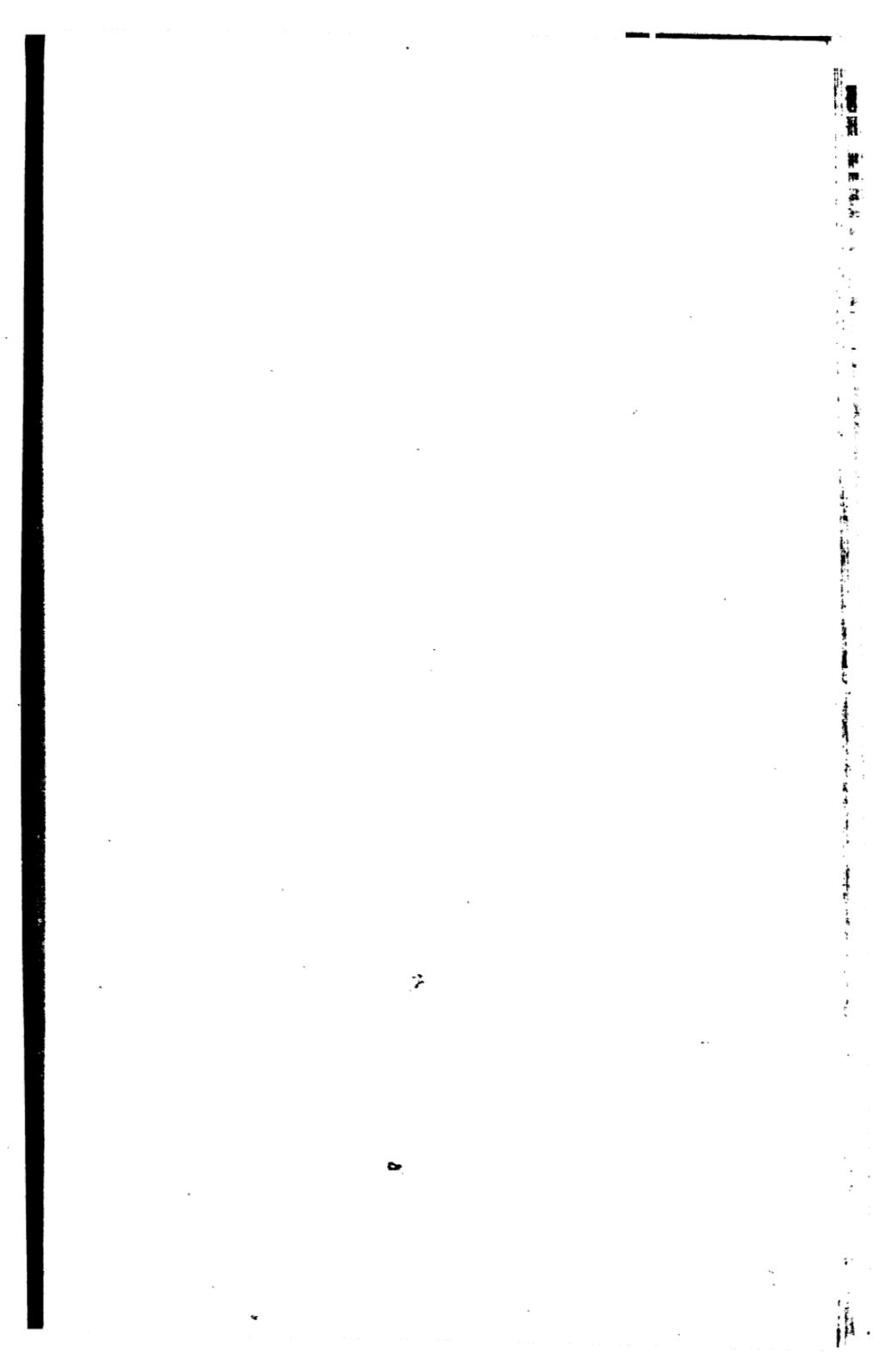
(i) M. *Loechner* , Strasbourgeois de nation , est le même
 qui remplit actuellement la fonction de Professeur du noble
 Corps des Cadets , à Saint-Pétersbourg.

» queue, & parfemé de diverses écailles, qui
 » sont autant d'emblèmes mystérieux des étoiles
 » qui ornent le Ciel & l'Univers. Cet animal est
 » lourd comme la terre, aussi léger & glissant
 » que l'eau; & comme, en changeant de peau,
 » il quitte tous les ans sa vieilleffe, ainsi l'année
 » expirante, produite par la révolution du mon-
 » de, se renouvelle & rajeunit en quelque sorte.
 » En rongant sa queue, il désigne que les êtres
 » qui sont produits dans l'Univers par les soins de
 » la Divinité, rentrent en quelque façon en elle,
 » & se réduisent à rien ».

Les exemples que *M. de P.* cite pour donner une idée du goût des Chinois, à l'égard des arts & des sciences, sont défectueux. Parce qu'il voit chez eux des figures à plusieurs visages & avec sept mains, il en conclut que ce sont des ignorans, & qu'ils ne sont point descendus des Égyptiens. Il eût d'abord fallu, pour avancer une opinion aussi décisive, déterminer ce qu'on entend par les vraies sciences; il eût fallu examiner ensuite comment ils combinent celles qui sont utiles avec celles qui sont agréables: il seroit difficile d'en trouver de la première classe dans lesquelles ils n'excellent pas; leur caractère ne les porte pas aussi vivement vers les secondes, parce que ce peuple, peu corrompu par le luxe, aime

mieux s'occuper d'objets qui , en procurant la véritable utilité de l'homme , amènent nécessairement l'agréable à leur suite. Peut-on blâmer un tel peuple & de tels principes ?

Ces figures à plusieurs visages & à sept mains , &c. paroissent singulieres à M. de P. ; mais sont-elles plus étonnantes que la statue de Janus ? Ce sont des allégories destinées , non à faire briller l'habileté de l'Artiste , mais à donner aux sens une idée des facultés de Dieu. Cette multiplicité de visages & de mains est l'emblème de la présence & de la toute-puissance de l'Être-Suprême , & sert à rappeler à la mémoire de l'homme les sept vertus principales dont il doit s'occuper. M. de P. a tort , même en considérant ces ouvrages relativement au goût qui y présida. Je possède une figure originale de leur fameux *Fudsi* ou *Confucius* ; tous ceux qui l'ont vue l'ont admirée , & je ne crois pas qu'un de nos Artistes soit capable de la mieux travailler. Ce ne sont point les traits du visage qu'il faut considérer ; car je rirois d'un artiste qui donneroit à une figure chinoise le visage d'un Européen ; leurs traits sont fort différens des nôtres : je n'entends parler que de la perfection du travail. La figure de *Fudsi* que je possède , tient à la main le même globe qu'on voit dans celle de la figure représentée sur l'autel du







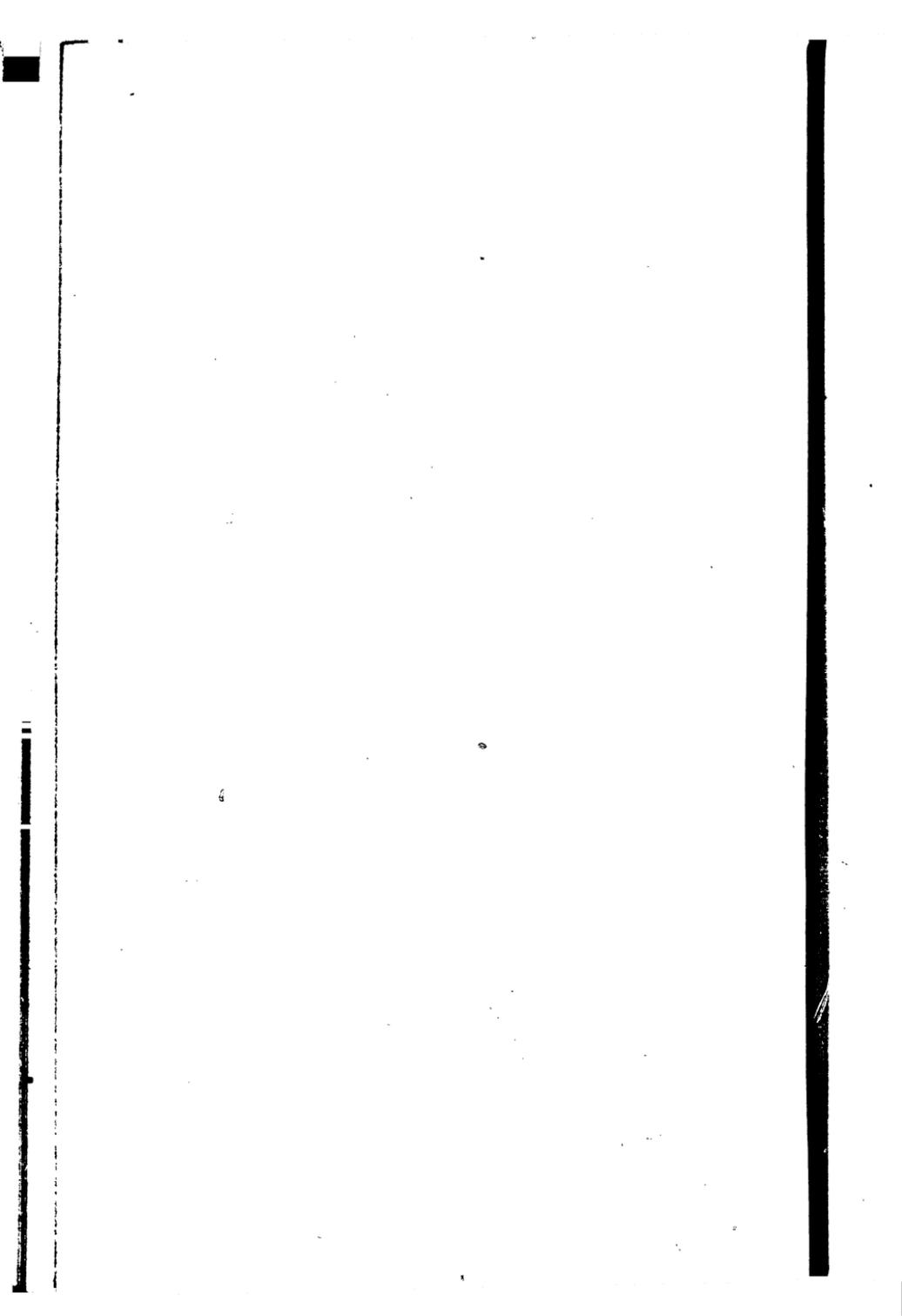


tableau d'Herculanum. Il n'est point de connoisseurs qui ne fassent cas des tableaux chinois représentant toutes sortes de payfages en terre grasse, qui remplissent seuls un des appartemens du nouveau Palais d'Oranienbaum, près de Saint-Petersbourg.

M. de P. a certainement tort à l'égard de l'objet sur lequel il attaque M. de Guignes, à la p. 162 de ses Recherches : il prétend que, comme l'on ne trouve chez les Chinois aucune trace des animaux ni des emblèmes qui étoient en vénération chez les Égyptiens, l'on peut en conclure qu'il n'y a aucune analogie entre ces deux peuples. Cependant l'on trouve chez eux la vache, symbole de la fertilité, & toutes les autres figures emblématiques sous lesquelles les anciens habitans de l'Égypte représentoient les différens attributs de l'Être-Suprême. Cela seul forme une prévention très-forte contre ce que nous dit M. de P. Ajoutons à cela la ressemblance qui se trouve entre l'espece de culte que les Chinois rendent à la vache, avec celui que les Égyptiens rendoient à tous les animaux qui pouvoient leur nuire ou leur être utiles; non qu'ils les adorassent comme des Dieux, ainsi qu'on l'a cru mal-à-propos, mais par reconnoissance pour les uns, & par crainte du mal que les autres pouvoient leur causer.

Sans s'arrêter aux expressions de M. de P. sur ce que les Missionnaires nous ont rapporté des écrits de *Fudsi* ou *Confucius*, on ne sera pas fâché de savoir que ce Législateur a prédit la venue d'un Sauveur : c'est ce que les Chinois représentent sous l'emblème d'une figure qu'ils appellent *Burchan*, nom qu'ils donnent aussi à Dieu. Ce *Burchan* a les jambes croisées, tenant dans son sein un pot du même métal que le reste de la figure : suivant la prédiction que les Chinois disent avoir été accomplie, Dieu l'a envoyé sur la terre pour instruire les hommes ; après quoi, il est remonté au Ciel. Le pot qu'il a dans son sein signifie l'extrême pauvreté dans laquelle il a vécu ; il avoit promis l'abondance dans la vie future à ceux qui rempliroient les devoirs de l'humanité envers leurs semblables, & qui vivoient selon les principes de la morale. Ce qui regarde cette partie des dogmes religieux des Chinois sur ce sujet, est décrit dans un passage du *Sind-Hind* ou *Livre du siècle des siècles*, que je vais rapporter. C'est *Fudsi* qui parle : « Le Monde ayant été créé, les hommes » vécutent long-temps dans une grande sainteté ; » ils avoient le don de prophétie, & possédoient » en outre des forces surnaturelles & miraculeuses. » A cet âge d'or succéda une époque malheureuse ; » la terre produisit une plante douce comme le





» miel (appelée *schime* dans leurs livres) ; un
 » homme vorace vint qui en goûta, & qui, par
 » ses éloges, fit naître l'envie aux autres hommes
 » d'en manger. Dès-lors la sainteté disparut de
 » dessus la face de la terre ; leurs forces furna-
 » turelles & miraculeuses, la longueur de leur
 » vie & leur grandeur diminuèrent ; & le monde
 » fut obligé de vivre long-temps dans les téné-
 » bres, jusqu'à ce que le soleil & les astres revin-
 » rent répandre la lumière sur la terre consternée.
 » Pendant cet intervalle, l'âge des hommes, les
 » forces du corps & les vertus diminuèrent encore
 » davantage ; enfin la vertu disparut entièrement,
 » & à sa place parurent l'adultère, le meurtre,
 » l'injustice & tous les vices : & comme en même
 » temps la terre ne produisoit plus rien pour leur
 » nourriture, la nécessité fit inventer la charrue ;
 » mais comme ni la vie ni les propriétés n'étoient
 » point assurées, on choisit le plus sage pour
 » maître & pour gouverner. Cet homme fit le
 » partage de la terre & des biens ; alors parurent
 » plusieurs Burchans envoyés pour convertir le
 » monde dépravé. *Enedkek* (1) fut un des plus

(1) On donne, suivant le témoignage de M. Bayer, le nom d'*Enedkek* aux lettres alphabétiques des Brachmanes ; & les Kalmaks, ainsi que les Mongols, assurent que ce

250 RECHERCHES HISTORIQUES

» illustres. Cela dura jusqu'au temps où les mortels
» ne véerent plus que cent années. Dans ce temps-
» là , vint le grand *Burchan* , fondateur de la reli-
» gion des Lamas , *Dshakdshimmuni* ; il établit
» ses dogmes chez soixante & une nations , mais
» par malheur chacun les prit dans un sens opposé :
» delà naquirent la division & les différentes reli-
» gions qui sont répandues dans le Monde ».

Quoi qu'en dise *M. de P.* , ce passage ressem-
ble fort à ce que l'Écriture nous rapporte.

- 1°. De l'innocence des premiers hommes.
- 2°. De leur péché & de leur chute , pour avoir mangé d'un fruit défendu.
- 3°. Du décroissement de leurs années de vie.
- 4°. De leur méchanceté.
- 5°. De l'origine des Souverains.
- 6°. De la confusion des langues.
- 7°. De la mission des Docteurs & des Prophètes.

mot d'*Enedkek* ne signifie autre chose que les Indes : c'est delà que les Grecs du moyen âge ont appelé les Indes , *India* , ce qui se rapproche assez du mot d'*Enedkek* : voyez *Bayer* , *Comment. Acad. Petrop.* tom. 4 , p. 297. Ceci se confirme par les figures mêmes , dont le visage , les yeux , les oreilles présentent la forme que la nature a donnée à ces organes chez les Indiens.

Je ne déciderai pas qui des deux a copié l'autre ; je m'en tiendrai là sur cette matiere.

M. de P., à la p. 319, veut priver les Chinois de la gloire d'avoir inventé la Porcelaine & l'Imprimerie : il s'autorise du rapport de M. Lange, Vice-Gouverneur d'Irkurzk & Conseiller d'État, qui avoit été envoyé à la Chine par la Cour de Russie. Mais M. Lange dit seulement que la plus belle porcelaine se fait aujourd'hui au Japon ; & la porcelaine japonoise que l'Empereur de la Chine envoya par Ismailov à Pierre I^{er}, ne prouve pas mieux que les Chinois n'en font pas les inventeurs. Un moyen sûr de connoître quel est le peuple qui a inventé un art, est de savoir si la dénomination primitive de cet art est due à la langue de ce peuple, & je vais lever tout doute à cet égard. *Facfur* ou *fakfour* étoit le furnom ou le titre des Rois qui regnoient sur les contrées méridionales de la Chine, c'est-à-dire, des Rois naturels & originaires du pays, tels que ceux de la Dynastie de *Song*, & non des Princes étrangers qui s'emparoiert du pays les armes à la main. C'est de ce nom que les Porcelaines de la Chine sont appelées *Facfuri* dans tout le levant, nom que les Russes ont altéré en celui de *Farfuri*. Il est donc naturel de penser que l'art de la Porcelaine fut inventé dans les provinces méridionales de la Chine.

Les Chinois ont un secret particulier pour y poser les couleurs : on voit beaucoup de porcelaine peinte en noir , soit avec de l'encre que l'on appelle de la Chine , ou du Cobalt.

On ignore en Europe l'art d'appliquer les demi-métaux en peinture ; & les épreuves qu'on en a faites n'ont pu résister à l'action du feu : les Chinois possèdent cependant ce secret , ce qui fait assez voir combien l'imputation de *M. de P.* est fautive , lorsqu'il nie qu'ils eussent la connoissance des principaux procédés de la Chymie.

Quant à l'art de l'Imprimerie , j'ai en ma possession des tables d'impression sur lesquelles sont gravés des discours entiers , qui , par leur contenu , sont certainement de la plus haute antiquité , & telles à-peu-près que les premières épreuves qu'on fit en Europe , lorsque l'art de l'Imprimerie y prit naissance : voyez sur ce sujet les Voyages de *M. Gmelin l'aîné* en Sibérie , tom. I , p. 248.

Les Chinois exercent depuis les temps les plus reculés les arts & les sciences , & jamais ils n'ont employé le secours des peuples qui les avoisinoient. *M. de P.* rapporte , à la page 23 , tom. 2. , qu'un fameux Conquérant , nommé *Koublai* , dont le vrai nom est *Houpilai* , & qu'on surnomma *Chit-Sou* lorsqu'il fut parvenu à l'Empire , fit construire le fameux canal de la Chine , & qu'il

fut le premier qui établit des écoles publiques pour les sciences, les arts & la morale. On a deux choses à alléguer contre cette assertion : la première, que cet Empereur n'entreprit ce projet qu'en conséquence d'un Mémoire que les Lettrés lui présentèrent ; la seconde, que les Lettrés, afin d'engager l'Empereur à y consentir, lui représentèrent dans ce Mémoire, rapporté au long par le Pere *Gaubil* (dans son *Histoire de Gentchis-Can & de toute la Dynastie des Mongous*, p. 183, 184, 185), ce que les Histoires chinoises disoient du soin que *Yao*, *Chun*, *Yu*, & les plus illustres Empereurs des familles *Hia*, *Chang*, *Tcheou*, avoient eu de faire fleurir les sciences ; ils y détailloient ensuite ce qu'avoient fait les Empereurs des *Han* pour la recherche des Livres & le rétablissement des sciences dans tout l'Empire. Ils louent sur-tout l'Empereur *Taouti* des *Ovey*, & parlent du College où ce Prince entretenoit trois mille Lettrés, qui travailloient sur toute sorte de matieres. Ils ne font qu'indiquer ce qui se passa sous les *Tfins* ; & ils parlent du grand College que fit bâtir l'Empereur *Vouti* ; ils font aussi mention des grandes choses que l'Empereur *Venti* de la Dynastie des *Song* exécuta pour le progrès des sciences ; ils s'étendent beaucoup sur ce que fit l'Empereur *Tait-Song* de la grande Dynastie des

Tang: « Ce Prince, disent-ils, fit bâtir un Collège
 » magnifique, où il y avoit douze cents cham-
 » bres pour la demeure des Lettrés. On y enseig-
 » noit toute sorte de sciences, & on y voyoit des jeu-
 » nes gens de toutes les nations, & de la pre-
 » mière qualité; les Rois & les Princes étrangers
 » envoioient leurs enfans pour être élevés dans
 » cette Académie, établie à *Sigan-Fou*. L'Empe-
 » reur alloit lui-même quelquefois entendre les
 » leçons publiques des Docteurs, interroger les
 » écoliers, & récompenser les maîtres & les disci-
 » ples. *Coat-Song* imita son pere *Tait-Song*, &
 » fit bâtir des écoles impériales, &c. jusques dans
 » les villages ». Les Lettrés finissent par représen-
 ter combien il seroit utile d'imiter ces exemples.

Le style emblématique sous lequel est voilée la morale chinoise, offre de grandes difficultés aux recherches des Savans : mais il n'en est pas moins constant que les plus grandes vérités sont cachées sous ces emblèmes; & que les Chinois ont employé cette méthode de dessein prémédité, afin de pouvoir s'occuper tranquillement des arts & des sciences au sein de l'Empire, dont les frontières ne sont bordées que par des peuples à demi barbares. Aussi le jugement que des gens de lettres ont porté sur ces derniers, a influé sur ce qu'ils nous ont dit des Chinois.

Il n'a pas été difficile à un peuple vertueux & instruit des véritables principes qui peuvent conduire l'homme au bonheur, d'éclairer un Conquérant, quoique Tatar, & de l'initier dans les mystères des anciens Égyptiens ; c'est ce qui est assez prouvé par les belles actions de l'Empereur actuellement regnant, & par ses Édits, qui sont des exhortations vraiment paternelles (1). Sa vie est celle d'un Sage qui gouverne un peuple sage.

Lorsque l'Empereur meurt, son corps est exposé en public, ainsi que le pratiquoient jadis les Égyptiens : le peuple assemblé lui décerne son suffrage pour l'immortalité, lorsqu'il a gouverné l'Empire avec droiture, avec sagesse & avec l'affection qu'un père doit avoir pour ses enfans. S'il n'a pas mérité cet honneur, il est enterré sans pompe dans un lieu écarté. Telle fut la conduite des Chinois vaincus, à l'égard de leurs Conquérans. La seule ressource qui leur restât pour conserver leurs anciennes mœurs, leurs coutumes & leurs usages,

(1) Nous en avons une traduction en russe, que M. *Alexius Leontier*, Interprète pour la langue chinoise, & Secrétaire du Collège des affaires étrangères à Saint Pétersbourg, nous en a donnée, dans cette ville, en 1772, in-8°, contenant vingt-six Édits ou exhortations de l'Empereur de la Chine à son peuple.

étoit d'instruire eux-mêmes leurs Empereurs.

L'Histoire de la Chine remarque expressément à l'occasion de l'incurfion de Czingis-Chan, « qu'il » n'avoit fait que piller, tuer, brûler & détruire » les Royaumes, ainsi que les Mongous qui étoient » sous ses ordres; elle l'accuse de tous les crimes, » dont le plus grand étoit de détruire les familles » royales, & de couper la trame de la généra- » tion: les esprits & les hommes en crevent de » dépit & crient vengeance; car enfin on ne sau- » roit dire au juste en quoi consistoit sa religion ». Il n'est gueres possible de faire un portrait plus effrayant de ce Conquéreur; & l'on doit supposer que le peuple qui l'a fait, avoit des mœurs plus humaines, & qu'il connoissoit mieux les principes de la morale. Czingis-Chan étant mort, son fils Ogotay prit possession du Trône: ce Prince, élevé sous les yeux de son père, avoit hérité de son caractère despotique & sanguinaire; voyons s'il le conserva. L'Histoire de la Chine rapporte qu'encore au commencement de son regne, les Mongous n'avoient ni loix ni coutumes fixes pour le Gouvernement; les Officiers nommés pour gouverner les provinces faisoient mourir selon leur volonté, & enveloppoient dans le massacre des familles entieres; mais elle remarque aussi-tôt après qu'un Mandarin de la race royale des *Leao*, appelé

appelé *Yelutchoutfay*, que Czingis-Chan avoit déjà fait venir à sa Cour, & pour lequel il conçut dès la première entrevue une grande estime, fut chargé par son fils de dresser des loix, & elle n'oublie pas d'ajouter qu'Ogotay, après leur publication, les fit observer sévèrement. Elle rapporte de plus que ce même Mandarin disposa Ogotay à déterminer ce que chaque famille chinoise donneroit tous les ans en redevance au Souverain, tant en foie, & en argent qu'en grain. Dans un autre endroit, cette Histoire dit qu'il s'instruisoit lui-même de tout ce qui étoit relatif au Gouvernement de son Empire. Se trouvant un jour sans provisions de ris & de foieries pour l'entretien de son armée, les Grands lui représentèrent que le pays conquis ne feroit d'aucune utilité, à moins qu'on ne tuât tous les Habirans, & qu'en se débarassant de ces gens inutiles, on pourroit faire de leur pays de vastes pâturages, qui pourroient être d'un grand secours. Ogotay, dont l'instruction avoit déjà adouci le caractère, consulta son Mandarin sur cette proposition : celui-ci, après lui avoir expliqué la vraie manière de rendre un pays utile & heureux, en satisfaisant aux besoins de l'Empereur, sans incommoder les peuples, lui fit sentir ce que cette idée présentoit d'horrible & d'inhumain.

L'Histoire ajoute que l'Empereur admira son discours, & qu'il comprit qu'un Souverain devoit penser à autre chose qu'à se rendre fameux par les massacres; qu'il falloit des Capitaines pour combattre, mais qu'on a besoin aussi de Magistrats pour gouverner, de Paysans pour labourer, de Marchands, de Mandarins pour avoir soin des revenus de l'Empereur, & même de Gens de lettres; & qu'enfin tous les projets du Mandarin, pour la prospérité de l'Empire, furent mis en exécution.

On voit aussi dans un autre passage de l'Histoire chinoise, que l'Empereur *Mengko* persuada aux Mongous de s'adonner aux sciences; qu'il fit des efforts incroyables pour en venir à bout, & qu'il y réussit tellement, que les Tatares ne cèdent en rien aux Chinois.

M. de P. a cru devoir encore reprendre, p. 17, tom. 2, *M. de Guignes* & *M. l'Abbé Barthelemy*, sur trois autres objets: sur la chevelure des Chinois, prétendant que ceux-ci avoient été forcés par les Tatares, depuis l'année 1644, à se couper les cheveux; sur leurs bonnets pointus, qu'il regarde comme une coëffure propre aux Tatares; & sur leurs barques, qu'il assure être plus semblables aux canots des Esquimaux & des Hurons & aux gondoles de Venise, qu'aux bateaux qu'on

employoit sur le Nil. Les relations des Navigateurs européens, qui font journellement le commerce de la Chine, ne méritent sans doute pas moins d'attention & de foi que les conjectures de M. de P. Nous savons par eux que tous les Chinois portent une grande queue tressée sur le sommet de la tête, & qu'ils n'ont que le devant de la tête rasé; au lieu que les Tatares se rasent un petit carré sur le haut de la tête, & font descendre leurs cheveux du haut jusques sur les tempes de part & d'autre. Ils se rasent aussi les tempes & le col, puis le front jusqu'à la nuque, & laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusques sur les sourcils; au côté du derrière de la tête ils laissent des cheveux, dont ils font des tresses, qu'ils laissent pendre jusques sur les oreilles. *Rubruquis, Voyage en Tatarie, ch. 8, pag. 15.*

Quant au second point, les Chinois portent un chapeau pointu, parfaitement ressemblant à celui des anciens Égyptiens, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'inspection des médailles que nous avons fait graver; tandis que les Tatares n'ont, pour se couvrir la tête, qu'une simple calotte d'étoffe, qu'ils appellent *Takjà* ou *Kabèdsh*.

Je ne releverai point ce que M. de P. dit sur la ressemblance des canots des Hurons & des Esqui-

maux avec les bateaux à rames de la Méditerranée, parce que tout le monde fait combien la différence en est grande; mais je ne puis donner de meilleure preuve, pour faire voir que les barques des Chinois & celles des Égyptiens sont construites sur un même modele, que de prier mes lecteurs d'examiner celles des Égyptiens, qui sont représentées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, & de les comparer avec celles dont *Marc Paul* (dans ses Voyages, liv. 2, ch. 59, p. 114) nous donne la description, en disant « que » les plus grands vaisseaux de la ville de Singui » sont couverts d'un seul pont, & que chaque » navire n'a qu'un mât pour mettre voile. Ils ne » se servent point des cordes des Canabiens, si ce » n'est pour le mât & les voiles; mais ils font les » manœuvres & les autres cordes de grands roseaux » dont on tire ordinairement les vaisseaux sur le » fleuve. Ils coupent ces roseaux qui peuvent » avoir quinze pas de long; & ramassant les dé- » bris de ces roseaux, ils les tordent & en font des » cordes très-longues, dont quelques-unes sont » de trois cents pas de long; & ces manœuvres » sont plus fortes que les cordes mêmes des Cana- » biens ». Cette espèce de vaisseaux n'est pas la seule dont se servent les Chinois. Le même Auteur, liv. 3, chap. 1, pag. 123, dit: « Les plus

» grands navires dont ils se servent sur mer, sont
 » faits ordinairement de bois de sapin; ils n'ont
 » qu'un pont que nos matelots appellent couver-
 » ture, sur lequel il y a environ quarante barra-
 » ques pour les marchands. Chaque vaisseau a un
 » gouvernail, quatre mâts & autant de voiles; les
 » planches en sont jointes avec des clous de fer,
 » & les fentes en sont bien étoupées; & parce que
 » la poix ou goudron est rare dans leur pays, ils
 » goudronnent leurs vaisseaux avec de l'huile d'un
 » certain arbre mêlée avec de la chaux. Les grands
 » vaisseaux peuvent porter deux cents hommes
 » qui les conduisent en mer avec des rames: cha-
 » que navire peut outre cela porter environ six
 » mille caisses de poivre. Il y a de petites chalou-
 » pes attachées à la queue de ces grands vaisseaux,
 » qui servent à la pêche & à jeter les ancres ».

On voit par ce dernier passage, ainsi que par le
 premier, qu'il ne se trouve aucune ressemblance
 entre les barques des Chinois & les canots des
 Esquimaux & des Hurons, & les gondoles de
 Venise.

Mettons présentement en parallèle la descrip-
 tion que le même Auteur fait des vaisseaux des
 Tatares. » Ils ont des vaisseaux, dit-il, mais qui
 » ne sont pas trop sûrs, n'étant joints qu'avec des
 » chevilles de bois & des cordes faites d'écorces de

» certains bois des Indes : ces écorces sont prépa-
 » rées à-peu-près comme le chanvre ; on en fait
 » des filasses, & de cette filasse des cordes très-
 » fortes, liées & ferrées avec du crin de cheval,
 » & qui peuvent résister à l'impétuosité des eaux
 » & de la tempête ; elles ont cela de propre, qu'el-
 » les ne pourrissent & ne se gâtent pas dans l'eau.
 » Ces vaisseaux n'ont qu'un mât, une voile, un
 » timon, & ne se couvrent que d'une couverture ;
 » ils ne sont point enduits de poix, mais de la
 » semence de poissons, & lorsqu'ils font le voyage,
 » ils prennent plusieurs vaisseaux, car la mer est
 » fort orageuse, & les vaisseaux ne sont point
 » garnis de fer ».

Les expressions dont *M. de P.* se sert, en par-
 lant du livre classique des Chinois, appelé *Chou-
 King*, dont *M. de Guignes* a fait imprimer la tra-
 duction, sont mal fondées : le premier reproche
 qu'il lui fait, est de ne donner aucune idée de
 l'origine des Chinois ; comme s'il étoit raisonnable
 de reprendre un Auteur qui auroit écrit l'Histoire
 d'Allemagne, depuis Henri l'Oiseleur jusqu'à Fran-
 çois I^{er}, sur ce qu'il n'auroit pas fait une longue
 dissertation sur l'origine des Allemands. Le second
 est de n'y avoir inféré que les principes les plus
 communs de la morale. Sans doute que *M. de P.*
 ne regarde pas les instructions d'un Empereur à

son peuple, & les discours sur la morale qu'il a tenus à son armée, comme dignes d'être inférés dans l'Histoire? Mais n'est-il pas plus intéressant de lire une Histoire à laquelle on a adapté les principes d'une morale sage, que les historiettes monacales & les détails fastidieux dans lesquels sont entrés une grande partie des Historiens allemands.

Je ne répondrai pas à ce que M. de P. dit des ouvriers chinois qui courent de maison en maison avec leurs outils pour demander de l'ouvrage; il est en contradiction là-dessus avec ce qu'il a dit lui-même, aux pages 8 & 22 du tome 2 : car un peuple qui exerce un commerce considérable & qui possède une grande agriculture, n'est pas réduit à la nécessité de courir de maison en maison pour trouver sa subsistance. Les Chinois ont des foires comme celles qui sont en usage dans tous les pays de l'Europe : les marchands des différentes parties de l'Empire s'y rassemblent pour faire les échanges qui forment la base de leur commerce intérieur & de celui qu'ils font avec les nations étrangères. On lit sur leurs boutiques cette inscription remarquable ; *Pou-Hou*, c'est ici qu'on ne trompe pas ; car la mauvaise foi est punie sur le champ de la corde, sans qu'aucune considération, de quelque espece qu'elle soit, puisse soustraire

le coupable au châtiement. Cette rigueur est même exercée à l'égard des marchands étrangers qui se trouvent en faute, & ils sont punis dans le lieu même du délit.

Quant à la boisson de l'immortalité, sur laquelle *M. de P.* plaisante, elle n'est autre chose que l'exercice des vertus les plus sublimes que prescrit la loi naturelle.

La Métempfycose est un autre objet de l'animadversion de cet Auteur ; je ne dirai autre chose à cet égard, sinon que quelques Lettrés, avec lesquels j'ai eu une conversation sur cet objet, n'ont pu s'empêcher de rire des préjugés qui sont répandus dans la plupart de nos livres sur cette partie de leurs dogmes.

J'ignore ce que *M. de P.* veut faire entendre lorsqu'il dit que les provinces méridionales de l'Empire sont liées avec *Pe-Tscheli*, par le grand canal ; sans doute il regarde le nom de *Pe-Tscheli* comme étant celui d'une province ; mais ce n'est nullement la signification de ce terme : on appelle *Tscheli* le lieu qu'habite l'Empereur avec sa Cour, ou un endroit dans lequel il y a un palais impérial. Ce terme signifie *la Cour* ; & le nom de *Pe-Tscheli* est toujours donné à la ville où l'Empereur a jugé à propos de fixer sa résidence pendant les diverses saisons de l'année.

Telles sont les erreurs principales que j'ai cru devoir relever dans le Livre des Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois; mais comme il pourroit encore rester quelque doute sur la différence entre l'origine de ce dernier peuple & celle des Tatares & des Scythes, je terminerai ce chapitre par une Table polyglotte des Langues parlées par les peuples de la Scythie, du Tangut, de la Chine, par les Tatares, les Mongoles, les Mandzhures, les Kalmaks, les Lamutes: elle fera la preuve la plus convaincante de cette différence; puisque, de tous les termes des Chinois, Scythes & Tatares, que j'y rapproche, il n'y en a pas deux entre lesquels on puisse appercevoir quelque analogie.



—————  —————

TABLE POLYGLOTTE

DES LATINS,	DES SCYTHES.	DES TATARES.	DES TANGUTAINS.
Unum.	Yxi.	Ber.	Dshi, Dshig.
Duo.	Kaxi.	Ika.	Ni.
Tria.	Kolme.	Us.	Sfum.
Quatuor.	Neljaz.	Dort.	Schi.
Quinque.	Wys.	Berz.	Nga.
Sex.	Küs.	Alta.	Tu, Düg.
Septem.	Seitferzen.	Jetty.	Düing, Dung.
Octo.	Kähdexan.	Segys.	Dshid, Dshat.
Novem.	Yh-Dexan.	Togus.	Gu.
Decem.	Kymmenen.	On.	Dshu, Dshu'hambä.
Undecim.	Yxi-Toifta.	On-ber.	Dshu, Dshl.
Duodecim.	Kaxi-Kymmendz.	Aggermi.	Nifchü, Nifchut'- hombä.
Triginta.	Kolmet-Kymmen- dz.	Orus.	Sfum-fchu, Sfum- fchur'hambä.
Quadragesima.	Neljaz-Kymmen- dz.	Köb.	Schi-fchur'hambä.
Centum.	Sata.	Cius.	Dshadshe, Dfer'- hambä.
Mille.	Tuhat.	Myn.	Domdsho, Donzé.
Myrias.	Kymmenen-Ta- hata.	On-myn.	Ti, Ti-dsho.
Centum millia.	Sata-Tuhata.	Cius-myn.	Bom, Bum, Bum- dsho.
Decies centena millia.	Jen.	On-cius-myn.	Saga, Schiva.
Deus.	Jumala.	Tara, Allah.	Sandshü.
Diabolus.	Parkele.	Szaytan.	Ndi, Da, Serefnü.

DU LANGAGE,

DES CHINOIS.	DES KALMAKS.	DES MONGOLES.	DES MANDZHURES.	DES LAMUTES.
Y, Igo.	Negè.	Nege.	Emu.	Umin.
Elb, Länd-go.	Chojyr.	Chouït.	Dzue.	Djor.
San, San-go.	Gurbà.	Gurba.	Ilan.	Elan.
Si, Si-go.	Dorbo.	Dürba.	Düjn.	Digin.
U, U-go.	Tabù.	Tabu.	Sundza.	Tonkan.
Lu, Liu, Liu-go.	Surejd.	Sureja.	Ningun.	Ninkan.
Zi, Zi-go.	Dolò.	Dolo.	Nadan.	Nadan.
Èa, Èa-go.	Naimà.	Naima.	Dzakun.	Djepkan.
Giù, Dfiù, Dfiù-go.	Jeffu.	Juffu.	Niun.	Niun.
Schi, Schi-go.	Arbà.	Arban.	Dzuan.	Men.
Schi-i, Schi-i-go.	Arbangnegè.	Arban-negè.	Dzuan-ému.	Uman-djuluk.
Elb-Schi.	Chorin.	Chori.	Orin.	Djor-mér.
San-Schi.	Guczin.	Guczi.	Guzin.	Elan-mér.
Si-fchi.	Düczin.	Düczì.	Déchi.	Digin-mér.
Zan, i-zzn.	Dzo.	Dzo.	Tangu.	Néma.
Ban, i-van.	Mingan.	Minga.	Mingan.	Men-jemat.
Schi-van, i-i.	Tümcn.	Tume.	Tumen.	Tumen.
Be-van, i-bai-van.	Bum.	Arban-Tume.	Dzuan-tumen.	Néma-men-Jemat.
Schan-di.	Bum-faja.	Dzo-Tume.	Tangu-tumen.	Néma-tumen.
Gui.	Burcan Saiazi (Creator).	Burchan.	Dergi-di.	Sacki.
Tzn.	Czkkir.	Cztkyr.	Churu.	Arinkoh.

<i>Latins.</i>	<i>Seythes.</i>	<i>Tatares.</i>	<i>Tangutains.</i>	
Cœlum.	Taivas.	Kuk.	Lcha, Nôm-icha.	Ju
Nubes.	Pilvi.	Avada.	Pring.	Ph
Ventus.	Tûli.	Cil.	Lung.	D
Procella.	Tuuli-Saa.	Buran.	Lung-tschin.	tû.
Pluvia.	Sade.	Cylyn.	Dsherba, Zar.	Sü
Nix.	Lumi.	Kar.	Kha.	Be
Grando.	Raked.	Buz.	Sferba.	Se
Fulgur.	Leimahus.	Jafzin.	Nom-dfha, dze.	L
Tonitru.	Ukkonen-Julina.	Kukukra.	Bru, Bruk-dâ.	L
Sol.	Auringo.	Kujafz.	Nimakung.	Sc
Luna.	Kuu.	Ay.	Gongkâ, Dofchit.	J
Stella.	Tahiti.	Jyldys.	Nomfchê.	Si
Dies.	Pauva.	Kun.	Nâ, Nak.	S
Nox.	Yo.	Tyn.	Sching.	E.
Annus.	Vuosi-Amfaika.	Ciz.	Lo.	M
Mensis.	Kuokausi.	Ay.	Davhâ.	J
Ignis.	Valkia, Tulli.	Ot.	Me.	C
Fumus.	Savu.	Tytyn.	Dua.	J
Pruna.	Hili, Tucinen-hili.	Ilyk-koa.	Mem-bar.	T
Aer.	Ilma.	Ciz.	Dim.	Z
Aqua.	Vessi.	Su.	Tfchu.	S
Mare.	Meri.	Dengis.	Dfham-tzu.	C
Lacus, Foffa.	Jarvi.	Kut.	Tzu, Dengâ.	C
Infus.	Saari, Salo, Luoto.			I
Fons, Scatebra.	Lahe, Lahten, Sil- ma.	Czizma.	Tfchuni.	
Puteus.	Kaivo.	Kuin.	Tom, Tom-tzu.	I
Terra.	Mâ.	Cer.	Sfa.	
Mont.	Vuori.	Atag.	Eri.	
Collis.	Mattas.	Kfi-ata.	Ritfchùng.	
Vallis.	Laaxi.	Nau.	Buk.	

Chinois.	Kalmaks.	Mongoles.	Mandchures.	Lanazes.
Jun.	Tengri.	Tengri, Tin-gri.	Abki.	Nian.
Phun.	Ulin.	Ulo.	Tugi.	Togotzin.
Da-phun.	Salkin.	Salki.	Edun.	Hoedun.
iü.	Hey-borö.	Czürga, Hey-boro.	Burga, Amba-edün.	Czoma-odia.
Süz.	Churah-borö.	Borö.	Archä.	Udman.
Bou-dfi.	Czafün.	Cafu.	Nimangi.	Imando.
Schandän.	Mendür.	Mindür.	Bonb.	Bot.
Lei.	Sdongjä, Eakilgan.	Galka, Kilina.	Talkian.	Talinuran.
Lei.	Tengri Dogar.	Tengri-Dogorchü.	Andzan.	Agdi.
Schi-ru.	Narän.	Nara.	Sezun.	Jurten.
Jue-län.	Sarä.	Sara.	Bia.	Bäg.
Sin-sin.	Odün.	Odo, Odu.	Ufczcha.	Ofe, Ofeksa.
Schi, Dfcheu.	Udür.	Udür.	Jnengi.	Iniöng.
E.	So.	Synu.	Dobori.	Dolba.
Nän, Sui.	Cil.	Cil.	Aniä.	Anganni.
Jue.	Sarä.	Sarä.	Bia.	Bäg.
Cho.	Gal.	Gal.	Tua.	Togo.
Jän.	Utän.	Uta.	Szangian.	Sangnä.
Tan.	Chalong-cok.	Chalong-cok.
Zi.	Sürüta-chafar.	Sürüta chafar.	Sukdun.	Turan.
Schui.	Ufün.	Ufu.	Muku.	Mu.
Chai, Jan.	Dalay.	Dalay.	Méderi.	Tum.
Chu, Dfche.	Nor.	Nor.	Omo.	Tonker.
Dou, Schan.	Kura.	Kura.	Tän.	Bur.
Juan, cho-Schui.	Buläk.	Buläk.	Sekiän.	Nizäta.
Dfik.	Gudük.	Choduk.	Chufin.
Dï, Tu.	Gazar.	Gadzar.	Na boy chon.	Tog.
Schan.	Uulä.	Oola, Dübbè, Chaddä.	Alin.	Urakizan.
Schan-phin.	Bagan-ülä.	Gubè.	Chada.	Dot.
Schan-gu.	Alini.

<i>Latins.</i>	<i>Scythes.</i>	<i>Tatares.</i>	<i>Tangutains.</i>	<i>Chinois.</i>
Campus.	Peldo.	Bazu.	Tang.	Tschan-tand
Desertum.	Korpi.	Kyr.	Tang.	E-di.
Via.	Tiè.	Cot.	Lom-lam.	Ay.
Sylva.	Matfa.	Urman.	Na, Nak.	Schu-d
Arbor.	Puu, Tammi.	Agas.	Sching.	Schu,
Betula.	Koivu.	Kain.	Kain.	Chua-f
Abies.	Mandy.	Narrad.	Salgyn.	Zjan-f.
Pinus.	Kuufi.	Czirfze.	Sun-fc'
Larix.	Tyt.	Lo-cha
Folium.	Lahti.	Japarak.	Lupt.	E, fchv
Lignum.	Puu, Puiza.	Orun.	Scherem-ju.	Tschai-
Lapis.	Kivi.	Tasz.	Do, Rto.	Schi-fc
Arena.	Heka, Sanda.	Kunt.	Sching-vha, Schama-fin.	Scha-d
Argilla.	Savi.	Balczik.	Samâr, Bak.	Ni, ch
Aurum.	Kulda.	Altin.	Sfer, Sfer-nan.	Gin,
Argentum.	Hopia.	Kumufz.	Ngul urungvù.	in, ir
Æs.	Vaski.	Bakin.	Sang-mar.	Chun-
Orichalcum.	Valando Vaski.	Kola-bakir.	Sem-fser.	Bai-tu
Stannum.	Tina.	Korgasz.	Schani, Schagâr.	Sï, Si
Plumbum.	Plyiy.	Kara-korgafz.	Schanak, Scharna.	Zian,
Ferrum.	Rauta.	Fémir.	Dsha, Dshak.	Te.
Frumentum.	Ruis.	Afz, Aryfz.	} Sfâm-ba.	Mi.
Triticum.	Vahna.	Buday.		Zin-k
Hordeum.	Outra.	Arpa.		Da-r
Avena.	Kaura.	Sulù.		Lep-
Gramen.	Ruoho.	U'ant, Pfan.		Zou,
Farina.	Jauho.	Ua.	Poona.	Gan-

SUR LE NOUVEAU-MONDE. . 271

<i>Chinois.</i>	<i>Kalmaks.</i>	<i>Mongoles.</i>	<i>Mandchues.</i>	<i>Lamutes.</i>
Tfchan-di, Ti-tandi.	Kodo.	Talakodo.	Nécin-na.	Avolan, An-mundz.
E-di.	Taláh.	Taláh.	Bichan, Tala. . . .	
Ay.	Chalgà, Zam.	Chalga, Sam.	Dzuchun.	Oth.
Schu-dsun.	Gol.	Gol.	Budzan.	Irat.
Schu, Mu.	Modò.	Modo.	Mou.	Mo.
Chua-pi-schu.	Kufun.	Chuffu.	Ila-mou.	Czarban.
Zjan-fun.	Charagay.	Burgafu.	Sakezin.
Sun-fchu.	Szra, Charagay.	Narasfù.	Dzakdan.	Dzagda.
Lo-chan-fun.	Ulan-Charagay.	Szhiniñfù.	Ifzi, Ifi.	Irat.
E, schu-e.	Chantagazun.	Napezi.	Abdacha.	Obdinda.
Tfchai-cho.	Tülian.	Urgüt.	Mou.	Mo.
Schi-fchi-tu.	Czulà.	Czolo.	Veche.	Djol.
Scha-dsch.	Elezün.	Ilifu.	Jongan.	Onüeng.
Ni, chgân-tu.	Balczig.	Czabor, Szavar.	Lÿfchan, Chandubogchom.	Onüeng bulla.
Gin, Gin-dfi.	Alta.	Alta.	Ayzin.	Attan.
Yn, yn-dfi.	Müngo.	Mungu.	Myngun.	Mongen.
Chun-tun.	Dzès.	Ulan-Galict.	Guian.	Czinit.
Bai-tun.	Szara-gooli.	Nogon-Golict.	Teyfzun.	Czuczernie.
Sí, Si-la.	Cagan-Gorgozin.	Cagan-rogolga.	Tocholon.	Toddo.
Zian, Kian.	Chara-gorgozin.	Bugonay-tulga, Chara-rogolga.	Tarczan.	Kongnorin-todze.
Te.	Temür.	Tümür.	Séle.	Sol.
Mi.	Tarò, Chara-Talcha.	Dzékú, Cinkomudszinzi.	Dzektre.
Zin-ko.	Cagan-toràn.	Cagan-talcha.	Mayfe.
Da-mai.	Arbay.	Arbay.	Mudzi.
Lep-dan-mai.	Alefu.	Alefu.	Arfa.
Zou, Tfchao.	Objusjün, Charay-objusjün.	Ubyfñü, Nogo.	Orchò, Soczo orcho.	Orax, Czuk.
Gan-mian.	Gurit.	Talchà, Gurit.	Ufa.	Hultan.

<i>Latins.</i>	<i>Scythés.</i>	<i>Tatares.</i>	<i>Tangutains.</i>
Panis.	Leipa.	Ilm'ak.	Sche.
Radix.	Juri.	Tamar.	Dshud.
Cepa.	Sipuli.	Suchay.	Gog.
Allium.	Kynfi-lauka.	Sarmfak.	Dshok.
Cerevisia, Vinum.	Olta, Vyna.	Sirrà.
Mel.	Hunna.	Bat.	Brandfi.
Oleum.	Olji.	Kindir-may.	Maku.
Butyrum.	Voi, Voita.	Sary-may.	Maku.
Lac.	Maito.	Syd.	Oma.
Ovum.	Muna.	Jimurtka.	Gong-ngà.
Sal.	Suola.	Tua.	Tza.
Caro.	Liha.	It.	Schtcha.
Homo, Mas.	Ihminen.	Kfzi.	Mi.
Vir.	Mies.	Ir.	Poi, Portschà.
Pater.	Ifa, Tarfi.	Ata.	Pa, Atschà.
Filius.	Poika.	Ulum.	Bu, Buzà.
Puer.	Poika.	Ul.	Butschung.
Infans.	Lapsi.	Bala.	Butschung.
Femina.	Vaimo.	Ykifi.
Uxor.	Avio-vaimo.	Katin.	Natschà.
Mater.	Aiti.	Annam.	Ma, Amà.
Filia.	Tutar.	Kys.	Bu-mu.
Soror.	Vanhemi sifar.	Sinlem.	Afchi.
Puella.	Pyka, Pykainen.	Sinlem.	Butschung.
Dominus, Herus.	Ifanda.	Uafi.	Bombù.
Servus, Mancipium.	Orja.	Kut.
Ancilla.	Palka-pyka.	Katin-kut.
Caput.	Paa.	Baça.	Jo.

<i>Chinois.</i>	<i>Kalmaks.</i>	<i>Mongoles.</i>	<i>Mandchures.</i>	<i>Lamutes.</i>
Gu, Mian-schi.	Boorfök talcha.	Talcha.	Dzéku, Efen.	Takezta.
Gen, Schu-gen.	End-jusün.	Undüffü	Tuleche.	Kopkan.
Zun.	Songinä piäs.	Sankina-man.	Elu.	Mangita.
Suan.	Dargil.	Sarenfak-gogot.	Suan da.	Gokohon.
.	Szarà.	Szarà.	Nure.
Mi, Phun-mi.	Bar.	Bar.	Chibfu.
Carent.	Beactin, Toozun.	Modon-tos.	Okoni.
Nai-dfi-jeu.	Toozün.	Taffu.	Suni-Nimengi.	Imfi.
Nai-dfi.	Usjü.	Sü, Su.	Sun.	Okin.
Dan, Gi-dan.	Undügå.	Undügu.	Umacha.	Umta.
Jân.	Dabasün.	Dabaffu.	Ctabfun.	Tak.
Schu, Shou.	Marckan, Mar-chay.	Miachà.	Jali.	Uldoe.
Schin.	Künkümin.	Kung.	Nialma.	Boy, Niare.
Chan.	Mokoterè.	Erè.	Eygen.	Aydi.
Phu, Phzin.	E cegè, Iga.	Iga, eczige, Abà.	Ama.	Aman.
Nan-dfi, Chage.	Kübün.	Ko, Kong.	Chacha-dfiu.	Utru.
Siau-dfi.	Kübün.	Ko.	Chacha-dziu.	Urka.
Siau-jel.	Kookon.	Kobun.	Adzige-dfiu famo.	Kung-a.
.	Afziu.	Afziu.	Emilo.	Azi.
Zi.	Emè.	Eme.	Sargan.	Affeva.
Mu, Mu-zin.	ekè.	Ehe, Ice.	Emé.	Onin.
Nu-dfi.	Kookon.	Kug, Uking.	Sargan-dziu.	Kemalakona-düarttu.
Dfe-dfe.	Egeczì.	Igicze.	Eiun.	Ockim.
Ja-tu.	Koken okun.	Kokenckün.	Sargan-dziu.	Oniat.
Dfchu-schin.	Noymene katun.	Neyon, Noing.	Boychodzi, Lotie.	Okdienatia.
Nu-zai.	Bot, Kitat, Barluk.	Bot, Kitat, Mochlau.	Achà.	Boot.
Ja-chuan.	Muchurog, Kiter, Muchulay.	Sanay barluk.	Néchu.	Boolo.
Tin.	Tologoy.	Tologoy.	Udai.	Doel S

<i>Latins.</i>	<i>Scythes.</i>	<i>Tatares.</i>	<i>Tangutains.</i>
Coma.	Hjuxat.	Czas.	Scha, Gofchia.
Pilus in pecude.	Karvat.	Cun.	Bu-bal.
Frons.	Otza.	Manlay.
Oculus.	Silmat.	Kus.	Ni, Nik, Dshan.
Auris.	Kucrvat.	Kullak.	Nazu.
Nafus.	Nena.	Buron.	Na.
Os p ^l . ora.	Suu.	Avus.	Ka.
Labium.	Huulat.	Ir.	Nolen.
Lingua.	Kjeli.	Tet.	Dfe.
Dulce.	Makia.	Tartu.	Atem, Pufiatem.
Amarum.	Karvas, Haikia.	Azu.	Kvaczermom.
Acidum.	Muikia.	Czacumen.	Niuro.
Durum.	Kowa.	Katu, Bek.	Kaminku.
Molle.	Pehmia.	Jimfiak.
Glabrum, leve.	Paljas, Silia.
Asperum.	Karvainen, Karhia.	Zah.
Calidum.	Lämmin, Lamboinen.	Cila.	Dang.
Frigidum.	Kylma.	Sucook.	Lang.
Humidum.	Marka.	Sucook.	Gambè.
Siccum, Aridum.	Kuiva.	Kurru.	Tarutim.
Grave.	Rafcas.	Aur.	Kuniako.
Leye.	Keira, Koikainen.	Jegil.	Ttchembo.
Magnum.	Suuri.	Ulu, Sor.	Ttchiung.
Parvum.	Peen, Vahainen.	Kken'a.	Kufza.
Longum.	Pitka.	Uzun.	Onoko.
Breve.	Lyhy.	Kyska.	Sokot.
Rectum.	Oikia.	Tus.	Pere.
Curvum.	Vaaza.	Kyngyz.
Quadratum.	Nelkolkanen.
Rotundum.	Ymbyrtajun.	Touczan.

<i>Chinois.</i>	<i>Kalmaks.</i>	<i>Mongoles.</i>	<i>Mandchures.</i>	<i>Lamutes.</i>
Pha, Tiü-phä.	Uziün.	Ufiü, Nofu.	Funieche.	Niurit.
Mou.	Noozun.	Nofu.	Funieche.	Ingat.
.	Onkot.	Unkot.	Onkot.	Onkot.
Jan, Jan-dün.	Nüdü.	Nüdü.	Laza.	Ofal.
Jel-iel-do.	Czekün.	Czike.	Czan.	Korot.
Bi, Bi-dfi.	Chamar.	Chamar.	Oforo.	Ongat.
Niu, Dfui.	Amän.	Ama.	Anga.	Amgni.
Tfchun.	Urul.	Urül.	Témen.	Omin, Homia.
Schefche-ru.	Kelè.	Kole, Küle.	Ilengu.	Elinge.
.	Amdatay.	Amdatay, Am- rugkan.	Canczuchun.	Dallan.
.	Gafzun.	Gafzun, Kaf- zun.	Gofzechon.	Gortan.
.	Turgin.	Gafzuchun.	Gufzuchun.	Dicuerfe.
.				
.				
.	Ilä, Ilia.	Ilä, Ilia.		
Nuan, Vin.				
.				
Lin, Lian.	Dulän.	Dulang.	Butukan, Vé- néechun.	Niamlan.
Schi, Tfchou.	Hiuflün.	Knytung.	Szachurun.	Inganan.
Gan, Gan-di.	Czuktjä.	Noitung.	Ufzchiün, Der- bechun.	Ulakcza.
.	Chqoray.	Choray.	Otchon.	Iloeng.
.	Urkelan.			Urgelan, Ur- kelan.
Da, Da, Di.				Aiumhun.
Siau, Siau-di.	Ieko, Yho, Undur.	Jike.	Amba.	Oegdjan.
.	Bagä.	Bidzechan, Ba- ga.	Adzige.	Niuczukän, ga.
.				Gonnon.
.	Ochor.	Ochor.		Rumkun.
.		Nunit.		Gurit.
.		Hamgeja.		Homgejä.
.				
Gau, Gau-di.	Borenkug.	Borenkuy.		

<i>Latins.</i>	<i>Scythes.</i>	<i>Tatares.</i>	<i>Tangutains.</i>
Altum.	Korkia.	Uzun.	Telepko.
Profundum, Humile.	Syva.	Tabanak.	Sell.
Clarum, Serenum.	Kirkas.	Eakt.	Nanà.
Obscurum.	Pimia.	Karanga.
Limpidum.	Selkja puhdas.
Turbidum.	Sekainen, So-vaistu.
Funis.	Touvi.	Cib, Arkan.	Tappà.
Currus.	Vankurit, Rattaat.	Arbà.	Schidà.
Rota.	Ratas.	Kupèak.	Pan-lu.
Traba.	Reki.	Czanà.	Carent.
Saccus.	Sacki.
Habena.	Suitzet.	Cugan.	Schi.
Equus.	Hevoinen.	At.	Da, Tà.
Equus admistrarius.	Ori.	Ayger.	Ker.
Equus castratus, Cantherius.	Runa.	Alafza.	Alafcha.
Equa.	Tamma mare.	Bija, Baytat.	Go-ma.
Pullus equinus.	Varfa.	Tay.	Di.
Taurus, Bos.	Harka, Nauta.	Uggus.	Lan, Lang-vu.
Vacca.	Lehma.	Sir.	Nor.
Vitulus.	Vafika.	Bufau.	Bi, Nortschük.
Asinus.	Aafi.
Caucelus.	Kameli.	Tya.	Nga-mu.
Ovis.	Lammas.	Sarak.	Luk-lu.
Aries.	Jaara, Pessi.	Taka.	Toifà.
Agnus.	Lammas-poika.	Baran.	Lugu.
Hircus.	Pukki, Kauris.	Ichu.
Capra.	Vuohi.	Kaza.
Sus.	Sfika.	Dongus.
Canis.	Koira.	It.	Tichi.
Felis.	Kissa.	Myez, Koczaf.	Al.

<i>Chinois.</i>	<i>Kalmaks.</i>	<i>Mongoles.</i>	<i>Mandchures.</i>	<i>Lamutes.</i>
Di-ai, Ai, Di.	Undür.	Undür.	Den.	Gudan.
Zin.	Bogono.	Naptar.	Fankala.	Nietkun.
An.	Jegän, Sarot.	Sarot.	Genyn.	Aiumkuna.
.	Charango.	Burunkui cha- nonchoy.	Buruchun.	Atarlan.
.	Ariön.	Arion.	Arjon.	Urjon.
.
Schin-dfi.	Argamaldzi.	Dessu.	Futa.	Uffi.
Tfche-giau- tfche.	Tergen.	Tergè.	Sécen.	Tergèn.
Tfche-lun.	Tergen.	Arat.	Mucheren.	Tergèn.
To-tfchuan.	Czana.	Ciargay, Czar- gå.	Hunczu , Chunczu.	Torki.
.
Pü-tu.	Chazar.	Chacar.	Hadala, Cha- dala.	Kadäl.
Ma.	Erè, Kirfu.	Kirfü, Mori.	Morin.	Muron.
Jel-ma.	Acargä.	Acargä.	Adzircän.	Kurba.
Nu-ma.	Mori.	Mori.	Alafzän.	Ata.
Ke-ma.	Güu, Guu.	Guu, Kgu.	Gui-morin.	Nuami.
Jeiâu-ma.	Unagän.	Unaga.	Unachan.	Ankan.
Gun-nü, Mon.	Cär.	Szar.	Muchafzan.	Korba.
Nü, Mu-nü, Eme-eckérano. Mon-nü.		Uker, Ukir, Unè.	Echan, Unièn.	Okjon.
Nü-du-dfi.	Tugul.	Tokuczan.	Tukszan.	Ankan.
.
Lp-ta.	Temuan.	Tymè.	Temèn.	Tamygèn.
Jan.	Goy.	Choni.	Chonin.	Delakezan.
Schan-jan.	Gucä.	Chuca, Hac2.	Niman.	Chonin.
Jan-gau.	Kurchä.	Choragän, Churiga.	Chonoüi-debe- ren.	Kurikän.
Gun-schanian.	Giama toko.	Giama-toko.	Buka-niman.
Mu-schan-jan.	Jamän.	Cheche-niman.
Dfchu-chai.	Gagay.	Utigan.
Geu, Ziuan.	Nochoy.	Nochoy.	Indachun.	Ning.
Mau.	Müü.	Müü.	Kefzäc.

CHAPITRE XI.

Récapitulation de tout l'Ouvrage, & conclusion.

MALGRÉ la quantité d'écrits dans lesquels on a traité la question de la population de l'Amérique, elle étoit restée, pour ainsi dire, dans sa première obscurité; ou du moins on n'avoit rien avancé jusqu'ici de positif sur l'origine des peuples de cette partie du Monde. S'il est dangereux de s'abandonner sur une mer inconnue sans boussole & sans guide, il ne l'est pas moins de vouloir lever le voile qui couvre l'Antiquité à nos yeux, & d'y rechercher l'origine des peuples, sans avoir de fil pour s'y conduire. Par l'une de ces méthodes, on s'expose à faire naufrage: par l'autre, après des perquisitions infinies, on n'a tout au plus que quelques probabilités à offrir. Pour éviter ces écueils, j'ai cherché dans cet Ouvrage, non à présenter simplement des probabilités, mais à donner des preuves qui portassent la démonstration avec elles, ou qui ajoutassent un plus grand degré de force à des faits & à des opinions qui n'étoient que vraisemblables.

Je crois avoir mis hors de doute la question

qui concerne l'antiquité de la population de l'Amérique.

On tenteroit en vain de lui fixer une époque plus récente, ou même de soutenir que ses peuples n'ont jamais eu aucune communication avec les autres peuples du Monde : on auroit à détruire d'abord les preuves démonstratives qui résultent de l'assemblage & de la comparaison de la grande quantité de coutumes, les unes singulieres & extravagantes, & les autres cruelles & révoltantes dont j'ai fait mention ; mais ce n'est pas là la question essentielle que j'avois à résoudre : il m'a coûté bien plus de peines, de recherches & de réflexions, pour découvrir à quels peuples de l'ancien-Monde l'Amérique dut sa population ; c'est là le point principal, & que je crois avoir porté jusqu'à l'évidence. Ce sont d'une part les Chinois & les Africains, & de l'autre la tribu des Karaites qui ont disparu en Asie. J'ai retrouvé les traces de l'émigration des premiers en observant leurs usages communs, leurs mœurs particulieres, leurs coutumes & le cours de leur ancien commerce ; le témoignage de l'Histoire m'a servi relativement aux autres. Si j'avois eu quelques renseignemens sur les langues des Américains, si j'avois pu les comparer à celles d'autres peuples, ma démonstration eût été complète.

Les découvertes des Russes , en allant du Kamtschatka en Amérique , ne laissent plus douter que la population de cette partie du Monde n'ait eu lieu par la voie de l'Asie. Ces découvertes répandent une lumière nouvelle sur cette portion de la Géographie. Nous savons aujourd'hui la distance qu'il y a entre l'Asie & l'Amérique ; nous savons aussi quelle elle peut avoir été dans des temps plus reculés. Ces faits m'ont en même temps mis à portée de décider plusieurs questions qui avoient été problématiques jusqu'ici. On se dispute depuis long-temps pour savoir si la terre s'augmente aux dépens de la mer , ou si celle-ci s'étend aux dépens des terres. L'exemple de la mer Glaciale nous sert non-seulement à résoudre cette question , mais encore à fixer le lieu qui fournit de bois l'Islande , le Groënland , & les autres pays que la nature a privés d'arbres. Des tremblemens de terre fréquens qui engloutissent des forêts entières , occasionnés par des mines souterreines , semblent annoncer la destruction du pays qui en est le théâtre ; mais ils pourvoient aux nécessités des contrées plus éloignées.

Toutes les preuves que je rapporte à l'appui de mon sentiment , sur la population de l'Amérique ; auroient pu ne pas convaincre ceux qui , en réflé-

chiffant sur la physionomie & la couleur qui distinguent les Américains de tous les autres peuples, s'imaginent qu'ils doivent former une classe séparée & distincte dans l'espece humaine. Pour détruire cette opinion, j'ai aussi dû parler de la différence de couleur qui caractérise ces peuples, & je l'ai établie comme l'effet d'une cause naturelle & physique; ce qui conduit à observer qu'il faut examiner la nature avant que de prononcer sur un effet quelconque, pour ne pas courir le risque sur-tout de l'attribuer à des causes qui lui sont entièrement étrangères. Le corps humain transpire; cette transpiration excitée par les différentes especes d'alimens, est modifiée par la différente pesanteur de l'air; & chez certains peuples, par la coutume de se frotter le corps avec des couleurs ou avec des onguens. C'est ainsi que non seulement les veines, mais aussi tout l'épiderme d'un homme qui aura eu un dégorgeement de bile, deviendront jaunes, parce que le fluide qui coule avec le sang, & qui est ordinairement de couleur blanche, & dont l'air & la chaleur du soleil pompent une grande partie, ayant contracté une teinte jaune, la communique à toutes les parties sous lesquelles il coule. Ceux auxquels la différence des couleurs a fait croire que le genre humain est divisé en especes

distinctes les unes des autres , auront ainsi pu s'apercevoir que cette différence n'est qu'un effet des loix de la nature , & une suite des diverses coutumes adoptées chez les peuples qui habitent les quatre parties du Monde.

Après avoir fait connoître comment le Nouveau-Monde a été peuplé par les hommes , j'ai aussi dû indiquer quelle a dû être l'origine des animaux qui y sont répandus. Parmi toutes les opinions que l'on a élevées pour résoudre cette question , j'ai embrassé celle qui m'a paru la plus conforme aux loix de la nature & de la raison ; cette opinion , qui consiste à croire que la main du Créateur a donné à chaque pays les animaux qui convenoient le mieux à son climat , à sa position , à ses circonstances locales & physiques.

Après toutes ces recherches & toutes ces discussions , il semble qu'il ne doit plus rester de doutes sur la population de l'Amérique , & je crois avoir répondu d'avance aux objections que l'on pourroit faire sur le témoignage des Historiens & des Géographes. Peut-être mon Ouvrage conduira-t-il un jour au développement d'un nouveau plan d'Histoire ancienne , & servira-t-il à retrouver le fil des révolutions qui ont bouleversé les anciens Empires !



TRADUCTION DE L'EXTRAIT
 DES DIALOGUES DE PLATON,
 INTITULÉS
 TIMÉE ET CRITIAS,
 CONCERNANT L'ISLE ATLANTIDE.

Nous avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaisir , à la suite de cet Ouvrage , le récit de Platon au sujet de l'Isle Atlantide : nous insérons donc ici l'extrait des Dialogues de Platon , connus sous le nom de *Timée* & du *Critias*. Ceux de nos Lecteurs qui se donneront la peine d'y jeter un coup d'œil , pour confronter ce que rapporte ce Philosophe sur la maniere de bâtir , les coutumes , l'arrangement intérieur & extérieur du pays , avec ce que nous en avons dit dans l'Ouvrage , s'assureront sans peine que nous n'avons rien hasardé qui puisse souffrir quelque contradiction.

DU TIMÉE.

ÉCOUTEZ , Socrate , un récit très-peu vraisemblable , & cependant très-vrai , comme Solon , le plus sage des sept Sages , disoit autrefois. Celui-ci étoit parent & intime ami de Dropidas , notre

bisaïeul , comme il l'assure lui-même dans plusieurs endroits de son Poëme , & c'est lui qui dit à Critias, notre grand-pere , ainsi que ce vieillard nous l'a rapporté , que les Athéniens avoient fait de grandes & merveilleuses actions , qui par la longueur du temps & la destruction des hommes sont tombées dans l'oubli.....

Je vous raconterai cette ancienne Histoire que j'ai entendue moi-même , & qui ne vient pas d'un jeune-homme. Critias , comme il le dit lui-même , étoit alors déjà âgé de près de quatre-vingt-dix ans , pendant que je n'en avois que dix.....

Il y a dans l'Égypte un Nome appellé Saïtique , situé dans le Delta , à l'endroit où le Nil commence à se diviser. La plus grande ville de ce Nome étoit nommée Saïs ; le Roi Amasis en tiroit son origine. La Divinité protectrice de cette ville s'appelle Neïth en Égyptien , ce que les Grecs ont rendu par Athéné (Minerve). Par cette raison les peuples de cette ville aiment encore beaucoup les Athéniens , & se disent même en être parens. Aussi Solon rapporte-t-il que dans son voyage il avoit été comblé d'honneur par ses habitans. Il s'entretenoit souvent avec eux sur des événemens anciens , & il discouroit sur-tout avec les Prêtres , qui étoient les personnes les plus instruites parmi eux. Il s'aperçut pour lors que ni

lui ni aucun autre Grec ne favoit, comme on a coutume de dire, rien du tout à cet égard. Un jour un des plus anciens Prêtres lui adressa la parole, & lui dit : « O Solon, Solon ! vous autres Grecs, vous êtes toujours enfans ; il n'y a pas un Grec vieillard ; ... car vous êtes tous des novices pour ce qui regarde l'Antiquité, & vous ignorez tout ce qui s'est passé anciennement, soit ici, soit chez vous : Vous ne savez pas quelle étoit dans votre pays la plus belle & la meilleure génération d'hommes qui ait jamais existé, & de laquelle il n'est échappé qu'une foible semence dont vous êtes les descendans : Je veux, ô Solon, sans vous rien dissimuler, vous raconter tous ces événemens pour l'amour de vous, & sur-tout pour l'amour de cette Déesse qui eut votre ville & la nôtre en partage, qui a nourri & instruit l'une & l'autre, & même la vôtre pendant mille ans, en vous formant de la Terre & de Vulcain, ainsi que nous. Tout ce qui s'est passé dans notre Gouvernement, depuis huit mille ans, est écrit dans nos Livres sacrés ; mais je vous exposerai en abrégé ce qui est arrivé à ces citoyens pendant neuf mille ans, ainsi que leurs loix & leurs actions les plus éclatantes, Nos écrits rapportent comment votre République a résisté aux efforts d'une grande puissance, qui, sortie de

la mer Atlantique , avoit injustement envahi toute l'Europe & l'Asie ; car pour lors cette mer étoit guéable. Sur ses bords étoit une Isle , vis-à-vis de l'embouchure , que dans votre langue vous nommez Colonnes d'Hercule. Cette Isle étoit plus étendue que la Lybie & l'Asie ensemble. De-là les Voyageurs pouvoient passer à d'autres Isles , desquelles on pouvoit se rendre dans tout le Continent situé à l'opposite , & sur les bords de la mer , qui proprement est appelée Pontus. Quant au côté qui est au-dedans de l'embouchure dont nous parlons , il y a un port dont l'entrée est fort étroite : là est la mer qui proprement est appelée Pelagus ; & la terre qui de tous côtés l'environne réellement , est justement appelée Continent.

Dans cette Isle Atlantide , il y avoit des Rois dont la puissance étoit très-grande ; elle s'étendoit sur cette Isle , ainsi que sur beaucoup d'autres Isles & parties du Continent. Ils régnoient en outre , d'une part , sur tous les pays du côté de la Lybie , jusqu'en Égypte , & de l'autre , savoir du côté de l'Europe jusqu'à Tyrrhenia. Ces forces réunies ont tenté de soumettre votre pays , le nôtre & toutes les provinces qui se trouvent en deçà de ladite embouchure. Alors , ô Solon ! la puissance de votre République acquit une réputation de

forcé & de vertu supérieure à celle de tous les autres mortels ; car en surpassant toutes les autres en génie & dans l'art militaire , elle commandoit à une partie des Grecs ; tandis que , forcés de se retirer , les autres l'avoient abandonnée. Mais , quoique réduite à une pareille extrémité , elle triompha cependant de ses agresseurs , & en érigea des trophées. Elle garantit de la servitude ceux qui en étoient menacés ; & quant à nous autres , qui demeurons au-dedans des frontières d'Hercule , elle nous rendit à tous le salut & la liberté. Mais lorsque dans les derniers temps il arriva des tremblemens de terre & des inondations , tous vos guerriers ont été engloutis dans la terre , dans le malheureux espace d'un seul jour & d'une seule nuit , & l'Isle Atlantide disparut ainsi dans la mer. Par cette raison aussi , la mer qui se trouve là n'est ni navigable ni reconnue par personne , puisqu'il s'y est formé peu-à-peu un limon provenant de cette Isle submergée.

DU CRITIAS.

Il faut avant tout nous rappeler qu'il y a neuf mille ans depuis le temps qu'il s'est élevé une guerre entre ceux qui demeuroient au-dessus & hors des Colonnes d'Hercule , & tous ceux qui habitent les pays en deçà. L'on dit que notre Répu-

blique avoit le commandement sur ces derniers , & qu'elle conduisoit toute la guerre. Les autres étoient gouvernés par les Rois de l'Isle Atlantide , que nous avons déjà dit avoir été plus étendue que la Lybie & l'Asie , & que maintenant c'étoit un limon impraticable produit par les tremblemens de terre ; de maniere que ceux qui voudroient le traverser , en venant d'ici pour se rendre dans la mer appellée Pelagus , en feroient empêchés par des obstacles invincibles..... Les Dieux avoient autrefois partagé la terre entr'eux ; Vulcain & Minerve, étant de même nature , sortant d'un même pere , & ayant les mêmes inclinations pour les sciences & pour les arts , ont eu aussi la même portion en partage , savoir , cette contrée , qui , par sa nature , est le siege de la vertu & de la sagesse , & qui est faite pour elles. Ayant donc rendu gens de bien les habitans qui y étoient nés , ils leur ont inspiré la forme de gouvernement de cette République. Les noms de ces hommes ont été conservés ; mais la mémoire de leurs actions a péri par la destruction de ceux à qui elle avoit été transmise , & par la longueur du temps.... Je vous dis ceci en observant que Solon a rapporté que les Prêtres , en lui racontant l'histoire de cette guerre , & en parlant de ceux qui en étoient les Chefs , leur donnoient les noms de Cecrops ,
d'Erechtée ,

d'Erechtée, d'Erichtonius, d'Erisichton, & de la plupart de ceux que l'Histoire rapporte avoir vécu avant Thésée. Les noms des femmes de ce temps étoient également les mêmes....

Maintenant je vais vous exposer quel a été au commencement l'état de ceux contre qui ils ont fait la guerre, si la mémoire ne me trompe pas sur des faits que j'ai entendus dans ma grande jeunesse, afin que vous, comme mes amis, le sachiez aussi. Mais avant que d'entrer en matière, il faut en peu de mots vous donner un avertissement, afin que, quand vous entendrez souvent ces étrangers nommés par des noms grecs, vous n'en foyez point étonnés; car vous allez en savoir la raison. Solon ayant voulu employer ce récit dans son Poëme, & recherchant le sens littéral des noms, il a trouvé que ces premiers Égyptiens qui ont écrit cette Histoire, les avoient traduits dans leur langue: lui donc, en prenant à son tour le sens littéral d'un chacun, les a tous traduits dans notre idiôme. Ces écrits étoient autrefois chez mon grand-pere; maintenant ils sont chez moi, & je les ai lus dans mon enfance. Si donc vous entendez les mêmes noms comme les nôtres, n'en foyez pas surpris, car je viens de vous en dire la raison.

Or, il faudroit faire un discours bien long, s'il

falloit remonter jusqu'à l'origine, pour vous rapporter ce que j'ai déjà dit au sujet du partage que les Dieux ont fait entr'eux de la terre, en donnant aux uns de grands districts, à d'autres de moindres, & en instituant leur culte. L'Isle Atlantide étant donc tombée en partage à Neptune, il y établit les enfans qu'il avoit eus d'une femme mortelle, & il les fixa dans un certain canton de l'Isle. Environ vers le milieu de l'Isle, du côté de la mer, il y avoit une plaine qui, à ce qu'on dit, étoit le canton le plus beau & le plus fertile. Proche de cette plaine, encore vers le milieu, & à la distance d'environ cinquante stades, il y avoit une petite montagne; elle étoit habitée par un de ces hommes qui dès le commencement avoient été formés de la terre. Evenor étoit son nom: sa femme s'appelloit Leucippe, & ils avoient une fille unique qui s'appelloit Clito. Celle-ci étant devenue nubile, son pere & sa mere moururent. Alors Neptune s'étant senti de l'inclination pour elle, il la prit pour femme. Il entoura la colline qu'elle habitoit d'une bonne circonvallation, en traçant autour d'elle différens fossés & élévations de terre, grandes & moindres alternativement, savoir, deux élévations de terre & trois fossés d'eau, lesquels formoient des especes de cercles dont cet endroit étoit le centre, afin de le rendre

inaccessible aux hommes ; car il n'y avoit point encore de navires pour lors , & l'on ignoroit l'art de s'en servir ; & comme Dieu , il orna sans peine la place enfermée dans cette enceinte ; il y fit jaillir de dessous la terre deux sources d'eau , dont l'une étoit chaude & l'autre froide : il y fit aussi produire à la terre des fruits de différentes especes & en grande quantité , & il y éleva cinq couples d'enfans mâles jumeaux qui étoient nés de lui. Alors il divisa toute l'Isle Atlantide en dix parties , & il donna à l'aîné de ses enfans la demeure maternelle avec le canton d'alentour , lequel étoit le plus grand & le meilleur de tous. Il le nomma Roi des autres , & il appella ceux-ci Archontes. Il donna à un chacun l'empire sur un grand district & sur un grand nombre d'habitans. Il imposa aussi des noms à tous. A l'aîné , c'est-à-dire , au Chef , il donna un nom , duquel par la suite l'Isle & la mer furent appellées Atlantiques ; car le nom de ce premier Roi étoit Atlas. A son frere jumeau il donna le nom d'Eumelus en grec ; mais dans la langue du pays , Gadirus. Ce frere eut en partage une des extrémités de l'Isle , savoir , celle qui est située vers les Colonnes d'Hercule , & dans la contrée qui , de nos jours , est appellée Gadirica , après le nom de son possesseur. Des seconds jumeaux qui naquirent , il appella le premier Am-

pheres , & l'autre Eudæmon. Des troisièmes , l'aîné fut appelé Mneseus , & l'autre eut le nom d'Autochthon. Le premier des quatrièmes eut le nom d'Elasippus , & le second , celui de Mestor. Des cinquièmes , le premier fut nommé Azaës , & le second , Diaprepès.

Or , tous ces fils , ainsi que leurs descendans , ont demeuré pendant un grand nombre de générations dans ce pays , & ont régné sur beaucoup d'autres Isles situées le long de la mer , comme il a déjà été dit ; de manière que leur puissance s'étendoit sur tous les pays situés entre l'Égypte & la Tyrrhenia. La famille d'Atlas s'acquit pendant long-temps une grande gloire. Le plus ancien régnoit , & transmettoit toujours le Royaume à l'aîné de la famille ; & de cette manière , ils ont conservé la royauté pendant beaucoup de générations. Ils ont aussi amassé des richesses si grandes , que pas un Prince n'en eut de semblables avant eux , & que probablement aucun n'en aura de pareilles par la suite. Ils avoient à leur disposition toutes les choses nécessaires , qu'on a coutume de fabriquer dans les villes , ou que l'on fait venir des autres pays. Plusieurs choses leur arrivoient au commencement du dehors ; mais quant à celles qui sont nécessaires à la vie , l'Isle leur en offroit la plupart. D'abord , ils avoient

dans plusieurs endroits de l'Isle toutes les productions des mines, soit solides, soit fusibles, & sur-tout l'orichalque, métal que l'on ne connoît plus aujourd'hui que par le nom, mais qui chez eux étoit très-connu, très-abondant, & ce qu'il y avoit de plus précieux après l'or. Les forêts produisoient abondamment toute sorte de bois de construction. La terre nourrissoit une très-grande quantité d'animaux, tant domestiques que sauvages : il y avoit même un grand nombre d'Éléphants ; car tous les animaux, tant ceux qui vivent dans les marais, les lacs & les rivières, que ceux qui habitent les montagnes & les plaines, y trouvoient une ample nourriture, même l'animal le plus grand & le plus vorace. Elle rapportoit en outre, & nourrissoit très-bien tout ce que la terre par-tout ailleurs produit aujourd'hui d'odoriférant, soit racines, herbes, bois, liqueurs, suc, fleurs ou fruits. Il y avoit également ce fruit doux qu'on fait sécher, & qui nous sert d'aliment, de même que celui que nous mangeons avec le pain, & que nous comprenons sous le nom général de légumes, ainsi que ceux que les arbres nous offrent pour nourriture, pour breuvage ou pour oindre ; les noix de toute espece qui, pour être bonnes & agréables, sont difficiles à garder ; les fruits qui servent à exciter l'appétit ou à récréer.

agréablement les malades ; toutes ces choses se trouvoient alors dans cette Ile sainte , belle , merveilleuse & extrêmement abondante.

Or , les habitans de cet endroit se servoient de ces productions pour construire des temples , des maisons royales , des ports , des chantiers & d'autres établissemens dans l'ordre suivant. Ils avoient d'abord un pont sur les canaux remplis d'eau de la mer , qui environnoient l'ancienne Capitale , pour pouvoir se rendre delà dans les bâtimens royaux. Dès le commencement ils avoient construit la résidence royale dans cette ancienne demeure de la Divinité & de leurs ancêtres. Mais dans la suite se succédant les uns aux autres , chacun ajoutoit un nouvel embellissement à ceux qu'il avoit trouvés ; de maniere que ce bâtiment devint un prodige de grandeur & de beauté ; car ils avoient creusé un fossé depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure de la ville , lequel avoit trois plethres en largeur , cent pieds de profondeur , & cinquante stades de longueur..... Au milieu du Château étoit un Temple consacré à Clito & à Neptune , inaccessible au vulgaire , revêtu d'une couverture d'or , & situé au même endroit accessible autrefois , où les ~~deux~~ Chefs de la famille royale avoient reçu le jour. Là ils s'assembloient aussi tous les ans pour offrir chacun des sacrifices.

Ce Temple de Neptune avoit un stade en longueur, & trois plethres en largeur ; son élévation étoit proportionnée à cette étendue , mais sa figure étoit d'un goût étranger. Toutes les parties extérieures du Temple étoient argentées excepté les sommets ; ceux-ci étoient couverts d'or. Pour ce qui regarde l'intérieur, les voûtes en étoient d'ivoire ciselé , & couvertes d'or , d'argent & d'orichalque ; le reste, savoir , les parois, les colonnes & le pavé étoient revêtus d'orichalque. Ils y avoient aussi placé des statues d'or. Ils y avoient représenté la Divinité se tenant debout sur un char attelé de six chevaux ailés , & d'une hauteur si grande , que la figure touchoit à la voûte de l'édifice. A l'entour du Dieu il y avoit cent Néréïdes assises sur des dauphins ; car alors on croyoit que c'étoit là leur nombre. Il y avoit en outre plusieurs autres images consacrées par des particuliers. A l'entour de l'édifice au dehors, on avoit placé les images des femmes & de tous les Rois descendus des dix Chefs , toutes fabriquées d'or , ainsi que beaucoup d'autres présens considérables , tant des Rois que des particuliers , soit de la ville même , soit d'ailleurs. Il y avoit aussi là un autel d'une grandeur & d'une structure proportionnées au reste. Les bâtimens royaux étoient également conformes à la grandeur de l'Empire , & répondoient à la

magnificence du Temple. Ils avoient aussi des sources abondantes d'eau chaude & d'eau froide qui ne tarissoient jamais, & qui servoient également à l'agrément & à la santé. Aux environs de ces sources, on avoit construit des bâtimens & des allées d'arbres pour l'ornement des bains, & on y avoit établi des réservoirs pour des bains en plein air, & d'autres sous des toits pour l'hiver. Les bains des Rois étoient séparés de ceux des particuliers; les femmes en avoient aussi de particuliers pour elles, de même que les chevaux & d'autres animaux, chacun comme l'ordre l'exigeoit. Pour l'écoulement des eaux, on avoit pratiqué un canal qui conduisoit dans le bois consacré à Neptune, qui étoit rempli d'arbres de toute espèce. L'excellence du terrain les avoit rendus si beaux & si grands, qu'ils offroient quelque chose de divin. Delà cette eau passoit au moyen des aqueducs & des ponts dans les enceintes extérieures, où il y avoit beaucoup de gymnases pour les hommes & pour les chevaux alternativement, dans les Isles formées par les fossés. Au reste, & dans le centre de la plus grande de ces Isles, ils avoient construit un Hippodrome de la largeur d'un stade, & de la longueur de tout le cercle pour des combats de cavalerie; & des deux côtés ils avoient bâti des logemens pour les Gardes du

Roi ; mais les plus affidés de ceux-ci étoient logés dans la plus petite enceinte , & proche du château dont la garde leur étoit confiée.....

Nous venons de rapporter de mémoire à-peu-près tout ce qui avoit été dit anciennement concernant la ville & l'ancienne demeure ; maintenant nous allons tâcher de donner également une idée du reste du pays & de son arrangement. On rapporte qu'au commencement tout le pays avoit été très-élevé & escarpé du côté de la mer ; mais qu'autour de la ville il y avoit eu une petite plaine , laquelle étoit environnée de montagnes qui formoient une pente douce jusqu'à la mer. Toute la longueur , d'une extrémité à l'autre , étoit de 3000 stades ; mais en mesurant du milieu , depuis la mer jusqu'en haut , il y avoit deux mille stades. Tout le territoire de l'Isle s'étendoit vers le sud ; & du côté du nord , il étoit bordé par des montagnes : l'on ajoute que ces montagnes surpassoient toutes celles d'aujourd'hui en quantité , en grandeur & en beauté. Elles étoient couvertes de nombre de villages & d'habitations très-riches ; elles abondoient en rivières , en lacs , en prairies , qui fournissoient une ample nourriture aux animaux domestiques & sauvages. Il y avoit des forêts qui produisoient abondamment toutes les especes de bois propres pour toutes sortes d'ouvrages. De cette maniere

la surface du pays avoit été formée par la nature , & disposée par beaucoup de Rois pendant une longue suite de temps. La figure étoit un quarré régulier , mais oblong. Ce qui y manquoit étoit causé par les détours du canal qui y avoit été construit , & dont la profondeur , la largeur & la longueur étoient telles , qu'on ne pouvoit croire qu'il ait été fait de mains d'hommes....

Pour ce qui regarde les dignités principales , voici l'ordre qui y avoit été établi au commencement. Tous les dix Chefs regnoient chacun dans son district & dans sa ville , sur ses sujets & selon ses loix , punissant même de mort celui qui voloit. Cette communion d'Empire entr'eux étoit établie en conséquence d'un ordre précis de Neptune que la Loi leur imposoit. Cette Loi avoit été gravée par les premiers sur une colonne d'airain , placée dans le Temple de Neptune , qui étoit au centre de l'Isle. Là ils s'assembloient alternativement tous les cinq ou six ans , ayant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Assemblés , ils délibéroient des affaires publiques ; ils s'informoient si quelqu'un avoit transgressé la Loi , & ils jugeoient en conséquence. Avant que de prononcer , ils se donnoient mutuellement la foi de la maniere suivante : ils lâchoient d'abord des taureaux en liberté dans le Temple de Neptune , & n'y restant

qu'
qu'
alor.
& d
ils l
là il
ave
fern
desc
leur
rem
foie
jette
par
des
qu'
lon
tra
auc
n'o
leur
cor
ain
far
da
po

qu'eux dix , ils prioient le Dieu d'agréer la victime qu'ils alloient prendre , fans employer le fer ; & alors ils s'emparoiert de la victime avec des bâtons & des cordeaux. Quand ils avoient pris un taureau, ils le conduisoient à la pointe de la colonne , & là ils l'immoloient selon qu'il étoit écrit. Or , il y avoit sur cette colonne , outre la Loi susdite , un ferment , avec des imprécations contre ceux qui défobéiroient. Après avoir donc immolé , selon leur Loi , & sanctifié les membres du taureau , ils remplissoient un vase du sang du taureau , en versoiert une goutte sur chacun d'eux , & après avoir jetté tout le reste au feu , ils nettoyoient la colonne par-tout ; ensuite ils puisoiert du sang du vase avec des fioles d'or , le jettoient dans le feu , & juroient qu'ils jugeroient , selon la Loi écrite sur la colonne , qu'ils puniroient celui qui le premier la transgresseroit ; qu'eux-mêmes n'enfreindroient aucune des Loix écrites volontairement ; qu'ils n'ordonneroient rien qui fût contraire à la Loi de leur pere , ni n'obéiroient à quelqu'un qui leur commanderoit de les transgresser. Chacun ayant ainsi fait des imprécations sur lui-même & sur sa famille , buvoit de la fiole , & l'ayant déposée dans le Temple du Dieu , il s'en alloit ensuite pour prendre le repas & vaquer à ses affaires....

Telle est la puissance qui étoit alors en ces lieux ,

& que Dieu , dans un certain ordre par lui établi , a ramenée ici de la maniere suivante , à ce que l'on dit. Pendant beaucoup de générations & pendant tout le temps que la nature divine étoit efficace en eux, ils obéirent aux Loix , & ils s'attachèrent sagement à ce qui leur étoit inné de divin ; car ils n'avoient que des pensées vraies & élevées , & ils se préparoient avec modestie & avec prudence à tous les événemens de la fortune. En méprisant ainsi tout , excepté la vertu , ils regardoient les choses présentes comme frivoles. Loin de s'enfler par la possession de l'or , de l'argent & des autres choses précieuses , ils les regardoient plutôt comme un pesant fardeau. Ils ne s'enivroient point de l'abondance de ces délices , & ce breuvage ne les rendit ni furieux ni insolens : mais sobres & prudents , ils remarquoient que toutes ces choses augmentoient chez eux par leur amitié commune & par leur vertu ; & qu'au contraire en les recherchant avec trop d'empressement & trop de passion , & en leur attribuant un trop grand prix , elles diminuoient & se flétrissoient d'elles-mêmes ; que les admirateurs de ces choses périssables périssoient avec elles , tandis que par la même raison ils eurent en abondance tout ce dont nous venons de parler , tant que la nature divine agissoit en eux. Mais la partie divine ayant été opprimée en eux

par
Les
por
fer
qu
tag
la
mc
qu
aug
des
qu
ce
ho
ge
les
da
cc
ter
bl

par les passions, elle y devint foible & languissante. Les hommes prévalurent, & ne pouvant plus supporter leur état présent, ils succomberent honteusement. Ceux qui voyoient juste observoient alors qu'ils avoient perdu le plus précieux de leurs avantages; tandis que ceux qui ne connoissoient pas la vie qui conduit à la véritable félicité, les estimoient plus parfaits & plus heureux, à mesure qu'ils accumuloient des richesses injustes, & qu'ils augmentoient en pouvoir. Mais Jupiter, le Dieu des Dieux, vengeur & gardien des Loix par lesquelles il regne sur les hommes, & qui voit tout ce qui se passe, observa la dépravation de ces hommes autrefois si illustres; & voulant faire vengeance, afin de les faire rentrer en eux-mêmes & les rendre plus modestes, convoqua tous les Dieux dans leur plus magnifique demeure, de laquelle, comme établie dans le milieu de l'Univers, il contemple toutes les générations, & les ayant assemblées....

La fin de ce fragment est perdue.



E S S A I

SUR les rapports des mots entre les
Langues du Nouveau-Monde &
celles de l'Ancien, *par l'Auteur du
Monde Primitif.*

ENTRE les problèmes de toute espece auxquels a donné lieu la découverte de l'Amérique, celui qui regarde la nature & l'origine des Langues qui sont en usage dans ce vaste hémisphère, n'est pas un des moins intéressans. Il tient d'un côté aux grandes questions relatives à l'origine des Américains, & aux liaisons qu'ils peuvent avoir eues avec les Peuples de notre hémisphère. Il se lie naturellement d'un autre côté avec les questions qu'on ne cesse de discuter sur nos propres Langues, & qui ont pour objet l'origine de ces Langues, les rapports qu'elles peuvent avoir avec la Primitive, les changemens qu'elles ne cessent de subir, les causes des différences prodigieuses qu'on apperçoit entr'elles.

Cependant, on n'a rien dit jusqu'ici de satisfaisant sur l'origine des Langues de l'Amérique, ou

Plutôt on semble s'être accordé à les envisager comme des idiômes informes , indignes d'attention , qui ne peuvent avoir aucun rapport avec les Langues anciennes ou modernes de l'Europe , de l'Asie ou de l'Afrique , qui furent les enfans du hasard , ou du fol bourbeux & sauvage dans lequel végetent les Peuplades qui les parlent. Et si quelque faiseur de système croyoit appercevoir des rapports entre quelqu'une de ces Langues & nos Langues mortes , il étoit regardé comme un visionnaire qui ne méritoit aucune créance.

Ceux qui jugeoient ainsi des Langues de l'Amérique sembloient avoir tout pour eux. En effet , de quelque maniere qu'on comparât ces Langues , soit entr'elles , soit avec les nôtres , on n'appercevoit nul rapport , nulle ressemblance. Dans le nord de l'Amérique , chaque Nation a sa Langue : les Illinois , les Hurons , les Iroquois , les Esquimaux , les Acadiens , les Virginiens , les Habitans des Apalaches , les Caraïbes , &c. parlent autant de Langues différentes. Dans l'Empire du Mexique , on en compte autant que de Provinces. Si les Habitans du Pérou en avoient une entendue de tous , c'étoit l'effet du bon esprit de leurs premiers Incas , qui n'avoient voulu , disoit-on , qu'une Langue dans leurs Etats ; cependant chaque canton avoit sa Langue particuliere. Le Chili ,

le Brésil , la Guiane ont chacun la leur : il en existe une multitude dans cette vaste étendue de terres qu'arrose le fleuve des Amazones ; & entre celles-ci se distingue la Langue des Moxes. Enfin les Habitans des Isles semées dans l'immense mer du Sud , ont chacun une Langue qui leur paroît propre ; & souvent on en parle plusieurs dans une même Isle , dès qu'elle est un peu étendue. Ainsi le nombre des Langues en usage dans l'Amérique ne paroît le céder en rien à celui des Langues de notre hémisphère.

On n'a d'ailleurs sur celles-ci , généralement parlant , que des vocabulaires informes ; & qui , lors même qu'ils seroient aussi complets qu'ils le sont peu , ne nous donneroient que l'état actuel de ces Langues , & nous laisseroient dans une ignorance entière sur leur état primitif , & sur les changemens successifs qu'elles ont nécessairement éprouvés , changemens dont la connoissance seroit cependant si utile pour remonter à leur origine.

Quelles conséquences pouvoit-on tirer de connoissances aussi foibles ? Aucune sans doute , ni pour ni contre. De l'état actuel des Langues de l'Amérique , on ne pouvoit conclure qu'elles avoient toujours été dans le même état : on n'en pouvoit

pouvoit donc rien conclure sur la manière dont cet immense Continent s'étoit peuplé.

Il est certain que ces Langues ont éprouvé & éprouvent des changemens continuels, & qu'elles en éprouveront d'aussi grands, jusqu'à ce qu'elles s'éteignent entièrement avec les Peuplades qui les parlent, & dont le nombre diminue sans cesse de la manière la plus frappante, soit par le peu d'espace qui leur reste depuis l'arrivée des Européens, qui les resserrent & les investissent de toutes parts; soit à cause des eaux-de-vie qu'on leur fournit en abondance, qui abrègent les jours des générations actuelles, & réduisent au plus petit nombre possible celles qui arrivent.

Mais quel que soit l'état actuel de ces Langues, on y apperçoit cependant de très-grands rapports avec celles de notre hémisphère; & on doit être assuré qu'à mesure qu'on rassemblera avec plus de soin des vocabulaires exacts de toutes ces Langues, ces rapports se multiplieront, & s'étendront au point de conduire à des résultats sûrs & d'une utilité singulière, pour déterminer l'origine de ces Nations, dans ce temps sur-tout où l'on a tant de preuves d'une communication ancienne & facile entre l'Amérique & les autres Parties du Monde.

En attendant, nous réunirons ici, à la sollicitation de notre digne ami M. SCHERRER, nom-

bre de rapports que nous avons cru appercevoir entre les mots de plusieurs langues d'Amérique & de notre hémisphère. Ce foible essai encouragera peut-être les Savans & les Voyageurs à donner plus d'attention à ces Langues, à en rassembler les mots avec plus de soin, ou à nous faire parvenir de plus grands secours sur ces objets.

I.

Langue des Esquimaux & des Groënlandois.

La Langue des Esquimaux, Peuple le plus septentrional de l'Amérique, est exactement la même que celle des Groënlandois, Peuple le plus septentrional de l'Europe. C'est une vérité si reconnue, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur l'Amérique* n'a point fait difficulté d'en convenir. « Les Esquimaux, dit-il, (tom. I. 253.) » ne different en rien des Groënlandois. Ils constituent un même Peuple, une même race d'hommes, dont l'IDIOME, les mœurs, l'instinct & la figure sont parfaitement semblables.

Les Esquimaux se donnent, comme les Groënlandois, les noms d'*Innuït* & de *Karalit*. Le premier de ces mots signifie *homme*.

La Langue Groënlandoise ne commence jamais de mots par les lettres B, C, D, F, G, L, R

& Z, de la plupart desquelles même elle est privée. Ainsi elle a fait disparaître ces lettres des mots à la tête desquels elles se trouvoient, ou elle les a changées en d'autres. C'est une observation indispensable, sans laquelle on ne sauroit parvenir à trouver le rapport du Groënlandois avec les autres Langues.

En voici quelques-uns qui paroîtront sans doute dignes de quelqu'attention. Les mots Groënlandois qui en font la base, sont tirés, à l'exception du seul que nous citons sous la lettre R, du Dictionnaire Groënlandois, Danois & Latin, de Paul Egede, imprimé à Copenhague en 1750.

Ata-tak, pere. Dans nombre d'autres Langues, même de l'Amérique Sept. *Atta*, pere.

Abba, pere, dans l'ancien Groënlandois, mot Oriental.

Alluk-pok, il leche, il lape. Primitif, *Lac*, *Lech*.

Ama-mak, mamelle.

Iglo, maison. Pr. *Cel*, demeure, case : on aura dit *Icelo*, *Iclo*. Hongrois, *Kal-iba*, maison, cabane.

Imek, eau, mer. Oriental, *Im*, mer, vaste.

Imer-pok, boire ; *Imuk*, lait.

Ingn-ek, feu, & nombre de dérivés. Latin, *Ignis*. Orient. *In*, soleil, feu.

Inne, lieu ; *Innello*, intestins. Latin & Grec, *IN*, dans.

Innak-pok, il chante. Gr. *Hymne*, chant.

Ipek, ordure, saleté.

Ipek-pok, être souillé, taché, sale. En Valdois, *Pacot*, boue, ordure.

Ifor-pok, il est obscur. Orient. *Ser*, obscurité. Franç. *Soir*.

Inniuk, homme. Groënland. *Innufutok*, jeune.

Innuvok, il vit, du Prim. *Gin*, homme.

Kallek, portion supérieure; *Kelluvok*, élevé. Prim. *Cel*, élevé. Hongr. *Kel*.

Killak, ciel, du même *Cel*, élevé, ou de *Kæl*, creux.

Kall-ek, tonnerre. Orient. *Koll*, *Kaller-pok*, tonner.

Kalla-pok, bouillir, fermenter, être fervent. Prim. *Kal*, chaleur.

Kale, parle. Orient. *Gal*, parler. Lat. & Gr. *Calo*, appeller.

Kablo, sourcil, de *Cap*, sommet, sur, ce qui couvre.

Kepik, couverture, habillement, du même.

Kammik, bottes; *Kammook*, voyage. Prim. *Cam*, d'où *Chemin*.

Kangak, tête. *Kango*, mont; *Kang-attarpok*, monter, s'élever. Prim. *Can*, d'où le Lat. *Scando*.

Kill-ek, ulcère, pus. Hongr. *Kelis*. Island. *Kyle*.

Ki-ek, chaleur. Gr. *Kaiô*, chauffer, brûler.

Kip-ut , faux ; *Kipa-ko* , morceau ; *Kip-uvok* , il a été coupé. Prim. *Kop* , couper.

Kimmag , chien. Gr. &c. *Kyn*.

Kona , femme. Gr. & Nord , *Gyn* , *Kun*.

Konge , Roi. Dans le Nord , *King*. Danois , *Kongen*.

Kar-ifak , cerveau. Prim. *Kar*.

Kolleck , lampe. Norwegien , *Kolle*.

Kulleg , dos. Gr. *Kol* , qui fuit , qui est derrière.

Kutte , gouttes.

Kut-kiug , petit. Hongr. *Küt-ig* & *Kitfi*.

Maki-pok , il levé , il élève. Pr. *Mag*. grand.

Manato-pok , il mange. Lat. *Mando*. Franç. *Manger*.

Mam-mat , nourriture. Hongr. *Madar*. Primit.

Ma , *Mad*.

Maitsek , Lat. *Madidus* , mouillé ; Hongr. *Nedves*.

Nife , poisson. Norweg. *Nisa*.

Nuteifah , neuf. Or. *Nu* , *Now*.

Nuia , nuée.

Nouk , fin , extrémité ; *Naua-pok* , dans Anderson , finir , terminer. Or. *Nau* , fin , repos.

Nut-ak , nouveau , neuf. Prim. *Nov*. *No*.

Nuta-vok , il est nouveau.

Nuna , terre , sol , mot commun aux Groënlandois avec les Caraïbes & les Galibis , chez

qui il signifie *Terre & Lune*. Il a beaucoup de rapport à l'Orient. *Nuh*, habitation, demeure.

Ok-ak, langue, parole. Hongr. *Ige*, parole, mot, diction.

Ok-allupok, parler. *Ok-allutuak*, histoire.

Ok-allubik, temple, lieu consacré à la parole.

Orn-ga, aîle, 2°. aiffelte.

Orn-ikpok, il vole, s'envoler. Gr. *Ornis*, oiseau.

Oma, lui; mot commun aux Langues du Nord & d'Orient.

Pannig, fille. Or. *Bane*.

Pek-ipok, courbé. Nord, *Bog*.

Penna-mich, lame d'épée, pointe. Prim. *Penn*, pointe.

Pig-ak, veille; *Pig-arpok*, il veille. Prim. *Vig*.

Pikka, là-dessus; *Pikkunga*, sur. Prim. *Pic*.
Pec, pointe, sommet. *Pinga*, qui est sur; *Ping-afaut*, trois, le nombre supérieur, pluriel.

Pinnerfok, beau; *Pinnereau*, il plaît; *Pinnerfaut*, ornement. Prim. *Wen*, beau.

Pillaut, petite faux; *Pillek*, scie. Prim. *Fal*.

Pissuc, agilité; *Pissukpok*, il va. Algonquin,
Pitchi-bac, courir.

Piss-kek, ancien, pour *Vit-kek*. Lat. *Vetus*.

Puill-arsok, fontaine. Angl. *Well*, puits.

Pupik, lepre. Hébr. BEQ.

Pook, sac, poche.

Rypar, perdrix. En Island. *Ryper*. Dan. *Rype*.

Sekkia, Lat. *Socrus*, belle-mère.

Sor-øjupok, il est barbouillé, crasseux. Lat. *fordeo*.

Sort-lak, racine. Hébr. *shrsh*, forsh.

Silla, air, monde, ciel; Gr. *Selas*, lumière. Orient. *Hell*.

Sik-akpok, il est sec. Lat. *Siccus*. Fr. *Sec*.

Sekkiner-pôk, le soleil brille, luit. Dan. *Skin-ner*. Anglois, *Shine*.

Tarr-ak, ombres, ténèbres; *Tarfbak*, grandes ténèbres. Angl. *Dark-ness*.

Toko, mort. Dan. *Doer*, mourir.

R est changé ici en K, ce qui est commun en Groënlandois.

Uge, semaine. Angl. *Week*.

Uipok, il leve les yeux. Pr. *Up*, élévation, sur.

Un-nuk, soir, peut être de la même famille que *Nux*, nuit.

Upernak, printemps, de la même famille que *Ver* des Lat. printemps.

Ullè, flots de la mer. Fr. *Houle*.

Ullok, jour, année; *Ullor-iak*, étoile.

Ces mots paroissent tenir à l'Orient. *Helt*; lumière, splendeur.

Ursok, cuit; d'où *O-pok*, brûler. Or. *Ur*, feu. Lat. *Uro*, *Ustus*.

La Langue Groënlandoise d'ailleurs fait usage d'affixes, à la maniere des Langues Orientales, Hongroise & Américaines-Septentrionales; mais elle les place, à la maniere des Orientales, à la fin des mots. Ainsi on y dit, *Nuna-ga*, ma terre; *Nunet*, ta terre; *Nunà*, sa terre (de lui pour qui on agit); *Nunane*, sa terre (de lui qui agit); *Nunangoak*, une petite terre; *Nunarfoak*, une grande terre.

Les verbes se désignent, comme dans les Langues Orientales, par la troisieme personne du présent, qui est en même temps un prétérit; & elle marche par conséquent la premiere, de même que dans ces Langues: *Ermikpok*, il se lave, *Ermik-potit*, tu te laves, *Ermikponga*, je me lave.

Ajoutons que les rapports que nous avons cités ici de la Langue Groënlandoise avec la Hongroise, sont d'autant plus remarquables, que cette derniere Langue est la même que celle des Vogules, Habitans de la Tartarie, comme M. Scherrer l'a fait voir ci-dessus, & la même que celle des Lapons, les plus près voisins des Groënlandois, comme l'a reconnu le P. Hell, dans son voyage en Laponie.

I I.

Langues du Canada.

Les Nations Sauvages du Canada parlent diverses Langues qui paroissent être des dialectes de celle des Algonquins. Voici les principales, selon le P. Lafitau.

La Langue des Hurons, qu'on peint noble & majestueuse, mais d'une prononciation rude & gutturale,

Celle des Agnies. Elle est plus douce & moins gutturale.

Celle des Onontagues. Elle approche le plus de celle des Hurons.

Celle des Onnoïouts. Elle paroît s'être formée de l'Agnies. Ce Peuple affecte de la délicatesse dans sa prononciation. Il change R en L, comme les Chinois la Langue Zend. &c. ; & il ne fait pas sentir les finales.

Celle des Tsonnontouan. Elle est très-rude : les Iroquois s'en moquent ; cependant, selon le Pere Carheil, elle est la plus énergique & la plus abondante.

Celle des Iroquois, moins régulière que celle des Hurons.

Voilà donc six Dictionnaires qu'il faudroit avoir

pour analyser ces Langues , & arriver à une source commune qui pût nous conduire à des objets de comparaison assurés entre ces Langues & les nôtres. Or, je ne connois à cet égard que le *Vocabulaire de la Langue Huronne* du P. *Sagard Theodat*, imprimé à Paris en 1632, & celui de la *Langue Algonquine* du Baron de *la Hontan*, qu'il a accompagné de quelques mots Hurons.

Ce dernier Voyageur dit que toutes les Langues du Canada » ne different pas tant de l'Al-
 » gonquine que l'Italien de l'Espagnol, ce qui fait
 » que tous les Guerriers & les Anciens de tant de
 » Peuples différens se piquent de la parler avec
 » toute sorte de délicatesse. Elle est tellement né-
 » cessaire pour voyager en ce pays-là, qu'en quel-
 » que lieu où l'on puisse aller, on est assuré de se
 » faire entendre à toutes sortes de Sauvages, soit
 » à l'Acadie, à la Baie d'Hudson, dans les Lacs,
 » & même chez les Iroquois.

La Hontan assure que les Hurons & même les Iroquois n'ont point de lettres labiales, c'est-à-dire point de *b, f, m, p*; que pour prononcer *bon*, ils disent *Owon*: *Rils* pour *Fils*: *Coanfieur* pour *Monsieur*; & qu'aucune Nation du Canada en-deçà du Mississipi n'a la lettre F.

Le P. *Lafiteau* voulant donner quelque idée de ces Langues Canadiennes, assuroit (Mœurs des

Améric. tom. IV, 194.) » qu'elles n'ont proprement que des verbes ; que tout se conjugue , & que rien ne se décline ; que chez ces Peuples tout est verbe ; qu'il n'y a point de substantif , d'adjectif & d'article ». Le P. Lafiteau croyoit dire quelque chose , & il ne peignoit qu'une chimere.

Si les Onnoïouts changent R en L , les Iroquois au contraire changent L en R , & P & F en K. Ils disent *Rux* au lieu de *Lux* ; *Roufikouer* au lieu de *Lucifer*. Ils prononcent *ou* au lieu de *b* & de *m*. Comme les Celtes , ils font précéder R de C ou de G ; & tandis que les Hurons disent *Areskouï* (Dieu, 2°. Soleil), les Iroquois disent *Agriskoué*.

T est pour eux une espece d'article , comme dans la plupart de nos anciennes Langues. Ainsi *Tarr'ha* signifie *il y a là une forêt*.

Leurs verbes se terminent à l'infinif en *in*, *ein*, terminaison commune aux verbes Grecs, Teutons, Celtes, &c., ce qui est déjà un rapport singulier.

En voici un autre aussi frappant. *N* est le pronom de la premiere personne , *K* celui de la seconde , *Ou* celui de la troisieme.

Ni-sakia , j'aime.

Ki-sakia , tu aimes.

Ou-sakia , il aime.

Min est, comme en Grec *Men*, la marque finale de la premiere personne du pluriel. *Ni-sakia-min*, nous aimons.

Ils ont, comme les Péruviens, deux premieres personnes plurielles, celle que nous venons de voir, & une autre formée de celle-là & de la terminaison de la seconde personne plurielle.

Ki sakia-min-aoua, nous & vous aimons.

Or, dans les Langues Orientales, *n* désigne la premiere personne, *k* la seconde, *hou* la troisieme.

Les Langues Latine & Grecque emploient également *n* pour désigner la premiere personne, du moins au pluriel, & *ou*, *hou* pour la troisieme.

Entrant dans le détail de leurs mots, plusieurs paroissent avoir un grand rapport avec nos anciennes Langues.

Gar & *Har* est un mot primitif qui signifie *sur*, *au-dessus*, & qui désigne l'élévation. Ils en ont fait *Gar-akoua* & *Ikare*, qui signifient tous deux le Soleil, *Iskare*, la Lune; *Haron-hiaye*, le Ciel.

Garr & *Harr*, une forêt. En Hébr. יַר, *i-kar*.

Aouen, eau. *Eauoy*, nager, aller à l'eau. *Au*, *Av*, eau, eau, dans toutes nos Langues.

Aihtaa, pere; l'*Aita* d'un grand nombre d'anciens Peuples; l'*Atta* d'Homere & du Groënland.

Achia, enfans. Primit. *Ach*, tribu, famille.

Ain, voir. En Orient. *Ain*, *Æn*, œil, 2° soleil.
Carhata, village. En Prim. *Kar*, ville; *Kair*,
Karth.

Scon, cabane, mot Orient., d'où le Grec
Skené, tente, cabane, qui a formé notre mot
scene.

Our-henha, jour. En Or. *Ovr*, *Or*.

Tanonte, donne. Dans nos anciennes Langues,
Da, *Ta*, *Don*.

Gagnenou, chien. C'est l'Onomotapée dont les
 Latins firent *Canis*, chien.

Houoyse, aimer, a beaucoup de rapport avec
 le Primit. *Aoue*, chérir, en Latin, *Aveo*.

Youry, il est cuit. En Primit. *Ovr*, feu, d'où
 le Lat. *Uro*, brûler, chauffer.

Tous ces mots sont tirés de *Lafiteau*. En voici
 du Vocabulaire de *la Hontan*.

Hemisca, aller par eau, *Pimisca*, naviger, se
 lieut avec nos Primit. *Im* & *Isç*, eau.

Abou, suc; de *Av*, *Ab*, eau, liqueur.

Scoute, feu. Prim. *ASh Eçh*, feu.

Magat, fortement, beaucoup. Pr. & Grœnl.
Mag. tout ce qui est grand, étendu.

Okima, chef. Prim. *Og*, grand, supérieur.

Mackate, noir, ce qui se lie avec le Celte
Macha, meurtrir, le Fr. *Machuré*, &c.

Kifs, gelée, mot Celte. Dans l'Edda, *Ghez*
 signifie gelée.

318 RECHERCHES HISTORIQUES

Ouagan, esclave. *Gan* est une terminaison Algonquine commune aux substantifs. Reste *oua* pour le radical, qui correspond au Celte *Was*, *Gouas*, esclave, domestique.

Piouel, poil des animaux.

Talamia, saluer. En Orient. *Talam* & *Salam*.

Oudenane, village. Prim. *Den*, habitation, ville.

Arimat, de grand prix, important. Prim. *Rym*, élevé, grand.

Nip, dormir. En Angl. *Nap*. En Celte, *Lap*, d'où *Sleep* dans le Nord.

Malatat, mal; *Malatiffi*, mauvais.

Tit, dire. Prim. *Di*, jour, dire.

Ouack-aygan, un fort; *Ouack-aik*, faire un fort. Remettez *ou* en *b*, & vous avez *Bak* des Egyptiens, *Pag* des Celtes, *Pacha* des Péruviens, désignant une habitation, un canton, une contrée.

Yao, corps, substance. *Iao*, Hébr. Chin. Egypt. l'Être.

Ouats-Gaamink-Dach-Irini, les Anglois; mot-à-mot, les hommes d'au-delà la grande mer. *Ouats*, au-delà, en Angl. *Weath*. *Dach*, derrière, en Angl. Dan, &c. *Back*, dos, derrière: ici *d* pour *b* à la grecque, & sur-tout chez un Peuple qui n'a point de *b*. *Irini*, homme; en Péruvien, *Ruma*; en Egypt. *Run*; en Ceyland. *Pi-rimijaa*.

Ockola , robe. Hébr. *GLM* , *Glo-me* , manteau.
Angl. *Cloke*.

Outon , langue. Dans le Nord , *Tong* , *Zung* ,
langue.

Sakia , aimer. Angl. *Sake* , amour , égard ,
considération.

Poutaome , faire chaudiere , mot qui tient au
Prim. *Pot* , *Pout* , &c.

Alank , étoile. En Prim. *Hal* , *Hel* , briller.

Vendao , lumiere. Prim. *Ven*. En Pehlvi ,
Venadan.

I I I.

Langue des Caraïbes & des Galibis.

Les Caraïbes étoient les Habitans des Isles qui
font entre l'Amérique Septentrionale & l'Améri-
que Méridionale , lorsque les Européens en firent
la découverte. Leur Langue a un si grand rapport
avec celle des Galibis , Peuples de la Terre-Fer-
me du côté de Cayenne , qu'on voit manifeste-
ment qu'ils eurent une origine commune , lors
même que ces Peuples n'en conviendroient pas ;
car les Caraïbes disoient , selon quelques Auteurs ,
qu'ils étoient sortis du pays des Galibis , & qu'ayant
fait la conquête des Isles , ils en avoient exter-
miné les Habitans mâles , & avoient épousé leurs

filles & leurs femmes. C'est ainsi qu'ils rendent raison d'une multitude de mots dont le sexe féminin se sert seul chez eux , comme étant les restes de leur Langue maternelle , transmise avec soin à leurs filles par les descendans de la Nation exterminée. Mais dans l'Histoire des Antilles par Rochefort , tom. 2 , on dit positivement que les Caraïbes sont originaires de l'Amérique Septentrionale , de la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Floride ; qu'ils demeurèrent long-temps dans le voisinage des Apalachites , où quelques-uns de leurs descendans s'appellent encore Caraïbes ; & qu'ils partirent de chez les Apalachites pour la conquête des Isles.

Les rapports de la Langue des Caraïbes avec celle des Galibis sont d'autant plus intéressans , qu'ils ne s'étendent pas à tous les mots qui composent ces Langues , qu'ils n'en embrassent pas même la moitié ; en sorte qu'ils font une preuve sans réplique des altérations prodigieuses qu'ont éprouvées les Langues de l'Amérique ; & qu'à cet égard on doit se contenter de quelques rapports , étant peut-être impossible de restituer ces Langues dans leur état primitif. Ils sont tirés du Vocabulaire Caraïbe de Rochefort , dans son Histoire des Antilles in-4°. 1658 , & du Dictionnaire Galibi in-8°. , imprimé à Paris depuis quelques années.

On

On peut donc rapporter les mots de ces Peuples à quatre classes différentes : 1°. mots communs aux Caraïbes & aux Galibis ; 2°. mots particuliers à chacun ; 3°. mots qu'ils peuvent avoir pris des autres Nations Américaines ; 4°. mots qu'ils ont empruntés des Européens. La manière dont ils ont altéré ces derniers , & les différences qu'on remarque entre les mots qui leur sont communs , donnent une idée des changemens qu'ils peuvent avoir faits à leurs mots primitifs , & de leur manière de prononcer.

Exemples des mots Galibis empruntés d'Europe.

Rakabouchou , Arquebuse.

Kaloon , Canon.

Canabire , Navire.

Pisket , Poiffon.

Couloubera , Couleuvre.

Carattoni , Rat.

Pipa , Futaille , Tonneau , Pipe.

Paca , Vache.

Kaniche , Canne à sucre.

Choukre , sucre.

Mouche , Beaucoup. C'est l'Espagnol *Mucho* ,
Beaucoup.

Baina , Peigne. *Bouiroucou* , Porc.

Barou , Balle de fusil. *Chamboura* , Tambour.

*Exemples des mots communs aux Galibis
& aux Caraïbes.*

GALIBI.	CARAÏBE.	FRANÇOIS.
Ouato.	Onattou.	<i>Feu.</i>
Veyou.	Huyeyou.	<i>Soleil.</i>
Nouna.	Nonum.	<i>Lune.</i>
Bebeito & Pe- peite.	Bebeité.	<i>Vent.</i>
Oukili.	Ouekelli.	<i>Homme.</i>
Ouheli.	Ouehli.	<i>Femme.</i>
Touna.	Tona.	<i>Eau.</i>
Tobou.	Tebou.	<i>Pierre.</i>
Ourepa.	Oullaba.	<i>Arc.</i>
Iromou.	Liromouli.	<i>Été.</i>
Bulana.	Balanna.	<i>Mer.</i>
Penna , Pena.	Bena.	<i>Porte.</i>
Eitoto.	Etoutou.	<i>Ennemi.</i>
Iroupa.	Iroponti.	<i>Bon.</i>

*Rapports des mots Caraïbes avec les Langues
de notre hémisphère.*

Na marque la première personne, comme chez les Algonquins; ainsi d'*Ayoubaka*, marcher, ils font *Nayoubaka-yem*, je marche.

- Authe*, poisson ; mot Arabe.
- *Baloue*, la grand-terre. Prim. *Bál*, grand.
- Balana* & *Babaoua*, la grand-eau, la mer.
- Baba*, pere ; 2°. oncle paternel.
- Bouleoua*, roseau à faire des fleches. En Malais, *Boulou*. A l'Isle de Madagascar, *Voulou*.
- Mouchi-peeli*, très-grand. En Prim. *Mag* ; & *Bal*, *Bel* signifient *grand*.
- Monchinagouti*, long ; du même *Mag*, *Mog*, grand.
- Huera*, *Nehuera*, nudité. Héb. *yvr*, *Wur*, *Hur*, &c.
- Mona*, la lune, dans la langue des femmes. Prim. *Mon*, *Men*.
- Couliela*, canot. Prim. *Coel*, creux.
- Na-poulou-kayem*, je nage. Algonq. *Tapoue*, nager. Orient. *Poul*, lac, marais. Angl. *Pool*.
- Chemun*, le bon esprit. En Japonois, *Cami-na*, Dieu. Or. *Sam*, ciel, élevé.
- Kemerei*, brouillard. Or. *Camar*, obscur, noir. CMR, *Camar*, noircir.
- Canaoua*, grand vaisseau. Prim. *Can*, ce qui contient.
- Icheiri*, Dieu. En Algonq. *Ikare*, le soleil, de *Gar*, sur, ou de CHRŠ, *Kars*, le soleil.
- Chiririti*, rond. Ce mot paroît tenir à la famille Prim. *Ghyr*, rond.

Akoucha, aiguilles. }
Hague, fourmi. } tiennent au
Akourou, scorpion. } Pr. AK,
Akoulerou, gros chardon. } pointe, piquant,
aigu.

Ouattou, feu, tient à l'Or. ASh, *Afch*, prononcé *Att*, feu.

Toubana, maison. Or. *Bana*. Ils disent aussi *Banna*.

Tona, eau, rivière. Celt. *Don*, *Tun*.

Akou, œil. Prim. *Ok*, *Aek*.

Phoubae, souffle. Grec, *Phusé*, souffle.

Bouto, *Poito*, jeune. Prim. *Bov*.

Iché, vouloir. Algonq. *Duisch*. Nord, *Wish*, desir, desirer.

Bebeité, vent. Ce mot paroît tenir à *Vad*, en Zend, Vent, prononcé *Veid*, *Beir*.

Ouarou, le sec, la terre. Or. *AR*, la terre, le sec, d'où *Aride*.

Ou paroît un article ou une voyelle ajoutée à la tête des mots chez les Caraïbes & chez les Algonquins.

Acou-rabamé, *Oui-rabana*, quatre. Or. RBy, *Rabo*. En Massorete, *Rabang*, quatre.

Assimbei, chaud. Or. ASh, *Aff*, feu.

Auto, case, hute. Celt. *Hut*, *Hot*.

Aporo, grand, gros, enflé. Prim. *Pot*, grand.

Abou-boujou, pied. Prim. *Pou*, pied.

Abihera, sanglier. Or. *Bher*, d'où Lat. *Aper*.
Coci, aller vite; *Cochi*, vite, promptement.
 Or. *CHUSH*, *Kus*, *Kosh*, courir, se hâter,
 marcher nuit & jour. *Abenaq. Kif-ous*, le soleil.
Balipé, vigoureusement, fortement. Prim. *Bal*,
Val, force.

Bambou, roseau. de même en Indien,
Cambounné, boucaner, rôtir la viande; *Cambo*,
 boucan. EN Orient. *CHMM*, *C-hamm*, brûler,
 chauffer.

Chicatai; *Chiqueté*, couper. Pr. *Chic*, morceau.
Ené, voilà; *Enourou*, œil. Lat. *En*, voilà. Or.
Ain, œil, voir.

Eperi, fruit. Or. *PRI*, *Peri*, fruit.

Icourita, midi, tient à *Icare*, soleil.

Immer, mere. Or. *Emma*.

Ipoliri, riviere, fleuve, tient à *Poul*, lac, eau.

Karionarou, liane dont les feuilles donnent en
 teinture un très-beau cramoisi. Prim. *Kar*, rouge.

Manati, mamelle. Prim. *Ma*.

Malia & *Maria*, couteau. Prim. *Mal*.

Nissan, aller, partir. Or. *NSy*, *Nasso*. *Masso-*
rete, *Nisan*, aller, partir.

Nuce, haut. Or. *NSE*, *Nasé*, élever.

Oboui, je suis venu; *Moboui*, tu es venu; *Ne-*
boui, venu. *Sete-boui*, *Sené-boui*, venir. Orient.

Bo, venir.

326 RECHERCHES HISTORIQUES

Ocuna & *Ieconari*, genou. Prim. Gen, Cen.

Opi, baigner, laver. Prim. Ap, eau.

Oua, non. Grec, *Ou*; en terminaison, *pa*, & répond à notre négation initiale *in. Ice*, vouloir; *Ice-pa*, ne vouloir pas.

Oualimé, guerre. En Algonquin, *Nant-Quali*
Prim. Bal.

Ouimbo, ventre, entrailles. Orient. Ob.

Ouipi, haut; *Ouipoui*, montagne. En Caraïbe,
Ouebo. Prim. Hup.

Ouir, *Aurique*, *Atuinique*, *Fewyn*, un, un seul.

Pitani, jeune enfant. Prim. Pet, petit.

Plia, fleche.

Pouronné, fille. Prim. Por. En Zend, *Apere-
naeoko*, fille, jeune fille.

Aouembo, fin, fini. Zend, *Apemo*, qui, pro-
noncé *Avemo*, *Aouemo*, approche fort de
Aouembo.

Ajoutons que l'orthographe du même mot change beaucoup dans toutes ces Langues, suivant les personnes qui nous les transmettent. Ainsi dans le même Dictionnaire Galibi; on voit sept manieres différentes d'écrire le mot qui répond à pesant, épais, massif: *Amotchimbé*, *Maucimbé*, *Maucipé*, *Mochimbé*, *Mofimbé*, *Moffimbé*, *Naucipé*; en sorte qu'on le prendroit pour sept mots différents.

On y voit :

Acoropo, Acolopo, Coropo, Colopo pour demain.

Coyare, Coignaro, hier.

Noene, Nonna, Nouna, lune & terre.

Oly, Ouali, Oudry, fille, femme.

Payra, Pira, Oule-mary, bois qui sert à écrire, &c.

I V.

Langue des Abenaquis.

Les Abenaquis, anciennement Canibas, sont une Nation du Canada unie aux Souriquois ou Micmas, habitans de l'Acadie, & aux Etechemens, leurs voisins. Ces trois Nations parlent à-peu-près la même Langue, & on l'appelle Langue Abenaquise. Je ne connois aucun Ouvrage & aucun Vocabulaire imprimé sur cette Langue; mais quelques mots que j'en possède font voir qu'elle a un très-grand rapport avec la Langue des Sauvages de la Virginie & avec nos anciennes Langues. On assure d'ailleurs qu'elle n'est qu'un dialecte de la Langue Algonquine & de l'Ou-taouaise, & qu'elle est riche & énergique.

Ne marque la première personne, *K* la seconde, *Qu* la troisième, de même que chez les Algonquins & ceux de Virginie.

Nis signifie deux, de même qu'en Virginie & en Thibetan.

Yeou, quatre. Et en Virg. *Yeou*.

Nizinske, vingt. En Virg. *Nisnikha*.

Nanninske, cinquante, en Virg. *Nanannatadiskinchag*.

Mereouangan, cœur, & *Raoue*, cœur. C'est l'Or. *RYE Rhoé*, affection de cœur, amitié, cœur.

On voit ici la terminaison *gan* commune à ces divers Peuples du nord de l'Amérique.

Esse, dans les composés, bois à brûler. C'est l'Or. *YTZ, hets, hess*, bois.

Me, de, comme l'Héb. *Mi, Mim*.

V.

Langue des Virginiens.

Cette Langue est à-peu-près inconnue : il n'existe qu'une Grammaire, imprimée en 1666 à Londres, si rare, que je n'ai pu encore la découvrir nulle part. On n'en a aucun Dictionnaire. *Reland* en donna seulement quelques mots dans sa Differt. sur les Langues de l'Amérique. Mais on peut y suppléer par la Traduction de la Bible que firent dans cette Langue les Missionnaires Anglois dans le siècle dernier, & dont je dois un exemplaire à la générosité de M. *Ifelin*, Secrétaire perpétuel de la Ville & République de Basle.

En en parcourant quelques chapitres , j'y ai reconnu divers mots communs , soit aux Algonquins & aux Abenaquis , soit à nos anciennes Langues.

Ne marque la premiere personne , *ke* la seconde, *how* la troisieme.

Ohke , la terre. En Algonq. *Ahke*. En Pehlvi , *Akhe* , le monde , la terre.

Noosh , mon pere. En Algonq. *Noush*.

Matchee , mauvais , méchant. En Algonq. *Matchi*. Abenaq. *Matfighek*. En Hébr. מִשְׁחֵת , *Mashketh* , méchant , ruine , mal.

Nippkontu , eau. En Algonq. *Nip*. eau. En Grec , *Nipô* , laver.

Neqoutta , six. En Algonq. *Nekoutans*.

Par ces rapports & par d'autres entre ces deux Langues , il paroît que la Langue mère du Canada s'est étendue jusques aux côtes de l'Océan.

On y apperçoit aussi divers rapports avec nos anciennes Langues , sur-tout celui qui est fourni par les mots qui marquent les trois personnes , & qui se joignent à la tête de chaque mot ; en sorte que *Noush* signifie mon pere , & *Koush* ton pere. Cet accord entre ces diverses Langues de l'Amérique Septentrionale & les Langues Orientales , & qui tient au génie même de ces Langues , ne sauroit être l'effet du hasard , sur-tout étant accompagné d'un si grand nombre d'autres rapports.

330. RECHERCHES HISTORIQUES.

On retrouve dans la Langue de Virginie les terminaisons des mots Hébreux au pluriel, en *im* pour les noms masculins, & en *oth* pour les noms féminins.

Outh, pere, est l'Esclavon *Otse*; l'Or. *Otta*, *Atta*, pere; Tangut, *Aischa*; Czeremisses, *Atja*.

How, lui; *Howan*, qui. Prim. *Hov*, lui.

Kenos, parle. En Tangut & Mongale, *Kel*, parler. Héb. QOL, voix.

Nuk-kuhk-ouwaongash, mes commandemens. *Nu*, mes, avec la reduplication de la consonne suivante *nuk*. *Waongash*, terminaison plurielle. *Kuhk*, commandement. En Héb. CHUQ, *Cuq*, statut, décret, commandement.

Nou-fitumm-ouongash, mes jugemens. En Or. SUD, *Sud*, conseil, avis, seigneurie.

Neomunau, il prit. Dans le Nord & en Or. *Nem*, *Nam*, prendre.

Ponumun, placer. En Lat. *Pono*; mais ce mot pourroit être de l'invention des Traducteurs; ils en ont employé d'Anglois, lorsqu'ils n'en ont point trouvé de correspondans dans le Virginien, en leur donnant un air national: tels

Horseoh, chevaux; *Heardsut*, troupeaux; *Affesoh*, ânes; *Uf-floksut*, brebis.

Wunn, voir. Or. *Æn*, prononcé *Wæn*, voir.

Wunnegan, bon. Prim. *Ven*, *Ouen*, beau, bon.

Wut-chippa-nowonganit, tribu. Hébr. *Schebet*, tribu, scepre, &c.

Waant-ammonk, sagesse ; *Waantam*, sage. Or. BUN, prononcé *Wun*, *Wan*, intelligent, prudent, sage.

D'ailleurs les mots de cette Langue se distinguent presque toujours par une longueur extraordinaire, due à leurs longues terminaisons de trois ou quatre syllabes, telle que *Gannumnonash* ; à leurs longues initiales, & à la composition même de ces mots.

V I.

Langue de Pensylvanie.

Dans le Journal des Savans in-4°. 1710, p. 49 & suiv., on trouve quelques mots de la Langue de Pensylvanie, voisine de celle de Virginie. On voit par-là que ces deux Langues ont un très-grand rapport entr'elles & avec les nôtres.

Matta dans les deux Langues signifie *sans*, *non*.

Winnit, bon ; & en Virginien, *Wunne-gan*.

Anna, mere. *Pone*, pain. En Orient. *Pan*, *Pam*, fruit.

Hatta, avoir. *Paya*, venir.

Meise, manger. Celt. *Mad*, *Mets*, Mets.

Langue Mexicaine.

Je ne connois de cette Langue que quelques mots que *Jean de Laet* dit avoir tirés d'un Vocabulaire que les Espagnols avoient publié à Mexico, dans cette Langue, & qui sont rapportés en partie par *Reland*, dans la Dissertation dont j'ai déjà parlé, & dans le 48^e vol. de l'Hist. des Voyages in-12. Malgré cette difette de mots, on ne laisse pas que d'appercevoir divers rapports de cette Langue avec d'autres.

La premiere personne y est également désignée par *Ne*, comme dans toutes celles que nous venons de parcourir, & *lui* par *yeu*; la seconde personne par *Te*, *k* étant devenu ici *t*, par un changement très-commun. Mais ce en quoi la Langue Mexicaine se distingue ici de toutes les autres, c'est par l'addition *Huail* qu'elle a faite à chacun de ces mots, disant

Ne-hualt, Moi; *Te-hualt*, toi; *Yeu-hualt*, lui, &c. Quant à la valeur de l'addition, c'est ce que je ne saurois déterminer avec si peu d'éléments. Ce doit être un mot expressif, & qui désigne quelque idée relative à une existence élevée.

Tli, *Tl*, abréviation de *Tel*, est une terminai-

son très-fréquente dans cette Langue : elle paroît répondre à notre terminaison *ter* des Latins , & *tre* en François.

Tahtli , pere. Prim. *Tat*.

Nantli , mere , Prim. *Na-na*.

Teuch-poch , fille. En Or. *Tuch* , *Doeh* , &c. fille.

Teutcatli , nom du temple de *Vitzliputzli* ; mot à mot, dit-on, maison de Dieu ; mais *Catli* , signifie maison en Mexicain. *Teut* est donc Dieu ; & c'est ainsi un mot Prim.

Ca-tli , maison. Prim. & Or. *Ca* , *Caf* , maison.

Vitzli-putzli , Dieu souverain du Mexique. C'est un mot manifestement composé. *Id* signifie le temps ; *Put* , *Pod* , la puissance. Il peut tenir à ces racines , & désigneroit le *Dieu des temps*.

Lan , pays , région , lieu. En Celt. *Land* , pays ; *La* , lieu , qui , en se nasalant , fait *Lan*.

• *A-tl* , eau ; *A* , *Av* , eau , en Prim.

Ilhuicatl , le ciel. Ce mot paroît composé de *Carl* , maison , & de *Ilhui* , qui signifiera lumière , astres. En Prim. *Hell* , *Ill* , briller , éclat , splendeur , soleil , &c.

Teper , montagne. Prim. *Top* , *Tup* , sommet , élévation , toupet.

Ameyatli , fontaine. Prim. *Mey* , eaux.

Tecolli , charbon. Prim. *Col* , charbon. *Te* seroit un préfixe , une espèce d'article.

Zahza-carla, lac. Prim. *Ze*, *Za*, mouvement, agitation des eaux. *Ze*, *See*, mer, lac.

V I I I.

Langue du Pérou.

Dans un Mémoire de M. *Pelloutier*, sur le rapport des Américains avec les Celtes (Mém. de Berlin, 1749), on voit que le Docteur *Heinius* trouvoit une *grande conformité* entre la langue Hébraïque & celle des Habitans du Pérou, qu'il croyoit descendus des Carthaginois. Il est fâcheux que ce Savant n'ait point spécifié la nature de ces rapports : nous en aurions profité avec empressement, & nos Lecteurs y auroient sûrement gagné. A ce défaut, voici quelques comparaisons qui nous ont frappés.

M. de la Condamine, dans son Mémoire sur les anciens monumens du Pérou, au temps des Incas (Mém. de Berl. 1746), rapporte ces six mots péruviens, qui se trouvent tous liés avec des mots orientaux.

Inca, fils du soleil ; *Inti*, soleil. En Oriental, *In*, soleil.

Inca-Pirca, Palais des Incas. En Or. *Bir*, palais ; d'où *Bir-Int*, palais du soleil, ou labyrinthe.

Ichu, jonc délié, dont les Péruviens font la

brique en le pétrissant avec de la terre grasse.
En Or. AchU, jonc.

Tica, brique faite avec l'*ichu*; & *Ticani*, faire la brique. En Or: DUK, pétrir, filer, broyer.

Hoto, 1°. une niche, 2°. une fenêtre. Prim. Og, Oc, œil.

C'est une chose digne de remarque que ce savant Académicien n'ait rapporté que six mots, & qu'ils offrent tous de pareils rapports.

Pacha, le monde, la terre. Prim. Pag, canton, terre; de-là *Pacha-Camac*, Dieu, mot à mot, Âme du monde.

Cama, ame, en Péruvien, a beaucoup de rapport au Galibi, *Acapo*, ame.

Hanan, supérieur, de *An*, *On*, élevé. On a répété le mot radical; *Han-an*.

Hanan-Pacha, ciel; mot à mot, monde supérieur.

Runa, homme. En Egypt. *Rum*, homme.

Saca-runna, hommes féroces. *Saca*, signifie donc féroce.

Maju, fleuve. Prim. *Mai*, eau.

Mama, mere.

Apu, chef, seigneur. En Or. *Ab*. Galibi, *You-po-po*, chef, tête. Brésil, *Apô*, chef suprême.

Churi, fils. Prim. & Gr. *Kor*, fils.

Huayna, jeune. Celt. *Yuen*.

Mantara, coup. Celte, *Matar*, ce avec quoi on frappe, on perce; dard, javelot, trait.

Quipos, nœuds de cordelettes, qui tenoient lieu d'écriture. En Chinois, *Coué*: c'est la première syllabe de *Qui-pos*. *Coué* signifie en Or. élément; *Po*, bouche, parole.

I X.

Langues des Isles de la mer du Sud.

Les Langues de la mer du Sud n'étoient connues que par quelques chétifs Vocabulaires qu'avoit recueilli le célèbre le *Maire*, dans le premier voyage qu'on eût fait dans ces contrées, lorsque la découverte de l'Isle *Taiti* ou d'*Otahitée*, faite en trois mois de distance, par M. de Bougainville & par MM. Banks, Solander & le Capitaine Cook, leur fournit les moyens d'enrichir la république des lettres d'un grand nombre de mots en usage dans ces diverses Isles. Chacun s'empressa d'examiner ces nouveaux mots, pour découvrir par leur moyen si les Habitans de ces Isles éloignées de tout Continent, avoient été les créateurs de leur propre Langue, ou si on les devoit considérer eux-mêmes comme des Colonies venues d'ailleurs avec une Langue déjà connue.

M. Banks me mit lui-même à cet égard à une épreuve

épreuve unique. A peine étoit-il arrivé en Angleterre avec les richesses qu'il avoit apportées de ces Isles, qu'instruit de mes recherches sur les Langues, il me fit envoyer soixante-deux mots de Taïti ou d'Otaïtée numérotés & sans leur explication, afin que j'en découvrisse la valeur.

En lui témoignant ma reconnoissance de son attention, je répondis que je ne m'étois jamais donné pour une personne qui devoit les Langues, mais seulement qui les comparoit; que dans cette comparaison j'étois toujours dirigé par le son du mot & par sa valeur, & qu'ici je n'avois qu'un point de comparaison; que cependant pour ne pas laisser sans réponse l'espece d'énigme qu'il proposoit, & pour lui donner une idée de ma manière d'opérer, j'avois essayé de comparer tels & tels de ces mots inconnus que j'indiquois avec tels & tels mots Orientaux & Primitifs qui m'étoient déjà connus, & entre lesquels j'appercevois des rapports de son & de famille; en sorte que si ces mots inconnus avoient un rapport de sens avec ces mots connus, ils devoient offrir en Taïtien telles & telles idées, sans que je puisse déterminer néanmoins leur objet particulier; que c'étoit ainsi qu'une personne qui ne sauroit pas l'Anglois pourroit rapporter à une seule famille, & à l'idée générale de *pointe* & de *piquant* une trentaine de

mots anglois que je crois , sans se tromper , & sans pouvoir cependant déterminer la valeur propre de chacun. M. Banks parut satisfait de cette essai , & eut la complaisance de me faire écrire que j'avois passé son attente.

Par l'examen des Langues du Sud , dont M. de Bougainville , MM. Banks & Solander , le Capitaine Cook , dans ces derniers temps , & le Maire , il y a près d'un siècle & demi , nous ont donné des Vocabulaires , on voit qu'elles tiennent étroitement à la Langue Malaye , la plus méridionale de l'Asie , & à celles qu'on parle dans les Isles du midi de l'Asie & de l'Afrique ; en sorte que toute la portion méridionale de notre globe paroît unie par une Langue commune à-peu-près à toutes les Peuplades qu'on y a rencontrées. Mais comme la Langue Malaye a les plus grands rapports avec les autres Langues de l'Asie , sur-tout avec la Langue Arabe , qui en a elle-même de très-grands avec la Celtique , on ne fera pas étonné de voir que les Langues de la mer du Sud ont de si grands rapports avec toutes nos anciennes Langues.

Les Taïtiens sont riches en voyelles & en diphthongues : ils le sont moins en consonnes. Ils ont les voyelles *a* , *he* ou *é* long & aspiré l'éta des Grecs , *e* , *i* , *o* bref & *o* long , *u* & *ou* , ce qui forme l'octave des sept voyelles.

Ils ont les diphthongues *ai*, *aou*, *ei*, *eou*; & pour consonnes *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, *v*, c'est-à-dire, deux linguales *l*, *r*, deux labiales *m*, *p*, auxquelles on peut joindre *v*, une nasale *n* & une dentale *t*. Ils ne connoissent donc que quatre touches fixes de l'instrument vocal; & de la plupart ils n'en tirent que l'intonation forte. Ils sont donc obligés de remplacer toutes nos autres lettres par ce petit nombre; aussi le Taïtien *Aotourou* changeoit en *Poutaveri* le nom de *Bougainville*, changeant *b* en *p*, *g* en *t* & *l* en *r*.

On voit par la comparaison de leur Langue avec le Vocabulaire que le Maire attribuoit aux Isles de Salomon, que ce sont ces mêmes Isles qu'on n'avoit jamais pu retrouver.

Les nombres se désignent dans toutes ces contrées par des noms qui prouvent une origine commune.

N O M B R E S.

Français.	Taïti.	Iles de Salomon.	Sud.	Malais.	Javan.	Ile du Prince.	Madagascar.	Nouvelle Guinée.
Un.	Arai.	Taci.	Tika, Labie.	S-stou.	Lorou.	Hegie.	Rua.	Tika.
Deux.	Aroua.	Loua.	Rua.	Dua.		Dua.		Roa.
<i>On voit ici L, R & D substitués sans cesse l'un à l'autre.</i>								
Trois.	Atorou.	Tolon.	Torou.	Tiga.	Tullu.	Tollu.	Tellou.	Tola.
Quatre.	Aheha.	Fa.	Haa.	Ain-pat.	Pappat.	Opat.	Effats.	Fata.
Cinq.	Erima.	Lima.	Reina.	Lima.	Limo.	Limah.	Limi.	Lima.
<i>Rim & Lim signifient également main & cinq, ce qui est très-bien vu.</i>								
Six.	Aouno.	Houw.	Whency.	Annam.	Nannam.	Gunnap.	Ene, Enny.	Wamma.
Sept.	Ahirou.	Fitou.	Heta.	Tudju.	Peta.	Tudju.	Titou.	Fita.
Huit.	Awffrou.	Walou.	Waru.	Delapan.	Wolo.	Delapan.	Walton.	Wala.
Neuf.	Ahiwa.	Ywou.	Iva.	Sambikan.	Songo.	Sapan.	Siw.	Siwa.
Dix.	Aourou.	Ongefoula.	Ahouroa.	Sapoulou.	Sapoulou.	Sapoulou.	Poulo.	Sanga-foula.

Tandis que ce dernier se prononce Sanga-poulo dans l'Ile de Moysé.

Les noms qui forment la colonne intitulée *Tairi* sont de M. de Bougainville. La colonne suivante est de le Maire, & la troisième des Voyageurs Anglois, de même que les quatre autres; mais le mot *Poulo*, dix, qui termine l'avant-dernière, est tiré de Reland. Les nombres de la Nouvelle-Guinée sont de le Maire.

On voit une différence constante entre M. de Bougainville & les Anglois. Les noms du premier commencent tous par une voyelle, qui manque chez les autres.

Parties du corps.

Ea, racine, & sûrement tête. Nouvelle-Guinée, *Tete*.

Mata, les yeux; mot Malayen & de l'Isle des Cocos. Dans l'Isle de Moyse, *Mattan-ga*. En Jav. *Moto*. Isle de Savu, *Matta*. Avec la terminaison négative *po*, *Mata-po*, louche, borgne.

Taria, les oreilles. Nouv. Guin. *Talingan*. Malais, *Talinga*.

Eou, les mamelles. Mal. *Sous*. Cocos, *Chou*. Javan. *Sou-sou*.

Etapouë, *Tapoa*, pieds. Prim. *Pou*.

Obou, les intestins. Angl. *Oboo*, le ventre. Prim. *Ob*.

Voici quelques rapports entre les Langues de la mer du Sud & le Malayen, apperçus par les Anglois.

Maa, manger. Mal. *Maca*. Javan. *Mangan*.

Matte, tuer. Mal. *Matte*. Javan. *Mattè*.

Euwa, pluie. Mal. *Udian*. Jav. *Udan*.

Mannu, un oiseau. Jav. *Mannu*.

Eyca, un poisson. Mal. *Ican*. Jav. *Iwa*. Isle de Savu, *Ica*.

Etannou, enterrer. Mal. *Tannam*. Jav. *Tandour*.

Enammou, mosquite. Mal. *Gnammuck*.

Taro, racine de coco. Mal. *Tallas*. Jav. *Tallas*.

Uta, intérieur des terres. Mal. *Utan*.

Ils ont aussi apperçu ces rapports entre l'Isle du Prince, le Malais & le Javanois.

Nez, *Erung*. Mal. *Edung*. Jav. *Erung*. Madag. *Ourou*.

Ventre, *Beatung*. Jav. *Wuttong*.

Clou, *Cucu*. Mal. *Cucu*. Jav. *Cucu*.

Main, *Langan*. Mal. *Tangan*. Jav. *Tangan*. Madag. *Tang*.

Mais revenons aux mots de Taïti: nous en allons parcourir quelques-uns dans l'ordre alphabétique, suivant l'orthographe françoise.

Aibou, venez; c'est le Galibi & l'Or. *Bo*, *Ba*.

Aouira, éclair. *Eouramai*, lumière. *Ouera*,

chaud ; *Oura*, rouge, tiennent tous au Prim. OR, OUR, lumière, feu, chaleur.

Eai, le feu. Or. *Esh*. Nouv. Guin. *Eef*.

Ea-toua, supérieur ; les génies, la divinité : c'est le *Latou* des Isles de Salomon & Cocos & de la Nouvelle Guinée. Malay. *Ra-tou*, chef.

Emao, mordre ; 2°. requien. *Maa*, manger. *Mæo*, démanger. Tout ceci tient au Prim. *Ma*, mâchoire, manger, &c.

Epouta, blessure ; *Pout*, bleffer. Prim. *Put*, couper.

Era, le soleil ; *Erai*, le ciel ; *Eri*, roi ; *Eric*, royal. Prim. *Re*, soleil, roi, lumineux.

Epouma, siffler ; *Epouponi*, souffler le feu ; *Pouponi*, à la voile ; onomotapées, comme le *Bucca* des Latins & le *Phusab* des Grecs.

Evai, l'eau ; *Evaie*, humide : mot de toute Langue.

Evaïne, femme. Malay. *Beine*, femme ; & Celt. *Ban*.

Evero, lance. Prim. *Ber*. Lat. *Veru*.

Evuvo, flûte. Orient. *Abub*, flûte, d'où le Lat. *Ambubaia*.

Mai, de plus ; *Mala*, plus ; *Malou*, grand, considérable. Prim. *Ma*, *Mal*, &c. dont la famille est immense.

Malama, lune, flambeau de la nuit. En Mal. *Malam*, nuit ; & Jav. soir.

Manoa, bonjour. Pr. Arab. Lat. &c. *Man*, bon.
Mataï, vent. Prim. *Mat*, *Rat*, &c.

Aoueraï, occident. Mal. *Bâret*.

Mate, tuer. Mal. *Matte*, Jav. *Patte*; mot
 oriental, d'où *Echec-mat*.

Ouanas, accoucher. Or. *Ban*, *Ben*, enfans, &c.

Poto, petit. Or. *Pet*.

Tara-tane, femme mariée. Mal. *Tara*, associé,
 uni, & *Tan*, possession, terre.

Tero, noir, paroît tenir à la même racine que
 le Latin *Ater*.

Toura, dehors. Mal. *Loura*.

Tou-panoa, ouvrir la porte, la fenêtre; *Pa-pani*,
 fermer, boucher. Mal. *Pent*. porte.

Le Maire dit que dans les Isles de Salomon
Eca signifie un roseau de pêcheur. Ce mot ap-
 partient à *Eyca*, poisson, en Taïtien, Mal. &c.;
 & que *Hakoubea* signifioit un clou. Ce seroit le
Cou-cou des Malayens, Isle du Prince, &c.

En Taït. *Ouatou*, pierre, est le *Fattou* de l'Isle
 des Cocos, *Batou* des Malayens, *Vatou* de Ma-
 dag., & peut-être le *Tabou* des Galibis, qui tous
 signifient *pierre*.

Nouvelle Zélande.

Les Voyageurs Anglois qui avoient avec eux
 un Taïtien, débarquèrent dans cette contrée à plus

de 300 lieues à l'occident de Taïti, en se rapprochant de l'Asie. Leur Indien ne fut pas peu étonné de voir qu'il s'entendoit avec les naturels du pays. On peut voir dans leur relation nombre de mots qui sont exactement les mêmes; ce qui fournit une nouvelle preuve du rapport de ces Langues méridionales.

Il résulteroit de toutes ces observations que l'Amérique Septentrionale a été peuplée par le Nord de l'Asie; & les Isles de l'Amérique Méridionale, par l'Asie Méridionale, de même que le Pérou; tandis que le Brésil & le Chili, dont les Langues ont un caractère absolument différent des Langues de l'Amérique Septentrionale, auront pu se peupler par l'Afrique Occidentale.



REMARQUES GÉOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

SUR la véritable longitude du Kamtschatka , & sur la Carte qui contient la route de Jakatzk au Port d'Ochozk.

LE célèbre Voyageur *Bering*, dont nous avons fait mention dans cet Ouvrage, p. 161 &c., crut, d'après les observations qu'il avoit faites dans son premier voyage, que la distance de l'embouchure de la rivière de *Kamtschatka*, jusqu'au 67^d 18', étoit de 11^d 10' de latitude, & de 30^d de longitude vers l'est. Ce calcul a servi jusqu'à présent de base à tous les Géographes, parce que les découvertes faites depuis ce temps-là font restées dans l'obscurité, peut-être pour ne pas se démentir en rétractant les éloges donnés trop légèrement à *Bering*.

Cependant *M. Engel*, ancien Bailli d'Echalens, dans le pays de Vaud, & *M. Robert de Vaugondy*, Géographe du Roi, en comparant tout ce qui a transpiré des découvertes des Russes, ont com-

mencé à mettre en doute les calculs du Voyageur Russe.

C'est pour dissiper entièrement les ténèbres dans lesquelles on avoit été plongé à cet égard, que nous avons fait graver, & que nous mettons sous les yeux de nos Lecteurs une carte que nous avons été assez heureux de nous procurer en original. Elle représente la route de *Jakuzk* au *Port d'Ochozk* dans le *Kamtchatka*.

Elle a été dressée par un Anglois, nommé *M. Williams Walton*, qui a été employé dans ces découvertes, & qui l'envoya le 15 Février 1743 à *M. Fischer*, Professeur d'Histoire & Membre de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg. Nous y joignons la rédaction qu'il en fit à son retour, & qui mérite de même que sa carte autant de confiance que d'attention.

D'après cette carte, on verra combien furent justes les observations de *M. Engel* dans ses recherches sur la position de l'Asie & de l'Amérique, & combien il avoit raison de se défier avec *M. Gmelin* de l'exactitude du Capitaine *Bering*, que des brouillards épais & presque perpétuels avoient empêché de reconnoître les côtes; combien il étoit fondé à demander d'après quelle observation *Bering* avoit fixé à 30^d la différence entre le *Kamtchatka*

348 RECHERCHES HISTORIQUES

& le $67^{\text{d}} 18'$ de latitude où il étoit arrivé ; combien de jours il avoit mis à cette route ; quels font les rumbz qu'il avoit suivis ; quel détail il donnoit de sa navigation qu'on pût pointer : en sorte que tout ce qu'on pouvoit conjecturer , c'est qu'il avoit couru vers le nord-nord-est.

En mesurant sur les cartes la longueur des côtes , je trouve que cette route devoit avoir 2500 verstes ; mais si on la réduit d'un huitieme , on trouvera 2200 verstes : la distance entre *Kamtchatka* & ce point d'arrivée étant déterminée par un grand cercle , donneroit 2080 verstes ou 400 lieues marines , en supposant 30^{d} de longitude ; & 1742 verstes , ou 335 lieues , en supposant 19^{d} pour la différence en longitude. Or , en partant de la différence de 5^{d} qui se trouve dans la distance de 13^{d} entre *Jakuzk* & *Ochozk* sur les cartes russes , & la distance de 8^{d} de longitude entre ces deux mêmes lieux , d'après notre carte authentique de *Williams Walton* , je réduirois cette différence de 30^{d} en longitude entre *Kamtchatka* & $67^{\text{d}} 18'$, à près de 22^{d} pour le plus grand écart oriental que puisse avoir le Cap *Serze-Kamen*.

Tout le monde verra que nous ne cherchions point à rétrécir à plaisir l'Asie en longitude , puisque nous conservons à la traversée de la mer

d'Ochoz̄k à Bolchaja-Reka 150 milles d'Allemagne,
qui donnent par le calcul 14^d 24' de longitude.

Ainsi en supposant

Jakuz̄k à 127^d 27' de Paris,

Si on y ajoute 8^d pour Ochoz̄k,

135^d 27'

14^d 24' pour Bolchaja-Reka.

149^d 51'

1^d 16' pour Avatscha.

150^d 7'

22^d pour Serze-Kamen.

172^d 7', on aura 192^d 7' du
méridien de l'Isle-de-fer.

Que seroit-ce donc si on réduisoit la traversée
de la mer d'Ochoz̄k à raison de 13 à 8? On auroit
encore 9^d à retrancher. Mais réduisons-la d'un
huitieme; ce seroit 1^d 45' à retrancher sur 192^d
7'; ce qui donneroit 190^d 22', au lieu de 205^d
que les cartes donnent au Serze-Kamen, différence
de 14^d 38'.

Rien donc ne démontre mieux la défectuosité
du calcul du Capitaine Bering que ce résultat tiré
d'une carte postérieure plus authentique & plus
exacte; celle de *Williams Walton*, Anglois, levée
en faisant la route de Jakuz̄k jusqu'au port d'Ochoz̄k,

350 RECHERCHES HISTORIQUES, &c.

en suivant les rivières de *Lena*, d'*Aldan*, de *Maja*, de *Judoma* & *Orak*, jusqu'à la mer *Penschine*, que je présente ici comme un nouveau présent à mes Lecteurs curieux. Ceux qui auroient quelque doute sur son authenticité, pourront jeter les yeux sur les deux originaux que je laisserai entre les mains de mon Libraire, afin que les Curieux puissent se convaincre par eux-mêmes. C'est dans la même vue que nous avons conservé jusqu'aux noms russes, tels qu'ils se trouvent sur la carte originale.

Fautés à corriger.

Page 20, ligne 4, près de Zarizin ou d'Astracan, *lisez* près de Zarizin & d'Astracan.

Pag. 23, lig. dern. consulter, *lisez* examiner.

Pag. 33, l. 4, comme qu'il en soit, *lisez*, quoi qu'il en soit.

Pag. 51, lig. 20, n'eût, *lisez* n'aie.

Pag. 54, lig. 15, les femmes les font, *lisez* se les font.

Pag. 58, lig. 23, de plus, *lisez* le plus.

Pag. 82, lig. 11, Kramus, *lisez* Krumus.

Pag. 104, lig. 5, Sibérie, *lisez* Sibirie.

Pag. 117, lig. 6, Bratyki, *lisez* Bratzki.

Même lig. Sibérie, *lisez* Sibirie.

Pag. 123, lig. 2, Kuczium, *lisez* Kutschum.

Pag. 178, lig. 22, Dukola, *lisez* Jukola.

Pag. 179, lig. 16, Vialka, *lisez* Viatka.

Pag. 182, lig. 9, avoient consulté, *lisez* avoient pu consulter.

Pag. 53, ligne dernière, & première de la page 54, à Samarou-Jam, *lisez* Samarov-Jam.

Pag. 72, lig. 17, Kras naja, *lisez* Krasnaja en un seul mot.

T A B L E

DES CHAPITRES.

- CHAPITRE PREMIER. *Fragmens géographiques sur la connoissance que les Anciens avoient du Nouveau-Monde.* page 1.
- CHAP. II. *De la conformité des Langues, 1°. entre les extrémités de l'Amérique & celles de l'Asie; 2°. entre les Peuples de l'Amérique & de l'Afrique.* 23
- CHAP. III. *Sur la conformité des Mœurs & des Coutumes des Peuples de l'Ancien-Monde, comparées avec celles du Nouveau-Monde.* 35
- CHAP. IV. *Conformités entre les Coutumes Péruviennes & celles des Chinois.* 106
- CHAP. V. *Conformité des Coutumes entre les Américains orientaux & les Peuples qui habitent l'occident de l'Afrique.* 127
- CHAP. VI. *Quels sont les Peuples connus qui ont les premiers exercé le commerce maritime; étendue de leur navigation.* 134
- CHAP. VII. *Découvertes faites par les Russes, en allant du Kamtschatka en Amérique.* 156
- CHAP. VIII. *Observations sur la couleur des différentes especes d'hommes, qui sont répandues sur la surface du globe.* 186

352 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IX. <i>Réflexions sur l'origine des animaux dans le Nouveau-Monde.</i>	205
CHAP. X. <i>Réfutation de M. de P., Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, les Egyptiens & les Chinois.</i>	218
<i>Table Polyglotte.</i>	266
CHAP. XI. <i>Récapitulation de tout l'Ouvrage & conclusion.</i>	278
<i>Traduction de l'Extrait des Dialogues de Platon, intitulés Timée & Critias, concernant l'Isle Atlantide.</i>	283
<i>Essai sur les rapports des mots entre les Langues du Nouveau-Monde & celles de l'Ancien, par l'Auteur du Monde Primitif.</i>	302
<i>Remarques géographiques & critiques sur la véritable longitude du Kamtschatka, & sur la Carte qui contient la route de Jakuzk au Port d'Ochozk.</i>	346

Fin de la Table.

63

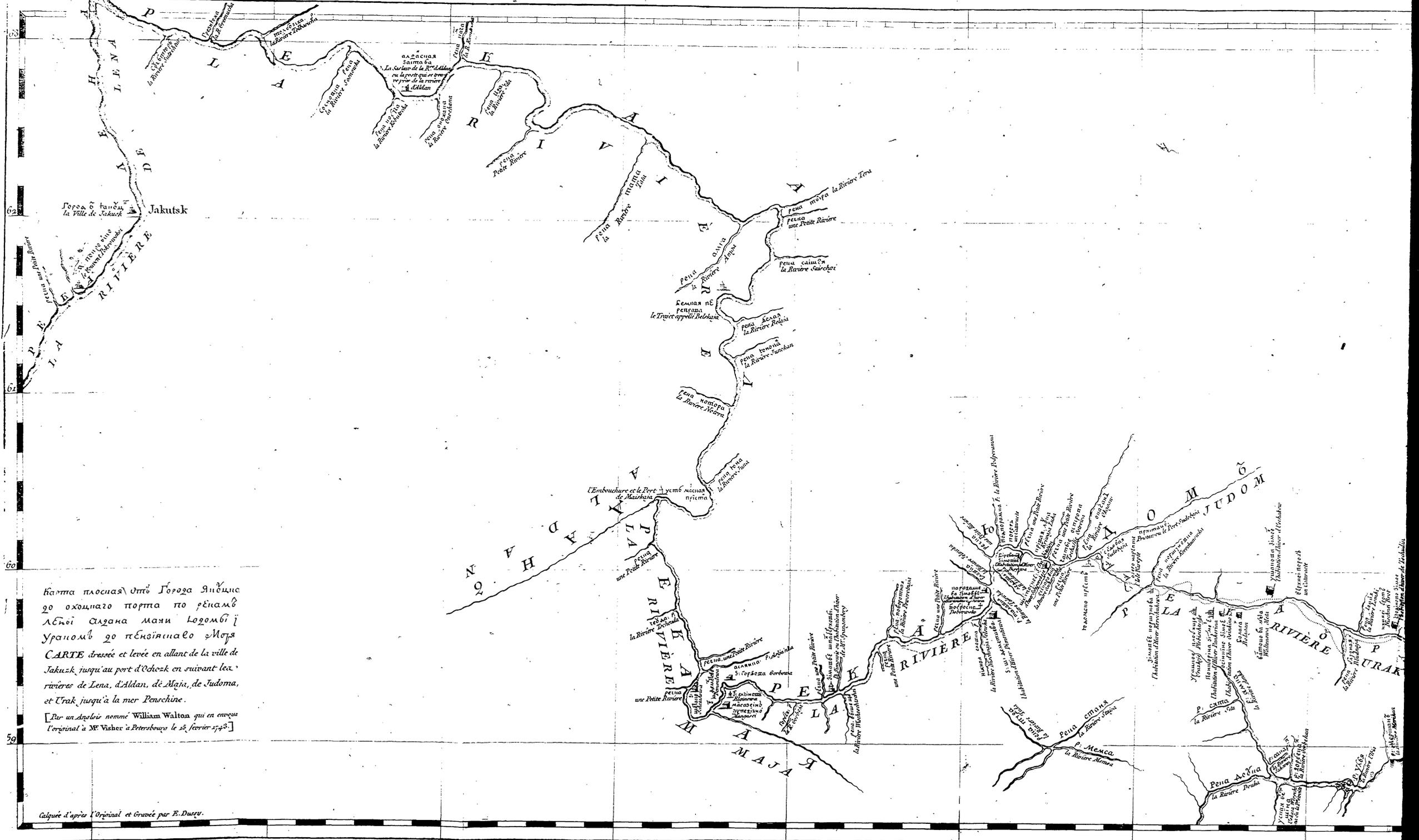


RE

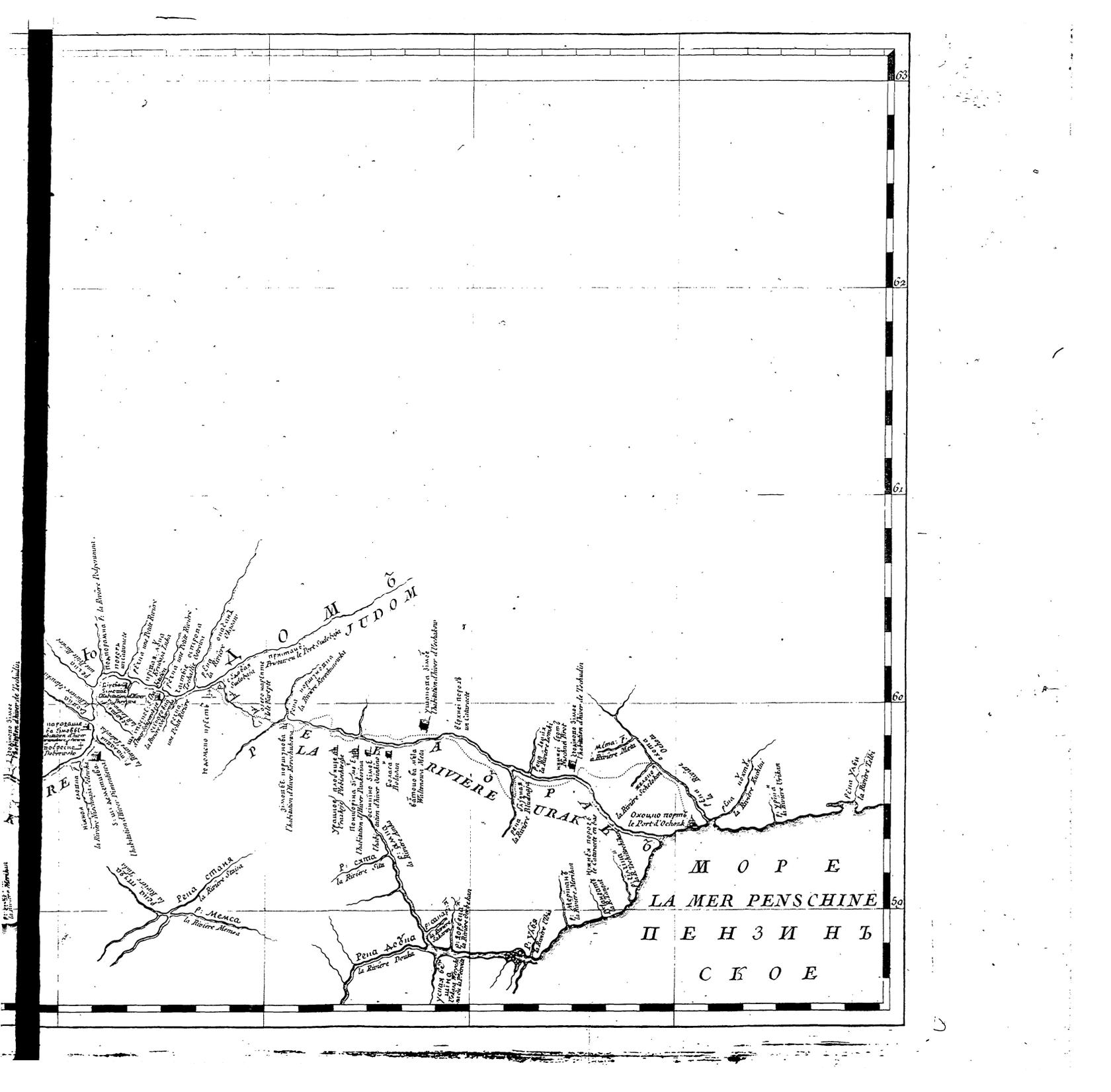
NE

59

B



Карта плоская отъ Города Якутска
 до охотнаго порта по речамъ
 Лѣной Алдана мана Лодомби і
 Ураномъ до пензінскаго Моря
 CARTE dressée et levée en allant de la ville de
 Jakutsk jusqu'au port d'Ochok en suivant les
 rivières de Lena, d'Aldan, de Maja, de Judoma,
 et Urak jusqu'à la mer Pénchéine.
 [Par un Anglois nommé William Walton qui en envoya
 l'original à M^r Visher à Petersbourg le 25 février 1748.]



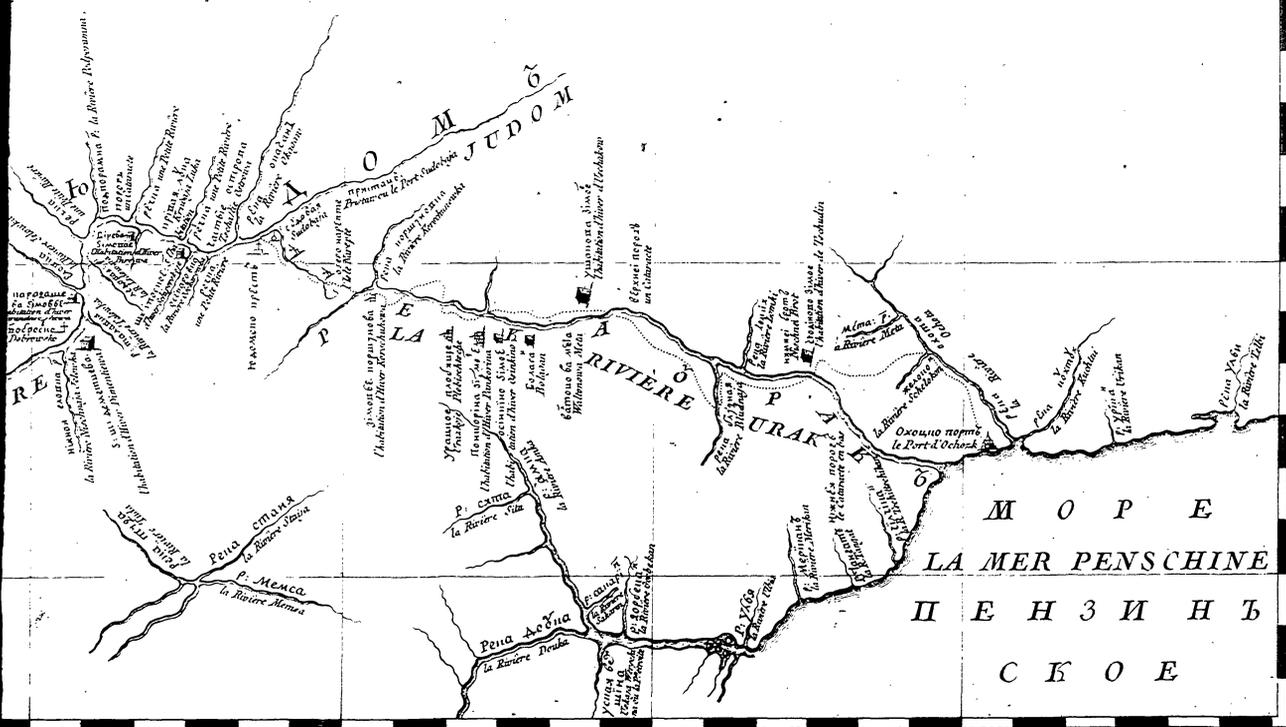
63

62

61

60

50



Amur River (Амур)
Lena River (Лена)
Sitta River (Ситта)
Ussuri River (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

Amur (Амур)
Lena (Лена)
Sitta (Ситта)
Ussuri (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

Amur (Амур)
Lena (Лена)
Sitta (Ситта)
Ussuri (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

Amur (Амур)
Lena (Лена)
Sitta (Ситта)
Ussuri (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

Amur (Амур)
Lena (Лена)
Sitta (Ситта)
Ussuri (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

Amur (Амур)
Lena (Лена)
Sitta (Ситта)
Ussuri (Усури)
Sea of Japan (Море Пенжинское)

М О Р Е
LA MER PENSCHINE
П Е Н Ж И Н Ъ
С К О Е